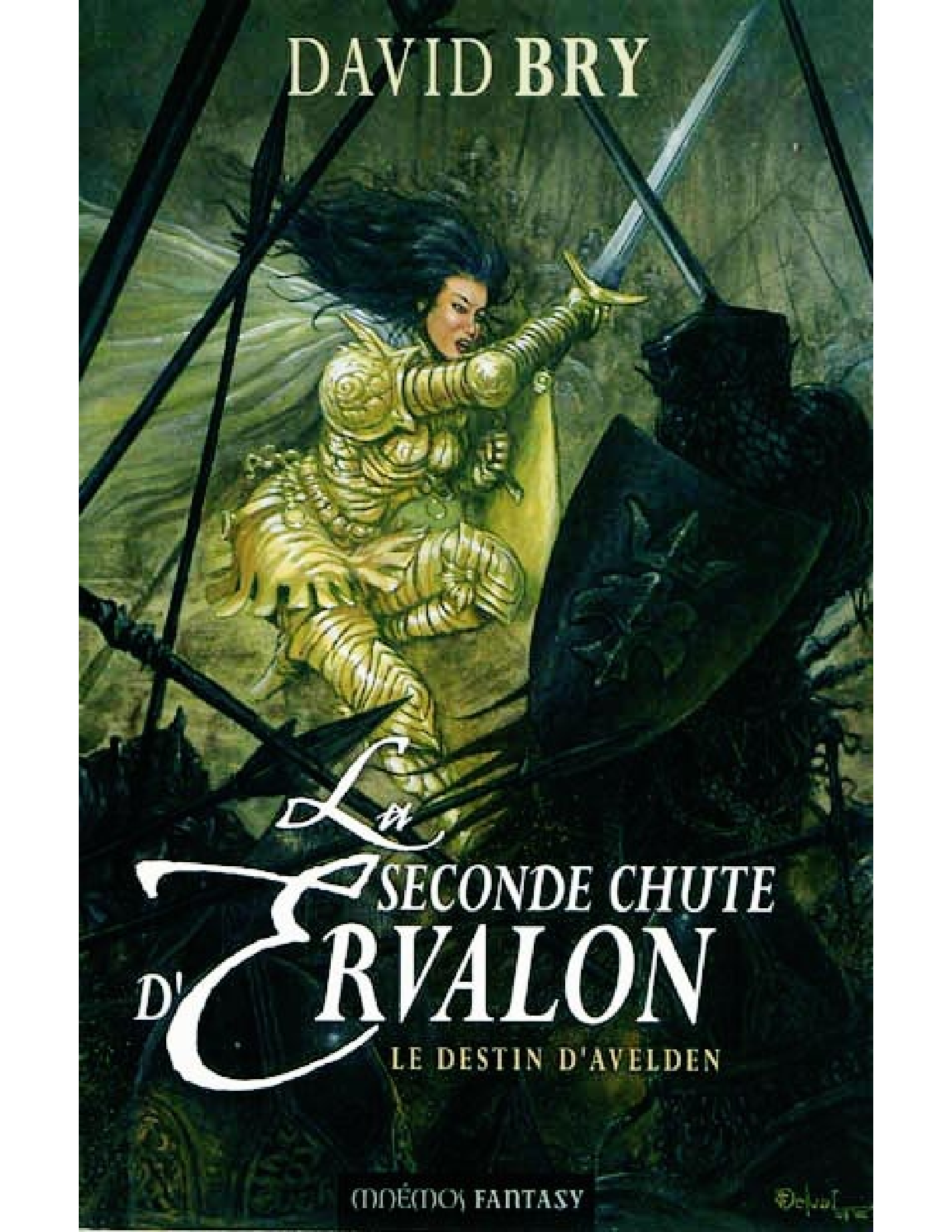




DAVID BRY

La
SECONDE CHUTE
D'ERVALON
LE DESTIN D'AVELDEN

MOËDOX FANTASY

Delcourt

David Bry

*LA SECONDE CHUTE
D'ERVALON
Volume 3*

LE DESTIN D'AVELDEN

MNEMOS

ICARES
L'Aventure imaginaire

© Les Éditions Mnémos, septembre 2009

15, passage du Clos Bruneau
75005 PARIS

www.mnemos.com

ISBN : 978-2-35408-047-1

*A Régis, Raoul, Hélène, Claude,
A mon oncle, Marc,
Premiers lecteurs des Chroniques d'Ervalon.*

L'ARMÉE D'ERVALON

L'hiver touchait à sa fin lorsque les soldats d'Avelden quittèrent les Champs d'Athinrye. Après avoir dit adieu à leurs proches, les hommes laissèrent derrière eux la vallée qui les avait hébergés et nourris pendant les derniers mois, refaisant la route, en sens inverse. Là-bas, sur les ruines d'Aveld, se jouerait le destin de tout le duché. Tous étaient confiants. Les soldats des Tribus étaient certes nombreux, mais ils avaient face à eux le royaume entier, enfin uni contre un même danger. Iselde Harken faisait avancer l'armée doucement. Elle ne voulait surtout pas que les hommes soient fatigués. Le soir, autour des feux, tous parlaient de la bataille à venir, priant pour prendre leur revanche contre les Tribus. Les plus anxieux, ou les plus impatients, s'entraînaient parfois le soir, à la lumière des torches, au maniement de l'épée, aux esquives, à l'utilisation du bouclier. Les hommes étaient équipés de courtes lames, et protégés par de simples armures et boucliers en cuir. Iselde, privée de ses cités, n'avait pu trouver mieux. L'armée mit une quinzaine de jours à arriver au point de rendez-vous. Et lorsqu'elle y arriva, les hommes poussèrent tous un hurlement de joie et d'excitation, levant bien haut leurs épées, aux cris de « Vive Avelden ! Vive Ervalon ! ». Face à eux, des milliers de soldats étaient installés, campant dans les collines, à quelques heures de marche de la plaine d'Aveld. Des centaines et des centaines de feux envoyaient leur fumée dans le ciel et, partout, flottaient les bannières des différents duchés. On y voyait la tour et le poisson de Lahémone, la tour et le chêne d'Ombrejoie, le pont d'or sur fond bleu du duché de Pont, et les étendards arborant le double écusson de Fahaut et d'Ervallon, signalant les soldats de Gondebault 1^{er}. Les troupes de Lahémone et d'Ombrejoie étaient stationnées au nord, à quelques centaines de mètres des camps du roi et de son allié de toujours, Maer de Pont. En haut de la plus imposante des collines, une immense tente avait été installée, sur laquelle flottaient les armoiries d'Ervallon. La duchesse fit s'arrêter son armée, et ordonna d'installer le campement. Pendant que les hommes commençaient à creuser et à chercher du bois pour allumer les premiers feux, elle s'approcha de ses compagnons.

« Venez. Allons rendre hommage au roi, et voir quels sont ses plans pour la bataille à venir. »

La tente bleue et verte de Gondebault 1^{er}, entourée de ses soldats, dominait tout le paysage. Quatre hommes en interdisaient l'entrée. Ils saluèrent la duchesse à son arrivée, et ouvrirent le voile de tissus après les avoir annoncés, elle et sa suite. L'intérieur était illuminé par plusieurs braseros et de nombreuses torches. Au centre, les puissants d'Ervallon étaient penchés au-dessus d'une grande carte. Il y avait là le roi, ses conseillers Lance de Mallen et Newenn Clamden, ainsi que les ducs et les duchesses du royaume. Iselde avança, et s'inclina devant son souverain.

« Votre Altesse ... »

— Nous vous attendions, duchesse, commença le roi, sans prendre la peine de saluer la jeune femme. Prenez place autour de la table. Renvoyez vos gens. Nous n'avons pas besoin d'eux pour l'instant.

— Attendez-moi dehors », ordonna Iselde, d'une voix posée.

Les compagnons de la duchesse acquiescèrent, et se dirigèrent sans un mot vers la sortie. Alors que la porte de la tente s'ouvrait à nouveau pour les laisser passer, ils entendirent la conversation reprendre à l'intérieur.

« Comme je le disais – c'était la voix de Lance de Mallen –, les Tribus devraient se trouver sur la plaine. Selon nos éclaireurs, ils avancent doucement depuis la forêt au nord-est d'Aveld. Il semblerait qu'ils soient composés d'une majorité d'hommes à pied. Iselde, est-ce bien...

— Duchesse, je vous prie, le coupa Iselde sèchement.

— Excusez-moi, ma Dame » répondit Mallen, mielleux.

Malgré leurs diverses tentatives, Chtark, Miriya, Solenn, Douma, Ionis et Aurianne ne réussirent pas à entendre ce qui se disait à l'intérieur. Dès qu'ils faisaient mine de s'approcher de la tente, les gardes du roi s'avançaient, leur demandant, poliment mais fermement, de rester à l'écart. La duchesse Harken sortit au bout de deux longues heures. Son visage affichait une expression inquiète.

« Comme je le pressentais, le roi nous envoie en première ligne, commença-t-elle, alors qu'ils revenaient vers le campement des soldats d'Avelden. Je n'aime pas ça. C'est nous qui subirons les plus grosses pertes. Nous sommes positionnés au sud. Le nord sera tenu par les soldats d'Ombrejoie et de Lahémone. Nous serons hélas bien loin de nos amis. Le centre de notre armée sera composé des hommes de Fahaut et de Pont. Je reconnais bien là le courage de Gondebault... C'est nous qui lancerons l'assaut sur l'armée des Tribus. Pour le reste, Mallen n'a pas voulu entrer dans les détails. Tout ce que nous savons, c'est qu'il compte enfoncer le centre de l'armée ennemie, pour aller droit vers leur chef. Tactique périlleuse ... et encore plus dangereuse pour nous, car nous ne pourrions compter que sur nos forces, et éventuellement quelques renforts de Pont au cas où les choses deviendraient difficiles. La bataille va être rude, mes amis. Très rude. Le roi a ordonné que nous partions tous demain, à l'aube. Nous serons sur la plaine d'Aveld en milieu de matinée. Les Tribus seront certainement déjà là, à nous attendre. Le grand jour est pour demain. Nous jouerons l'avenir de nos terres. »

Le lendemain matin, alors que le soleil n'était pas encore levé, l'armée se réveilla au son des cors. Rapidement, conformément aux ordres qui avaient été donnés, les feux furent éteints et les hommes se préparèrent à partir. Tous savaient que, dans quelques heures, ils feraient face à leurs ennemis. La tension était perceptible dans toute l'armée. Rares étaient les hommes qui parlaient, qui riaient. Tous étaient concentrés, le visage grave, les yeux rivés vers l'est, là où se trouvaient les ruines d'Aveld. Et, lorsque le roi ordonna à l'armée d'avancer, tous se mirent en marche, en silence.

Chtark, Miriya, Solenn, Aurianne, Douma et Ionis chevauchaient aux côtés de la duchesse. Les heures passaient, et tous reconnaissaient au fur et à mesure le paysage de leur ancienne cité d'Aveld. Là-bas, au sud, se trouvaient les collines où ils avaient trouvé le lichen ambré, l'herbe qui avait guéri le vieux duc Harken du poison, avant qu'il ne soit assassiné par sa nièce, Dalanne. Loin, au nord, les premiers bosquets annonçaient le vénérable Bois de Trois-Lunes, à quelques lieues de là. Iselde pointa son doigt en direction de plusieurs cavaliers, portant la livrée des éclaireurs du roi, qui revenaient au

galop vers l'armée. Les yeux plissés par l'inquiétude, la duchesse appela l'un de ses messagers, qu'elle envoya immédiatement aux nouvelles. L'armée commença à ralentir de manière imperceptible. Les soldats marchaient plus lentement, attendant de savoir ce que les éclaireurs avaient vu au-delà des dernières collines. Puis la rumeur arriva, se propageant d'homme en homme, de compagnie en compagnie, puis à l'armée entière. Les Tribus. Une armée immense, terrible, occupant toute la plaine, derrière les collines. Les Tribus attendaient l'armée d'Ervalon sur la plaine d'Aveld. Le messager d'Iselde revint rapidement et confirma : les Tribus étaient bien sur la plaine.

« Ma Dame, dit le messager haletant, le roi ordonne que nos troupes se préparent. Ses ordres sont de suivre les plans tels qu'ils ont été prévus. »

L'armée toute entière avança, et commença à s'étirer et s'élargir. Lentement, les soldats d'Ombrejoie et de Lahémone se positionnaient au nord, les soldats d'Iselde vers le sud. Les hommes de Pont et de Fahaut restèrent au centre, formant le gros de l'armée. Alors que les soldats atteignaient la dernière colline avant la plaine, le brouhaha des discussions, le cliquetis des armes, les cris des hommes et des bêtes, tout s'arrêta en un instant. Arrivés sur place, la duchesse Harken et ses compagnons comprirent alors pourquoi... Du haut des collines d'Aveld ils faisaient face à la plaine qui s'étendait, au loin, jusqu'au Bois de Trois-Lunes. Un peu plus au sud ils voyaient les ruines noircies de l'ancienne capitale d'Avelden. Plus loin encore, la route qui menait à Ern et aux collines d'Erbefond serpentait. Mais surtout ... occupant la quasi-totalité de la plaine l'armée ennemie s'étendait face à eux. Plus immense encore que dans leurs souvenirs, les hommes des Tribus, par milliers, attendaient. Des centaines d'étendards flottaient dans le vent : des poings levés, des armes diverses sur fond rouge ou noir avec, au milieu de l'armée, l'étendard noir qu'Iselde Harken savait être celui du Grul Merkhhol. Un silence surnaturel régnait sur la plaine. Un silence de mort alors que les Tribus semblaient attendre leurs ennemis. Et ce silence était pire encore que tous les cris que les envahisseurs auraient pu pousser. Au loin, un vol de corbeaux passa, coassant de manière sinistre. Le regard des hommes allait de l'armée des Tribus vers les étendards d'Ervalon. Le cœur battant, Chtark et ses amis aspiraient l'air de cette journée de printemps, sans échanger un mot, le regard perdu vers les soldats ennemis. Ils savaient exactement ce à quoi chacun d'entre eux pensait, ce à quoi aussi chaque homme de l'armée toute entière pensait. Car tous se posaient la même question : quand, tout à l'heure, la nuit tomberait sur le champ de bataille, seraient-ils toujours en vie ?

Et soudain...

Boum Boum... Boum Boum...

Les tambours des Tribus commencèrent à résonner dans la plaine ...

Boum Boum... Boum Boum...

Le même bruit sourd que lors du siège d'Aveld ...

Boum Boum... Boum Boum...

Une clameur énorme s'envola de l'armée des Tribus, alors que les soldats levaient leurs armes vers leurs ennemis et hurlaient leur soif de sang. L'armée d'Ervalon sembla comme sous le choc. Aucun homme ne parlait, les visages étaient pâles, et les yeux se baissaient.

« Aveldeu ! hurla Iselde, de toute la force de ses poumons. Aveldeu !

— Aveldeu ! reprirent en chœur Gvald, Celdyn, Chtark, Solenn, Douma, Ionis, Miriya, Aurianne et les hommes qui avaient fui leur maison, leur cité. Aveldeu !

— Pour Lahémone ! Pour Ervalon !

— Gloire à Ombrejoie !

— Pour Fahaut ! Pour Ervalon ! Pour le Roi !

— Pour l'honneur des terres de Pont ! »

Les hommes criaient, hurlaient de toutes leurs forces, leurs yeux trahissant leur peur.

« Mort aux Tribus ! Mort aux ennemis ! »

Iselde s'approcha de ses compagnons, le visage grave.

« La bataille va être difficile. Ils sont presque aussi nombreux que nous. Et beaucoup plus expérimentés. Nous allons avoir besoin de la force et du courage de chaque homme. Je compte sur vous pour montrer l'exemple. Il en va de l'avenir même de nos terres. C'est notre dernière bataille. Si nous la perdons, Aveldeu ne sera plus. Chtark, avec tes hommes, attaque par le sud, l'unité qui verrouille le flanc de l'armée ennemie. De mon côté, je charge droit devant avec mes troupes. Gvald, reste entre Chtark et moi, et viens en aide au premier qui te semble en difficulté. Celdyn, essaie d'empêcher le reste de l'armée des Tribus de prendre Chtark à revers. Tu dois tenir jusqu'à l'arrivée des hommes de Pont. Prions pour qu'ils nous rejoignent à temps, sinon nous serons les premiers massacrés. Mes amis, je compte sur vous aujourd'hui plus que jamais. Je serai aux premières loges, à vos côtés. Non pas pour la gloire, ni pour garder mes terres ou mon titre. Mais parce que ma charge et mon devoir, c'est d'assurer au peuple d'Aveldeu la paix et la sécurité qu'il attend et qu'il mérite. C'est pourquoi je préfère mourir au combat que vivre une défaite. Plutôt mort que vaincu, mes amis, plutôt mort que vaincu ! »

Iselde avança sa main, bras tendu, devant elle.

« Plutôt mort que vaincu ! dit Gvald, posant sa main sur celle de sa suzeraine.

— Plutôt mort que vaincu ! répétèrent chacun des autres compagnons d'Iselde Harken, les mains se posant les unes sur les autres, les yeux se croisant et révélant un mélange de peur, d'excitation, de résignation.

Iselde retira sa main, prit son épée et la leva haut dans le ciel alors qu'elle se tournait vers l'armée d'Aveldeu.

« Plutôt mort que vaincu ! », hurla-t-elle de toute la force de ses poumons, pour que ses soldats entendent.

Tous les hommes reprirent en chœur : « Plutôt mort que vaincu ! »

« Que chacun prenne sa place. Nous attaquerons au signal du roi. »

Chacun s'installa à son poste. Chtark partit rejoindre la cavalerie, Gvald la Garde d'Aveldeu, Celdyn, les archers, pendant que Solenn, Miriya, Ionis et Aurianne restaient auprès de la duchesse, dont ils assuraient la protection. En face, l'armée des Tribus semblait prête au combat. Pas un soldat ennemi ne bougeait.

Les minutes passèrent longues comme des heures. Le vent était frais, et le soleil de printemps brillait sur les cuirasses des soldats. Au sud, les oiseaux migrateurs revenaient enfin de Ponée et des îles proches du continent.

Boum Boum... Boum Boum...

Les tambours de guerre des Tribus reprirent.

Boum Boum... Boum Boum...

Soudain, un bruit de cor fit sursauter l'armée d'Ervallon toute entière. Et Iselde hurla :
« A l'attaque ! ».

Aussitôt, elle se mit à courir, la première, vers les soldats ennemis. En une seconde, tous les hommes réalisèrent que leur duchesse venait de partir à l'attaque de l'armée des Tribus, seule. Et dans un hurlement de rage et de peur mêlée, tous se mirent à courir derrière elle, l'arme au poing, alors que l'armée des Tribus se mettait elle aussi en branle, sous les mêmes hurlements. Chtark fut parmi les premiers à réagir. La duchesse venait à peine de lever son épée, signal de l'attaque, qu'il hurla, levant lui aussi son arme, et éperonna son cheval, de toutes ses forces. L'étalon hennit, se cabra, et se lança à toute allure vers le bas de la colline, en direction des milliers d'hommes qui attendaient. Le reste de la cavalerie, Mévée et Lériac en tête, suivit son capitaine, et tous chargèrent l'armée ennemie, aussi vite qu'ils le pouvaient. Les yeux larmoyants à cause de la vitesse et du vent, les hommes hurlaient, autant pour évacuer leur peur que pour impressionner leurs adversaires, qui se rapprochaient de seconde en seconde. Les Tribus avaient prévu la charge, et avaient positionné une partie de leurs lanciers au milieu des fantassins qui protégeaient le flanc sud. Galopant à toute vitesse, Chtark dévia légèrement sa course, afin d'arriver sur une arête de la formation ennemie, à l'abri des piquiers. Il jeta un rapide coup d'œil derrière lui. Ses hommes le suivaient, tous, l'épée au poing. En formation triangulaire, la cavalerie semblait bien peu menaçante par rapport à la marée humaine qu'elle avait face à elle.

Chtark lança une rapide prière à Odric. Il repensa à ses frères, morts lors du raid des brigands sur Norgall, il pensa à ses amis, là-bas, accompagnant Dame Iselde dans sa course vers les Tribus, il repensa à tout ce qu'il avait vécu ces derniers mois. Et il se dit alors que, s'il mourrait aujourd'hui, il n'aurait rien à regretter, rien. Il leva haut son épée. Face à lui, les premiers soldats des Tribus n'étaient plus qu'à quelques mètres, et se préparaient à recevoir la charge de la cavalerie d'Avelden. De l'autre côté de l'armée, les soldats d'Avelden avaient rejoint leur duchesse, et couraient avec elle, l'épée au clair, pour venger leur cité tombée, leurs amis, leurs pères, leurs frères, morts lors du siège d'Aveld. Trois compagnies ennemies se mettaient en place pour stopper leur avancée, pendant que la Garde d'Aveld, menée par Gvald, tentait de protéger leur flanc. Les deux masses hurlantes, les soldats d'Avelden et ceux des Tribus, se fracassèrent l'une contre l'autre, et le bruit du métal frappant contre le métal se mêla aux cris des hommes. Les épées s'abattaient dans les deux camps, tailladant, harcelant, blessant certains, pénétrant les armures des autres. Des deux camps, des hommes hurlaient, s'effondraient, les yeux révulsés, aussitôt remplacés par d'autres, qui les piétinaient, avançant sans réfléchir à autre chose qu'aux ennemis face à eux. Dame Iselde, le regard vide, frappait elle aussi de toutes ses forces, esquivant facilement les coups d'épée de ses adversaires. A une dizaine de mètres devant elle, elle avait repéré la bannière d'un capitaine ennemi. D'un cri, elle désigna sa cible à Douma, Aurianne, Solenn et Ionis, qui se battaient à ses côtés. Douma hocha la tête et, d'un coup puissant, se défit de son adversaire pour se jeter sur un autre, en direction du capitaine ennemi. La duchesse avançait au rythme des cadavres qu'elle

laissait derrière elle, sans même se soucier de vérifier si ses soldats couvraient bien ses arrières. Le regard fixé sur son objectif, elle entendait les voix de ses compagnons à quelques mètres derrière. De la mêlée, trois soldats des Tribus surgirent devant elle, tentant de lui barrer le passage. D'une feinte rapide, elle embrocha le premier au bout de son épée, tout en se baissant afin d'éviter les lames des deux autres. Elle retira sa lame du corps de l'homme, qui s'effondra par terre, et l'utilisa pour parer le coup que tentait de lui donner le second, alors que le troisième tombait à son tour, terrassé par Solenn. Derrière la jeune villageoise, Aurianne et Ionis avaient fort à faire face à leurs ennemis. Aurianne tentait de résister aux assauts de son adversaire, qui essayait de la faire reculer loin de ses amis, pendant que Ionis parait les coups, se protégeant avec son bâton. Les voyant en difficulté, Douma se rapprocha d'eux. Le jeune homme enfonça par surprise son épée dans le bas du dos de l'homme qui faisait face à Aurianne. Les yeux de l'homme s'écrouillèrent sous l'effet de la douleur et de la surprise, et il s'effondra aux pieds d'Aurianne, sans vie.

« Ça va ? haleta Douma.

— Oui, merci beaucoup. », répondit la jeune femme, dans un souffle.

Autour d'eux, la confusion était totale. Des dizaines et des dizaines d'hommes se battaient les uns contre les autres, hurlant, tombant, cherchant un nouvel adversaire ou, ensanglantés et affaiblis, tentaient de fuir le combat. A terre, de nombreux blessés criaient, rampaient et mourraient, écrasés par leurs compagnons qui avançaient ou achevés par leurs ennemis. A quelques mètres de là, Dame Iselde, Solenn et Ionis s'étaient mis à courir en direction du capitaine de la compagnie ennemie, un grand homme blond, armé d'une épée et d'une dague, et protégé par plusieurs soldats. Douma les désigna du doigt à Aurianne, puis courut à leur suite, aussitôt rejoint par la guérisseuse. Iselde venait de surgir devant le capitaine, esquivant un coup porté par l'un de ses hommes. Elle frappa en rugissant. Le capitaine para le coup, un sourire bestial aux lèvres. Aux côtés de la duchesse, Solenn et Ionis s'étaient positionnés de manière à la protéger des coups des autres soldats, frappant l'une avec son épée, l'autre avec son bâton. Dans la cohue, Ionis se sentait bien faible, sans sa magie pour l'aider. Il frappait ses ennemis, visant les visages, les nuques, toutes les parties non protégées par des armures, comme avait essayé de lui apprendre Chtark. A de nombreuses reprises, il tenta de faire appel à ses dons, mais à chaque fois, une épée, une dague menaçante, ou un mouvement de foule violent contrariaient sa concentration. Essayant de rester proche de Solenn afin de ne pas se faire encercler, il sentait la sueur lui couler dans le dos, et la peur lui serrer les entrailles. Les autres avaient-ils, comme lui, l'impression de tout vivre au ralenti, l'impression que les coups qui pleuvaient, les uns après les autres, étaient assénés si lentement ? C'était pour lui comme si le combat durait des heures, comme si chaque geste, chaque attaque, prenait un temps infini. Ses bras lui faisaient mal, et il saignait légèrement de la jambe gauche. A quelques mètres de lui, la duchesse continuait de parer les coups de son adversaire, les dents serrées par l'effort. Elle semblait reculer légèrement vers eux, attirant l'homme vers Solenn et Douma. Le capitaine parut s'en rendre compte, et appela des hommes à l'aide, désignant des yeux les compagnons de la duchesse. Dame Iselde en profita. Poussant un hurlement, elle lança de toutes ses forces son épée, à la

hauteur des épaules de l'homme. La lame tranchante comme un rasoir, rencontra le cou du soldat ennemi, dont la tête, comme dans un cauchemar, s'envola au-dessus de la mêlée. Le corps du capitaine fut agité de quelques soubresauts, puis s'effondra dans une gerbe de sang.

« Pour Aveldeu ! hurla la duchesse, reculant sous les coups des soldats des Tribus, ivres de rage suite à la mort de leur chef.

— Pour Aveldeu ! », hurlèrent en écho Aurianne, Ionis, Solenn, Douma et les quelques soldats à leurs côtés.

De l'autre côté du champ de bataille, les soldats d'Ombrejoie, au nord, et ceux de Lahémone, à l'ouest, tentaient d'enfoncer les lignes ennemies. Les hommes du duc Fériac, bien qu'inférieur en nombre, parvenaient à avancer, doucement, forçant le passage et essayant de couper l'armée des Tribus en deux. Sur le flanc nord, les soldats d'Ombrejoie avaient eux plus de mal. Après une première charge dévastatrice, leur élan avait été stoppé net par une contre-attaque des Tribus qui avaient tenté de les prendre à revers. La manœuvre avait échoué, mais les hommes d'Ysandre Fensdale, pris face à deux fronts, étaient maintenant obligés de reculer, découvrant par là même une partie de l'armée de Lahémone qu'ils étaient censés protéger. Derrière, les soldats de Fahaut et de Pont attendaient le signal du maréchal pour se lancer à leur tour dans la bataille. Lance de Mallen envoyait des messagers partout, et recevait des nouvelles de chaque coin de la bataille. Il étudiait la plaine face à lui, essayant de prévoir les avancées et la tactique de ses ennemis. Il voyait les hommes d'Aveldeu qui, malgré leur infériorité numérique, forçaient les Tribus à reculer, tandis qu'au nord, la situation était plus délicate et pouvait rapidement tourner à la catastrophe. Si le flanc tenu par Lahémone ou Ombrejoie tombait, il donnait peu cher de tous les hommes sur le champ de bataille.

Chtark était épuisé. Il levait machinalement son épée, l'abattant avec ce qu'il restait de ses forces sur les hommes qu'il avait en face de lui. Blessé au flanc et à la jambe droite, il avait du mal à contenir son cheval. Effrayée par le bruit et l'odeur du sang, la bête était de plus en plus nerveuse. A une centaine de mètres de là, Mévée et Lériac, à la tête d'une vingtaine d'hommes, essayaient d'avancer dans sa direction. Chtark analysa la situation. Il était isolé et encerclé avec quinze hommes entre deux compagnies ennemies. Tous tenaient pour l'instant, profitant de l'avantage donné par les chevaux, mais ils étaient épuisés. Au loin, Gvald et la Garde d'Aveldeu attaquaient le flanc d'une autre unité ennemie qui menaçait la duchesse. Chtark et ses hommes étaient seuls. Il se tourna vers Mévée, au loin, et hurla un ordre :

« Chargez ! Chargez ! C'est notre seule chance ! »

Mévée parut entendre son capitaine, et ordonna la retraite et la reformation de ses hommes. Les cavaliers reculèrent au trot, puis, arrivés à une centaine de mètres, se remirent en formation, face à l'ennemi. Chtark esquiva un coup d'épée, mais trop tard. La lame évita sa tête, mais entra profondément dans la chair de son bras gauche. Il hurla, manquant de lâcher son arme. Au loin, Mévée donna l'ordre de charger. Les cavaliers, tels un seul homme, obéirent. Les chevaux se cabrèrent, puis galopèrent de toute leur force vers l'armée ennemie, les deux jeunes chevaliers d'Escalon à leur tête. Les Tribus se reformèrent, essayant d'éviter de prendre de plein fouet la charge ennemie, laissant un

trou dans leurs rangs. Chtark cabra son cheval, et ordonna à son tour la retraite, s'engouffrant dans la brèche. Tête baissée, l'épée en avant, il lança son cheval à toute vitesse, hurlant, autant pour exorciser sa peur que pour effrayer les ennemis. Derrière lui, dans un brouhaha de cris, de bruits de sabots, d'ordres jetés et de cliquetis d'armes, il entendait ses hommes le suivre. Surpris par la manœuvre, les soldats des Tribus n'étaient pas assez nombreux sur le chemin du capitaine d'Escalon. Les quelques hommes qui tentèrent de lui barrer le passage furent piétinés par les chevaux. Deux d'entre eux se cabrèrent, désarçonnant leur cavalier, et s'écroulèrent, rapidement achevés par les guerriers des Tribus. Les soldats d'Avelden, au sol, n'eurent pas l'ombre d'une chance. En un instant, ils furent encerclés et transpercés de toute part. Mais la manœuvre de Chtark avait fonctionné. Mévée, en chargeant et en ouvrant un nouveau front, avait permis à son capitaine d'échapper à une mort certaine. Chtark hurla à nouveau l'ordre de retraite. Les hommes étaient épuisés, et ils devaient se reposer quelques instants avant de reprendre une nouvelle charge. Obéissant immédiatement, ses hommes se mirent à reculer, tous réunis à nouveau.

De son côté, Dame Iselde continuait à avancer à travers l'armée des envahisseurs. Comme inconsciente du danger, elle pénétrait toujours plus loin dans les troupes ennemies, fonçant à chaque fois sur les bannières désignant les chefs des unités. Derrière elle, Aurianne, Solenn, Ionis, Miriya et Douma avaient fort à faire pour éviter qu'ils ne se fassent tous encercler et que la duchesse ne soit isolée au cœur de l'armée des Tribus. Les soldats d'Avelden se battaient derrière leur duchesse. Malgré leur nombre inférieur et leur inexpérience au combat, les pertes étaient faibles, et la tactique de Dame Iselde semblait porter ses fruits. Les soldats ennemis, voyant leurs chefs tomber, finissaient par perdre leur ardeur. Certains reculaient, d'autres fuyaient carrément, et plusieurs unités avaient ainsi été mises hors d'état. Gvald, lui, faisait de son mieux pour protéger les hommes d'Avelden de toute attaque venant du flanc sud. La Garde d'Aveld n'avancait pas, mais elle ne cédait pas non plus un pouce de terrain. Iselde regardait vers le nord, attendant désespérément que le roi lance, enfin, ses troupes à l'attaque. Elle et ses hommes ne tiendraient pas infiniment, et les soldats de Lahémone et d'Ombrejoie paraissaient être en difficulté.

En effet, plus au nord, la situation était loin d'être à l'avantage de l'armée d'Eralon. Les soldats d'Ombrejoie, pris en étau entre deux bras de l'armée ennemie, tentaient tant bien que mal de reculer vers leurs alliés, alors que les hommes de Lahémone, eux, s'épuisaient contre les troupes d'élite ennemies. La bannière noire du Grul Merkhhol flottait dans le vent, et ses soldats repousseraient les soldats de Lahémone sans difficulté. Soudain, dans le capharnaüm de la bataille, deux sons de cor retentirent. Iselde ne put s'empêcher de crier :

« Non !

— Que se passe-t-il, ma Dame ? », demanda Douma, qui, profitant d'un instant de répit, reprenait son souffle, appuyé sur son épée.

Autour d'eux, les combats continuaient à faire rage. Trois soldats des tribus, qui venaient de mettre à terre un homme isolé d'Avelden, se dirigèrent en courant vers Iselde et Douma, qui reprirent aussitôt leurs armes, prêts à recevoir leurs ennemis.

« Ombrejoie a sonné la retraite générale. Ils fuient la bataille, leurs pertes doivent être énormes. Par Odric...

— Et le second cor, ma Dame ? demanda Douma, esquivant un premier coup d'épée.

— Le cor personnel de Fériac de Terlan, le duc de Lahémone. Il appelle au secours. »

Quelques instants plus tard, des cors retentirent à nouveau, provenant des collines. Le roi venait enfin de lancer ses troupes dans la bataille. Iselde terrassa son adversaire, essuya sur son cadavre le sang qui maculait son épée, et hurla à l'attention de ses troupes :

« Le roi ! Le roi arrive ! La victoire est proche ! ».

Les hommes semblaient hésitants. La plupart avaient entendu l'ordre de retraite d'Ombrejoie et l'appel du duc de Lahémone. De nombreux regards allaient en direction du nord. L'armée du roi chargeait vers le centre de l'armée ennemie, venant au secours des hommes de Lahémone. Plus au nord encore, les soldats d'Ombrejoie reculaient, le plus vite possible, essayant de ne pas se faire encercler par leurs ennemis. La situation semblait critique. Soudain, un homme hurla :

« Regardez ! Au nord-est ! Quelque chose arrive ! »

Tous les regards se tournèrent dans la direction indiquée par l'homme. Une masse noire avançait, à toute vitesse, semblant vouloir prendre à revers les soldats des Tribus qui poursuivaient les hommes d'Ombrejoie.

« Des loups ! On dirait une immense meute de loups ! hurla un autre soldat.

— Trois-Lunes, dit Aurianne, comme pour elle-même. C'est Donhull qui vient nous aider. Trois-Lunes !, reprit-elle plus fort. Le Bois de Trois-Lunes est venu aider Ervalon ! »

Quelques instants plus tard les premiers loups se jetèrent sur les soldats des Tribus du flanc est, et les premiers hurlements jaillirent alors que l'armée ennemie se recentrait pour faire face à cette nouvelle menace. Profitant de la diversion qui leur était offerte, les hommes d'Ombrejoie commencèrent à se reformer, leurs rangs épars restant, pour le moment au moins, en dehors de la bataille.

« A l'attaque ! A l'attaque ! », hurla Iselde.

Assaillie par surprise par les loups sur son flanc est, et prise d'assaut sur son flanc ouest par les troupes fraîches du roi venues en renfort des hommes de Lahémone, l'occasion était trop belle pour ne pas en profiter. Iselde hurlait ses ordres, et lança toutes ses forces sur le sud-ouest de l'armée ennemie. De loin, sur la colline où il avait regroupé ses hommes, Chtark vit le mouvement général d'attaque. Il se tourna vers ses soldats. Il ne restait des cent cavaliers qu'une soixantaine d'hommes, épuisés. Parmi eux, plusieurs étaient blessés, certains gravement. Mais face à eux, l'armée des Tribus les attendait, quasiment encerclée. Il suffisait qu'ils attaquent eux aussi, qu'ils chargent à nouveau, et ils ouvriraient un nouveau front contre les Tribus. Elles ne pourraient pas résister à cet immense assaut, se dit Chtark.

« Chevaliers d'Escalon, écuyers, cavaliers d'Aveld ! hurla Chtark, se tournant vers ses hommes. Regardez ! La victoire est à notre portée ! L'armée ennemie est quasiment encerclée. Une dernière charge, mes amis ! Je sais que vous êtes épuisés, blessés, et que vous avez déjà tout donné. Mais je vous demande un dernier effort. Si nous ouvrons un

nouveau front, l'armée ennemie ne pourra pas résister. Pour Avelde ! Pour Ervalon ! Pour Escalon ! A l'attaque ! »

Sans laisser aux hommes le temps de réagir, Chtark se retourna vers le champ de bataille. Il leva haut son épée dans le ciel et, hurlant à l'adresse de l'armée ennemie, se lança au galop, sans un regard derrière lui. Pendant quelques secondes, assourdi par ses cris et aveuglé par la vitesse alors que son cheval galopait vers les Tribus, il ne vit ni n'entendit rien. Il poussa néanmoins un soupir de soulagement lorsqu'il vit à ses côtés ses hommes le rejoindre en formation, un à un, et tous l'épée en avant.

Sur le champ de bataille, les hommes criaient, de douleur, de fatigue, sous l'effort d'un coup porté, sous la colère ou la peur. Les soldats d'Ombrejoie, décimés, avaient repris le combat auprès de ceux de Lahémone, qui avaient eux aussi payé un lourd tribut. La duchesse Harken, à la tête de ses hommes et épaulée par la Garde d'Avelde et les archers de Celdyn Harin, contenait le flanc sud de l'armée, tandis que Chtark continuait à harceler les troupes ennemies. De son côté, le roi avançait, inexorablement, vers le cœur de l'armée ennemie. Les soldats des Tribus, qui avaient dû donner toutes leurs forces pour défaire les troupes de Lahémone, se faisaient tailler en pièce par les soldats aguerris de Fahaut et de Pont. Les bannières des Tribus tombaient les unes après les autres, et, enfin, au cœur de la bataille, les étendards du Grul Merkhhol, chef de l'armée ennemie, et de Lance de Mallen, le Maréchal d'Ergalon, se rencontrèrent. Partout ailleurs, les combats semblèrent baisser d'intensité, pendant qu'autour des deux chefs s'agitaient des centaines et des centaines d'hommes. Les corps tombaient, les uns après les autres, aussitôt remplacés. Les flèches volaient de part et d'autre, tuant aveuglément amis ou ennemis, dans une fureur sans nom. L'écu noir et vert de Mallen, et le drapeau noir du Grul Merkhhol étaient agités de soubresauts, au gré des avancées ou du recul de l'un ou l'autre des camps. Soudain, la bannière noire des Tribus fut agitée plus violemment, puis elle disparut aussi rapidement. Pendant une fraction de seconde, les deux camps semblèrent retenir leur souffle, puis une grande clameur jaillit de l'armée d'Ergalon. Hurlements de joie, de victoire, sons des cors sur le champ de bataille, tous laissèrent exploser leur joie. L'armée ennemie, imperceptiblement, commença à reculer, alors que les soldats d'Ergalon se jetaient avec leurs dernières forces dans le combat. Leur chef mort, le courage, la force et toute la volonté de l'armée des Tribus s'envola soudainement. Le massacre s'intensifia encore. Il dura tout le reste de la journée.

Le soleil était presque couché. Alors que les derniers soldats des Tribus fuyaient, Chtark, Douma, Aurianne, Ionis, Miriya et Solenn contemplaient la désolation autour d'eux. La plaine d'Avelde était couverte de sang. Où qu'ils regardent, des corps gisaient, transpercés d'épées ou de flèches, décapités, démembrés, les yeux grand ouverts dans une dernière expression pleine de douleur et d'horreur. Des corps d'hommes des Tribus et d'Ergalon, entremêlés dans une danse macabre. Le pire était l'odeur, l'odeur de la mort, une odeur pestilentielle de sang qui séchait aux derniers rayons du soleil, l'odeur des hommes dont les entrailles s'étaient vidées avec leur ultime soupir, l'odeur de sueur, de peur, de sang, d'horreur. Les compagnons de la duchesse Harken marchaient dans des flaques de sang, et tout autour d'eux était rouge. La bile leur montait à la gorge alors que çà et là les corbeaux commençaient déjà leur office... Des soldats achevaient les blessés

ennemis, d'autres essayaient de relever ceux d'Ervalon qui pouvaient encore être sauvés. Combien de morts ? Combien de milliers de morts ? Les corps gisaient, sans vie, à perte de vue. Chacun semblait se réveiller après un cauchemar. La réalité n'était, pas cette simple victoire tant attendue. La vérité était que la victoire avait un prix, et le prix, en ce jour de printemps, était de plusieurs milliers de vies.

En haut de la colline, l'étendard du roi flottait dans le vent. Des cris de joie retentissaient dans le soir.

« Vive Ervalon ! Vive le roi Gondebault ! Victoire ! La victoire pour le roi ! »

La duchesse Harken, couverte de sang, semblait épuisée. De ses yeux coulaient des larmes. Était-ce des larmes de joie, de fatigue, ou des larmes d'horreur ? Elle se tourna vers ses compagnons, et esquissa un sourire.

« Nous avons vaincu. Par je ne sais quel miracle, nous avons vaincu. Avelden est libre mes amis, libre. Mais à quel prix..., finit-elle, en regardant la plaine.

— Plutôt mort que vaincu, ma Dame. Plutôt mort que vaincu, lui répondit Gvald, lui aussi visiblement épuisé, un bras en écharpe.

— Tout le monde est là ? Où sont Celdyn, Chtark et Aurianne ? Ah, je les vois. Quelqu'un a une idée de nos pertes ? demanda Iselde.

— Près de la moitié de nos hommes, ma Dame, répondit Gvald.

— Bien. Cachons nos tristes mines, mes amis. Ceux qui ont survécu à ce massacre et qui ont vaincu pour Aveld méritent nos plus beaux sourires. Nous allons fêter notre victoire ce soir, nous allons fêter le courage et la fierté du peuple d'Avelden, nous allons aussi fêter le courage de nos alliés... et le soutien du roi. Je compte sur vous pour rassurer les hommes. Celdyn, envoie tout de suite un messenger aux Champs d'Athinrye. Je veux que tout le monde sache que les Tribus ont été repoussées. L'armée des Tribus n'est plus. Ils resteront une menace quelque temps encore, mais nous enverrons des patrouilles exterminer les dernières bandes. Avelden est libérée, mes amis. Nous nous relevons, enfin, après ce cauchemar. Je dois aller voir le roi. Gvald, installe les hommes sur une colline près du reste de l'armée, et fais distribuer des rations et du vin, tout le vin que tu trouveras. Je vous rejoins dès que je peux. »

LE TRIBUT DE LAHEMONE

Le lendemain, alors que le soleil se levait et qu'Iselde déjeunait en compagnie de ses lieutenants et de ses compagnons, l'un des éclaireurs vint se présenter à l'entrée de la tente de la duchesse.

« Ma Dame, des cavaliers arrivent du sud-est. Ils sont au moins deux cents.

— Des hommes d'Ervallon ?

— Il semble, ma Dame. Mais, d'ici, nous ne voyons pas leur bannière.

— Celdyn, prend dix de tes hommes et va à leur rencontre, à cheval. Je ne veux pas de mauvaise surprise. Au moindre soupçon, sonne l'alarme.

Bien, ma Dame, répond Celdyn.

— Je me demande qui peut bien arriver si tard », dit Iselde, à moitié pour elle-même.

Le capitaine des éclaireurs sortit, suivi de la sentinelle, pendant qu'Iselde reprenait sa conversation.

« Nous rentrerons aux Champs d'Athinrye dès demain matin. D'ici là, nos hommes aideront à enterrer les soldats d'Ervallon qui sont encore sur le champ de bataille. Il faut brûler les corps des Tribus également. Vois tout cela avec les hommes, Gvald. Le duc Fériac de Terlan sera quant à lui enterré à midi, sur la colline. Nous irons ensemble dire un dernier au revoir au fidèle ami de mon père, et à l'allié d'Avelden. La victoire d'hier est également due à son courage et à celui de ses hommes, partis en première ligne contre les troupes d'élite ennemies. Et lorsque le temps sera venu, je ferai construire une tour là où va être enterré Fériac. Cette tour devra nous rappeler, à tous, les sacrifices qui ont été faits hier. Je ne veux pas que cette bataille soit oubliée. Venez avec moi. Nous allons attendre le retour de Celdyn. L'arrivée de ces cavaliers ne m'inspire pas confiance... »

Dame Iselde sortit, suivie de ses compagnons. Elle se dirigea en haut de la colline, et mit ses mains au-dessus de ses yeux. En face, une troupe de cavaliers approchait, doucement. Au loin, on voyait déjà Celdyn et ses hommes galoper vers les nouveaux arrivants. Alors qu'ils s'approchaient, cinq hommes sortirent de la troupe, et vinrent à leur rencontre. Ils discutèrent quelques minutes, puis Celdyn et ses hommes firent volte-face, et revinrent vers le campement, au galop. Et alors que les cavaliers continuent d'avancer, leur bannière devint alors visible : il s'agissait d'un renard rouge sur fond blanc.

« Les armoiries de la Maison de Halott. Ils arrivent un peu en retard..., dit Iselde, pensive. Je n'imaginais cependant pas qu'ils se seraient joints à nous pour la bataille. Les Terres de Halott ne font pas à proprement parler partie d'Avelden, ni même d'Ervallon. Je me demande bien ce qu'ils nous veulent... »

Quelques minutes plus tard, Celdyn arriva, et sauta de son cheval devant la duchesse.

« Ma Dame, les cavaliers qui arrivent ne représentent aucun danger. Ce sont des hommes de Halott. Ils étaient censés nous rejoindre pour la bataille, mais ont eu maille à partir avec des renforts des Tribus. Ils les ont vaincus, et viennent apporter à vous et au roi six cent épées ennemies, en signe de l'amitié de Halott.

— Six cent épées ? Je savais les Cavaliers de Halott émérites, mais contre six cent soldats... Je vais les attendre dans ma tente. Menez leur capitaine jusqu'à moi. »

Iselde se retira, et attendit, pensive, l'arrivée des visiteurs. L'attente ne fut pas longue, et, une vingtaine de minutes après que les premiers cavaliers eurent été repérés, la tente de la duchesse s'ouvrit, et la voix de Celdyn se fit entendre.

« La duchesse vous attend, capitaine. Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer. »

Un homme se présenta. Il était grand bien bâti. Ses cheveux étaient blonds comme la paille, ses yeux gris. L'homme semblait jeune, entre vingt et vingt-cinq ans. Il sourit à la duchesse en s'avançant vers elle, puis s'agenouilla.

« Ma Dame, je suis Alran de Guérélan, capitaine des Cavaliers de Halott. Je suis honoré de faire la connaissance de la fille de l'illustre Hughes Harken, ami de longue date de ma suzeraine, la Dame de Halott.

— Vous pouvez vous relever, capitaine. Je suis heureuse, même si je ne vous cache pas ma surprise, de l'arrivée des Cavaliers de Halott. Je croyais les anciens traités caducs.

— La Dame de Halott a entendu parler de l'arrivée de l'armée des Tribus. Bien que le traité qui la liait à Avelden était un traité nominatif entre elle et votre père, la Dame de Halott a décidé d'étendre unilatéralement ce traité à vous, pour cette bataille. Que vous avez déjà gagnée, à ce que je vois.

— En effet. Les forces combinées d'Ervalon ont su repousser les Tribus. Mais je ne doute pas que votre action ait été décisive également. Le capitaine de mes éclaireurs m'a dit que vous nous ameniez six cent épées ennemies ?

— C'est exact, ma Dame. Sur la route qui devait nous mener jusqu'à votre armée, nous avons croisé des renforts des Tribus, qui se dirigeaient vers le sud-ouest, certainement dans le but de vous prendre à revers. Nous avons décidé de les attaquer par surprise au lieu de vous rejoindre, pensant que cela vous aiderait plus que quelques cavaliers.

— Je connais la valeur de la cavalerie de Halott, capitaine. Votre choix a été judicieux. Je n'ose imaginer ce qu'aurait été l'issue de la bataille si nous avions été pris à revers. Mais asseyez-vous je vous prie. Je vais vous raconter, si vous le souhaitez, la bataille.

— Avec plaisir, ma Dame, dit Alran, en s'installant sur un siège.

— Permettez-moi avant de vous présenter mes compagnons. Voici Aurianne, ma guérisseuse, Chtark de Norgall, capitaine des Chevaliers d'Escalon, Ionis, un mage à mon service, Gvald Lende, capitaine d'Avelden, Celdyn Harin, capitaine des éclaireurs, Miriya de Mirinn, Porteuse de la Bannière d'Idril, Donhull, Gardien du Bois de Trois-Lunes, Douma et Solenn, qui sont de ma garde personnelle.

— Je suis impressionné, ma Dame, par votre entourage. Nous avons entendu des rumeurs sur la refondation des Chevaliers d'Escalon, mais nous ne savions pas que la Bannière avait un nouveau Porteur, ni que le Bois de Trois-Lunes avait un nouveau gardien... dont vous étiez proche.

— J'ai cet honneur. Prendrez-vous du vin, capitaine ?

— Avec plaisir. »

Iselde prit une gourde de son vin personnel, se servit, et la tendit au capitaine de

Halott, qui se servit à son tour et la fit passer à la suite. La duchesse fit tournoyer son vin quelques secondes dans son gobelet avant de reprendre.

« Les armées des différents duchés d'Ervalon se sont rejointes avant-hier, à deux jours à l'ouest d'ici. Nous savions que les troupes des Tribus campaient sur les ruines de mon ancienne capitale... »

Pendant quasiment une heure, Iselde raconta la bataille. Elle raconta les charges d'Avelden, le courage de Lahémone et d'Ombrejoie, et l'arrivée enfin des troupes du roi et de Pont. De la manière dont elle racontait, il était clair que les troupes du roi n'avaient fait que cueillir la victoire.

« La bataille d'hier semble avoir été une fois de plus à la hauteur de la réputation des soldats d'Avelden, dit Alran une fois que la duchesse eut terminé.

— Nous n'aurions pu enfoncer ainsi le flanc sud de l'armée si nos amis de Lahémone et d'Ombrejoie n'avaient pas sacrifié tant de vie en tenant tête aux soldats d'élite du front nord. La victoire leur revient autant qu'à nous. »

Alran sourit, sans répondre.

« Ma Dame, je dois maintenant vous laisser. Mes hommes vous aideront à brûler les derniers cadavres et enterrer vos morts. Je dois de mon côté aller voir le roi, afin de lui présenter les amitiés et les félicitations de la Dame de Halott.

— Je vous remercie de votre visite. Je compte sur vous pour transmettre mon plus grand respect à votre suzeraine.

— Je n'y manquerai pas, ma Dame. »

Alran de Guérélan se leva et, après une dernière révérence à la duchesse et un signe de tête à ses compagnons, quitta la tente. Iselde le regarda sortir, souriante. Elle resta pensive pendant quelques instants, avant de reprendre la parole :

« Avez-vous compris ce qui vient de se passer ? En se présentant d'abord à moi, ce capitaine de Halott vient de me signifier qu'il était de notre côté. Ils n'ont pu qu'entendre parler des derniers événements. Halott a très longtemps été isolé de la politique d'Ervalon, par la volonté de ses suzeraines successives. Je me demande s'ils ne seraient pas en train d'évoluer... Intéressant, très intéressant.

— Ma Dame, excusez mon ignorance mais... Halott est un duché d'Ervalon ? demanda Aurianne, perplexe.

— Non, du tout. Halott était, il y a très longtemps de cela, une enclave du royaume d'Atremont, au sud d'Avelden. Pourquoi ces terres appartenaient à Atremont, je ne saurais vous le dire. Lors de la destruction d'Atremont, lors de la Grande Guerre des Tribus, Halott fut, de par sa position, épargnée. Ces terres sont depuis toujours restées un peu à l'écart du reste du royaume. Il y a peu d'échange entre eux et les duchés d'Ervalon, et nous n'avons quasiment aucun contact. Mon père était allé présenter ses hommages à la Dame de Halott lors de son intronisation, il y a bien des années de cela. C'est à ce moment qu'il avait négocié un traité d'amitié avec la suzeraine de l'époque. Je n'en sais pas plus. A ma connaissance, c'est la première fois qu'ils sortent de leurs terres. »

La discussion fut interrompue par un soldat de la garde d'Avelden qui entra.

« Oui ? demanda Iselde.

— Ma Dame, un messenger de Leyr de Hullenot, Maréchal de Lahémone, demande à

vous parler.

— Fais-le entrer. »

Le soldat sortit de la tente, et quelques instants plus tard un autre soldat portant la livrée de Lahémone entra. Ses traits étaient tirés, et l'homme ne semblait guère atteint par la joie de la victoire. Il s'approcha, fit un signe de tête à chacun et s'agenouilla devant la duchesse.

« Ma Dame, je vous présente les hommages du comte Leyr de Hullenot, Maréchal de Lahémone, et commandant des forces de Lahémone en l'absence du duc Eran.

— Vous pouvez vous relever. Je suis... sincèrement touchée par la mort du duc. Il était un grand ami d'Avelden et de mon père. Sachez que le nom de Fériac de Terlan sera honoré sur mes terres aussi longtemps que les Harken seront sur le trône d'Avelden. Mais j'écoute le message du comte.

— Merci, ma Dame. Le comte d'Hullenot vous informe que le duc Fériac sera enterré dans deux heures. Il vous demande de bien vouloir le rejoindre, en haut de la colline d'où notre attaque est partie.

— Dites au comte qu'Avelden sera là pour honorer la dépouille de son ancien duc.

— Merci, ma Dame.

— Vous pouvez disposer. »

Après un dernier salut, l'homme ressortit de la tente.

« Aurianne, reprend la duchesse. Peux-tu me faire une tisane pour soulager ma fatigue, s'il te plaît ? Je sens que la journée va être difficile. Quant à vous mes amis, allez mettre vos plus beaux atours, et nettoyez vos armes et armures. Je veux saluer Fériac de Terlan de la manière la plus honorable possible. Sans lui, je ne sais pas où nous serions en ce moment... »

Tout le monde se retrouva quelque temps plus tard devant la tente d'Iselde. Celle-ci s'était débarrassée de sa vieille armure de maille et de plaques mêlées, et portait une armure, plus légère, ornementée des armoiries de la famille Harken. Ses cheveux étaient tressés, et son visage profondément marqué par la fatigue.

« Allons-y. Je ne veux pas être en retard. »

Elle fit un signe de tête à un soldat, qui arriva avec plusieurs chevaux. Iselde monta sur le sien, en s'y prenant à deux reprises, après avoir repoussé sans ménagement le soldat qui avait voulu l'aider à monter. Elle prit la tête de la procession, et se dirigea vers la colline où étaient installés les soldats de Lahémone. Plus loin, sur le champ de bataille, l'herbe était encore tachée de sang. Le sol était retourné à de nombreux endroits, vestige des multitudes de tombes creusées. La quasi-totalité des bûchers fumaient encore, amenant avec le vent une odeur pestilentielle de cadavre et de chair brûlée. Iselde et ses compagnons sortirent du campement des soldats d'Avelden, puis traversèrent les troupes de Lahémone. Les hommes les regardaient en silence, semblant hésiter entre fêter la victoire ou les maudire de les avoir menés jusqu'ici. A plusieurs reprises, ils entendirent les hommes murmurer sur leur passage :

« C'est pour elle qu'il est mort. Cela n'en valait pas la peine.

— Si son père avait été à la tête des soldats, cela ne serait pas arrivé. »

Trop fatiguée sans doute, Iselde ne releva pas. Elle continua d'avancer, en direction

d'une tente aux couleurs de Lahémone, dont les bannières étaient en berne. Devant se trouvaient déjà les délégations du roi, de Pont et d'Ombrejoie. Le roi en personne était présent, accompagné de Lance de Mallen et de Maer de Pont, qui semblaient discuter aimablement avec le capitaine de Halott. Plus loin, en grande discussion avec le comte Leyr de Hullenot, dont la ressemblance avec le vieux duc Fériac était frappante, se trouvait Ysandre d'Ombrejoie. Tous portaient des vêtements d'apparat. En les voyant, Iselde marmonna :

« Leurs vêtements d'apparat doivent prendre plus de place dans leur suite que leurs armes et leurs armures... ».

Iselde descendit de cheval quelques mètres avant la tente, où plusieurs écuyers l'attendaient, et se dirigea, suivie par ses compagnons, vers le comte de Hullenot. Elle salua les personnes présentes, et fit la révérence au roi. Lance de Mallen lui sourit, ironique.

« Chère duchesse, heureusement que personne ne sait si le duc de Terlan aurait souhaité une cérémonie intime. Nous ne pensions pas que vous viendriez avec toute votre cour.

— Taisez-vous, Mallen, répondit Iselde très sèchement, manifestement les nerfs à vif.

— Iselde ! répondit le roi, mi-amusé par la remarque de Lance de Mallen, mi-menaçant.

— Excusez-moi, votre Altesse. Je voulais simplement signifier ma surprise quant à la méconnaissance de la part du seigneur de Mallen des règles de base de l'honneur sur un champ de bataille. »

Lance de Mallen blanchit, alors qu'Iselde profita d'un regard de la duchesse d'Ombrejoie pour lui faire un signe.

« Si vous voulez bien nous excuser, Votre Altesse, je dois parler à la duchesse d'Ombrejoie.

— Faites donc », répondit le roi, sèchement.

Ysandre accueillit Iselde avec un grand sourire et prit ses mains entre les siennes.

« Iselde... je suis heureuse de te revoir. Même si, malgré ta grande victoire, la mort de Fériac me pèse. J'ai vu une partie de la bataille, avant que les Tribus nous fassent reculer précipitamment. Tu as été brillante.

— Nous l'avons tous été, Ysandre. Et le mérite revient à tous les soldats d'Avelden, à mes compagnons aussi. Si j'ai pu être inconsciente au point de foncer dans la mêlée, c'est que je savais qu'ils couvraient mes arrières.

— Tu as là une grande chance, Iselde, dit Ysandre, scrutant chacun des compagnons de la duchesse l'un après l'autre. Oui, une grande chance. Son regard s'arrête sur Donhull et se figea. Par tous les Dieux...

— Permits-moi de te présenter Donhull, le gardien du Bois de Trois-Lunes. »

Ysandre fit une légère révérence.

« Une grande chance, en effet. »

A ce moment, le comte de Hullenot se plaça devant la tente du duc de Lahémone, et se racla la gorge. Tout le monde se tourna vers lui, alors qu'il ouvrait la porte de la tente. Quatre hommes en sortirent, portant sur un brancard en bois la dépouille du duc Fériac.

de Terlan. Vêtu de son armure, les bras croisés sur le pommeau d'une immense épée, le duc avait la moitié du visage caché par une bannière de Lahémone. L'armure était trouée à de multiples endroits. A peine le brancard était-il sorti de la tente que tous les soldats de Lahémone se regroupaient autour. Le son des tambours entama une marche funèbre, alors que Leyr de Hullenot, suivi par le brancard le roi et sa suite, et enfin tous les soldats de Lahémone, accompagnaient leur chef jusqu'à sa dernière demeure. Le comte de Hullenot monta tout en haut de la colline, où deux prêtres d'Idril et un soldat attendaient. Un grand trou avait été creusé, et à côté se trouvaient de nombreuses pierres entassées. Les porteurs s'approchèrent de la tombe et posèrent le brancard par terre, contre le tas de pierres, de manière à ce que chacun puisse voir une dernière fois le visage du seigneur de Lahémone.

« Toute victoire a un prix à payer », commença le comte de Hullenot. « Et en ce jour de victoire, nous, peuple de Lahémone, pleurons le prix qui nous a été demandé. Fériac de Terlan, notre duc, est mort hier, l'épée à la main. Nous sommes ici pour louer le valeureux guerrier qu'il était, mais aussi le seigneur juste et attentif à chacun, riche ou pauvre, humble ou puissant. Nous sommes ici pour louer le courage et la grandeur de notre duc, fils de nos terres, digne chef de Lahémone. Que son âme rejoigne le panthéon des héros, et qu'il nous guide, nous, son peuple, et qu'il guide son jeune fils, notre duc, pour la plus grande gloire de Lahémone ! »

Toute l'armée reprit : « Gloire à Lahémone ! Gloire à notre duc ! ».

Leyr de Hullenot fit un signe de tête aux hommes, qui reprirent le brancard et s'approchèrent de la tombe qui avait été creusée. Les soldats de Lahémone, les uns après les autres, s'agenouillaient, et sortaient leur épée, droit devant eux, alors qu'Iselde s'agenouillait également, s'appuyant sur son épée, les larmes coulant doucement sur son visage. Une fois le corps posé au fond, les prêtres d'Idril s'approchèrent, prièrent un instant puis recouvrirent le corps de plusieurs pelletées de terre, avant de faire un signe au comte Hullenot. Le comte prit une pierre, s'approcha du trou, et la laissa tomber en murmurant :

« Je respecterai ma parole et veillerai sur Eran. Adieu, mon duc. Adieu, mon frère bien-aimé. »

Leyr de Hullenot se tourna alors vers le roi, qui a son tour jeta une pierre, suivi de Lance de Mallen, et de chacun des ducs et duchesses et de leurs suites. Enfin, tous les soldats de Lahémone s'approchèrent, en file indienne, pour eux aussi dire un dernier au revoir à leur ancien suzerain. Pendant plusieurs heures, les hommes passèrent, chacun leur tour, devant la tombe de leur duc. Et quand le dernier enfin s'en alla, et qu'il ne restait plus autour de la tombe que le roi et les ducs et duchesses d'Ergalon, Leyr de Hullenot reprit la parole.

« J'ai envoyé un messenger au jeune duc Eran. Il apprendra la nouvelle de la mort de son père dans quelques jours. Si Votre Altesse n'a plus besoin de mes troupes, je ramène les soldats de Lahémone chez eux. Nous lèverons le camp demain matin avant que le soleil ne se lève.

— Faites donc, Hullenot. Quand aura lieu l'intronisation du duc Eran ?

— Au plus tôt dans deux mois, Sire.

— Bien. Je serai donc à Hargelon dans deux mois. C'est moi qui couronnerai le jeune duc.

— Mais ce n'est pas...

— Ainsi ai-je décidé. Informez-en le duc Eran. Avez-vous des questions ?

— Non, Votre Altesse.

— Bien. Rendez-vous dans deux mois alors. »

Après un signe de tête, le roi s'en alla, suivi de Lance de Mallen, Maer de Pont et de ses quelques hommes. Après un long silence durant lequel chacun regarda le souverain et sa suite quitter la colline, Iselde prit la parole.

« Le roi l'aura oublié, Leyr. Mais je tenais à vous remercier, et remercier Lahémone. Nous avons acquis en ces jours difficiles une dette énorme envers vous. Une dette encore plus énorme au vu du prix que vous avez dû payer pour cette bataille. Jamais je ne l'oublierai, et jamais Avelden n'oubliera le courage et la vaillance des hommes de Lahémone.

— Merci, duchesse. Vos mots me vont droit au cœur, et iront droit au cœur du fils de Fériac.

— Quel âge a Eran maintenant ?

— A peine seize ans.

— Il est bien jeune...

— Oui, ma Dame. Surtout en ce moment. »

Iselde et Leyr échangèrent un regard qui semblait lourd de sens.

« Dame Iselde, Dame Ysandre, nous ferez-vous l'honneur d'être également présentes lors de la cérémonie d'intronisation du duc Eran ? Si le roi se rend à Hargelon, le jeune duc sera, j'en suis sûr, heureux de voir les alliés de Lahémone à ses côtés.

— Merci pour votre invitation, Leyr. Je serai présente, répondit Iselde.

— Moi aussi, répondit à son tour Ysandre.

— Merci. Si vous voulez bien m'excuser, je dois vous laisser afin de superviser le départ des soldats de Lahémone. »

Après avoir fait une révérence aux duchesses et un signe de tête en direction de leurs compagnons, Leyr de Hullenot retourna vers la tente de commandement de Lahémone.

« Que vas-tu faire, maintenant, Iselde ? Tu devrais te reposer. Tu sembles très fatiguée, dit Ysandre.

— Plus tard... plus tard. »

Iselde se tourna vers Gvald et ses compagnons.

« Gvald, ordonne la levée du campement. Nous repartons demain pour les Champs d'Athinrye. Quant à vous, suivez-moi dans ma tente. Ysandre, une fois encore, merci pour ton aide et celle d'Ombrejoie. Je n'oublierai jamais. Avelden n'oubliera jamais.

— Ombrejoie sera toujours là pour ses alliés, Iselde. »

Après avoir serré les mains d'Ysandre, Iselde quitta à son tour la colline où reposait désormais le duc Fériac de Terlan, et se dirigea vers le campement des soldats d'Avelden.

LES LOUPS D'AGRILER

A peine entrée dans sa tente, Iselde s'écroula sur son fauteuil, épuisée. Elle avait donné l'ordre à ses gardes de ne pas être dérangée. Elle regarda un instant ses compagnons, pensive, puis prit la parole :

« Bien. A nous maintenant. Je rentre avec le reste de l'armée aux Champs d'Athinrye. Nous allons porter la nouvelle de notre victoire au peuple d'Aveld. Je vais leur annoncer qu'à la fin du printemps au plus tard, ils seront tous à nouveau chez eux. Nous allons rebâtir Aveld, mes amis. Plus grande et plus forte encore qu'avant. Une cité imprenable, même contre une marée de soldats des Tribus. Cela prendra dix ans, vingt ans peut-être. Mais je veux qu'avant ma mort Aveld renaisse, et soit le symbole d'un Avelden indestructible. Je vais demander à Merrat de rechercher les meilleurs architectes de tout Ponant. Oui... nous allons enfin voir des jours meilleurs. Je retourne donc aux Champs, mais juste pour une courte pause. Je vais ensuite marcher sur Pélost. La cité n'est quasiment pas fortifiée, et selon Celdyn, seule une soixantaine d'hommes la tiennent. Nous sommes six à sept fois plus nombreux, je ne doute pas d'une victoire facile. Une fois Pélost reconquise, nous irons à Aveld avec les hommes les plus vaillants pour commencer la reconstruction de la cité. Les femmes et les plus faibles resteront aux Champs, pour préparer les semailles et rester protégés des bandes de soldats ennemis qui errent encore sur nos terres. Je vais par contre avoir besoin de vous une fois de plus. J'ai besoin que vous preniez la cité d'Agriler pour moi... »

Devant le regard ahuri de ses compagnons, Iselde reprit.

« Ne faites pas ces têtes-là, j'ai pensé à tout. Connaissez-vous Agriler ? »

Tous firent non de la tête, sauf Douma, qui paraissait mal à l'aise.

« Douma ?

— Je... oui, je connais un peu Agriler. Bien même.

— C'est une bonne chose. Pour les autres, sachez qu'Agriler est une cité bâtie à flanc de montagne. Une route étroite y mène, serpentant le long des falaises. L'accès à la cité est extrêmement protégé : il est impossible d'y entrer par le nord, il est inaccessible par la montagne, et le sud est défendu par les murailles les plus épaisses d'Ervalon. Agriler est une petite cité, mais de par sa taille et sa situation, il s'agit de l'une des meilleures places fortes du royaume. D'après les plans que vous aviez ramenés à mon père, une centaine de brigands l'occuperaient maintenant. Je ne veux pas attaquer la cité. D'une part, parce que je ne veux pas de nouveau massacre, et d'autre part parce que je ne pense pas pouvoir y entrer, même si j'avais toutes les forces d'Ervalon avec moi. Je veux donc que vous repreniez la ville pour moi par la force, la diplomatie ou la ruse, comme vous le pourrez. Il faut que vous vous rendiez là-bas, et essayiez de savoir ce qu'il est advenu de l'ancien bourgmestre, Igor Fregden. Si Fregden est vivant, mettez-le, lui et sa famille, hors de danger. Il a été un serviteur des plus fidèles de mon père, et je me dois de le protéger. Une fois cela fait, allez voir les brigands de ma part, et dites-leur que je leur laisse le choix entre me rendre ma cité et fuir loin d'Avelden, ou bien périr sous les coups de ma

nouvelle armée. Si jamais ils refusent... Je vous laisse carte blanche. Mais il faut absolument qu'Agriler me revienne, sans que je n'aie à l'assiéger. J'espère que Fregden est toujours en vie. Si c'est le cas, il vous sera d'une grande aide, et vous lui confierez à nouveau la cité en mon nom. Et dernière chose : il faut absolument que vous soyez revenus avant un mois et demi. Je veux que vous veniez avec moi au couronnement d'Eran de Terlan. Avez-vous des questions ? »

Chtark, Ionis, Solenn, Aurianne, Donhull, Miriya et Douma se regardaient les uns les autres, sans voix. Ce fut Aurianne qui parla la première.

« Ma Dame, c'est impossible. Nous ne pourrons pas, à sept seulement, reprendre une telle cité.

— Il le faudra pourtant. C'est le seul moyen. Et je suis sûre qu'arrivés là-bas, et une fois que vous aurez pris connaissance de la situation, vous trouverez un moyen. En montant la population contre les brigands, en vous débarrassant de leur chef, ou tout autre moyen. Je suis certaine que vous y arriverez. Et, une fois de plus, Agriler ne pourra jamais être prise par la force. Un autre moyen doit donc être trouvé, et je compte sur vous pour cela.

— Nous ferons de notre mieux, ma Dame, dit Chtark.

— Bien. Soyez prudents. Partez au plus tôt. Je vous attendrai aux Champs d'Athinrye. »

Après avoir salué leur duchesse, tous sortirent de la tente et se dirigèrent vers leur campement, situé non loin de là.

« Mais c'est de la folie ! s'exclama Douma dès qu'ils furent hors de portée de voix. Jamais nous ne pourrons reprendre la ville à nous sept.

— Je suis assez d'accord, répondit Aurianne. C'est complètement impossible. »

Tous semblaient plongés dans leurs pensées. Au bout de plusieurs minutes, Chtark prit la parole.

« La duchesse a bien dit que la cité était imprenable par la force. Si des brigands ont pu en prendre possession, pourquoi ne le pourrions-nous pas ? Peut-être qu'il suffirait juste de tuer leur chef pour tous les faire fuir ? Ou leur faire croire que l'armée d'Eralon approche ? Il y a certainement un moyen de réussir. Si c'était impossible, la duchesse n'essaierait pas.

— Oui mais elle n'essaie pas justement, c'est nous qu'elle envoie ! protesta Solenn.

— Douma, tu as dit que tu connaissais Agriler. La ville est-elle aussi imprenable que le dit Dame Iselde ?

— Plus encore. Assiéger la cité prendrait des mois et des mois, et y lancer un assaut serait de la pure folie. Tout le monde le sait bien, là-bas.

— Tu y as vécu longtemps ? demanda Solenn.

— Je ne tiens pas à en parler. »

Pendant quelques instants, tout le monde regarda Douma, surpris de la sécheresse de son ton. Puis Chtark se racla la gorge et reprit.

« Cela ne coûte rien d'essayer. Et puis c'est un ordre de la duchesse. En ce qui me concerne, je pars en début d'après-midi. Qui me suit ?

— On vient tous, bien sûr, répondit Ionis, cherchant les regards des autres, comme

pour s'assurer qu'il pouvait parler en leur nom.

— Bien sûr, répondit Miriya. »

Solenn soupira, et haussa les épaules.

« Je pars préparer mes affaires, dit-elle, tournant le dos à ses compagnons. A tout à l'heure. »

Chacun partit dans son coin, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'Aurianne et Douma, dont le visage était soucieux.

« Ça ira, Douma ? Je peux faire quelque chose pour toi ?

— Ça ira, merci. Ça ira. »

Après avoir rapidement déjeuné, ils finirent de préparer leurs affaires, puis sanglèrent leurs montures. Une fois prêts, ils saluèrent leurs compagnons, Gvald, Celdyn, Mévée, Lériac, ainsi que la duchesse. Ils montèrent ensuite sur leurs chevaux et quittèrent le campement de l'armée d'Ervallon. Une longue route les attendait jusqu'à Agriler.

Douma ne fut guère loquace pendant le voyage qui les mena jusqu'au nord des Montagnes Interdites. Malgré les tentatives de ses amis, rien ne pouvait le faire sortir de son mutisme. La nuit, il dormait mal, et se réveillait fréquemment alors que la lune n'était pas encore couchée. Son esprit n'était occupé que par une seule chose : il retournait à Agriler. Un soir, alors que ses compagnons étaient endormis et qu'il veillait, le regard perdu dans les flammes du feu de camp, il sentit une main sur son épaule. Il sursauta et se retourna. Derrière lui, Solenn le regardait, les yeux encore emplis de sommeil.

« Il est temps que tu dises ce qui ne va pas, Douma, commença-t-elle. Je ne dirai rien. Promis. Mais tu dois parler à quelqu'un. »

Le jeune homme soupira, et replongea ses yeux dans les flammes.

« Tu viens de là-bas ? »

Douma hésita un instant, puis répondit :

« Oui. J'y suis né.

— Tes parents y vivent encore ?

— Non. Ils sont morts alors que j'étais enfant. C'était un hiver glacial. Les récoltes avaient été maigres cet été-là, et l'hiver était arrivé très tôt. Ma mère est tombée malade et est morte du froid et de la famine. Mon père ne fut pas long à la suivre dans la tombe. Il est tombé le long de la montagne, alors qu'il chassait sur des chemins qu'il connaissait par cœur. J'étais orphelin, sans aucune autre famille. J'ai pris les rares affaires auxquelles je tenais, et suis parti en ville. Il n'y avait rien d'autre à faire. J'ai passé la fin de mon enfance dans les rues d'Agriler, vivant de mendicité et de rapine. Je suis vite devenu spécialiste du vol à la tire et un très bon pickpocket. Je connaissais la ville par cœur, de ses endroits les plus louches aux marchés les plus propices aux rapines. C'est alors que j'ai été remarqué par Glader, le chef de la bande des Jéroles. Il était à peine plus âgé que moi, il devait avoir onze ou douze ans. Il était à la tête d'une bande de dix ou vingt gamins, et contrôlait une bonne partie de la mendicité et du vol dans la cité. Plusieurs fois, j'avais dû user de tous mes talents pour échapper à la bande de Glader, qui supportait difficilement toute concurrence. Un jour, alors que je flânais à travers les étals des marchés, je me suis retrouvé face à deux gamins, plus grands que moi d'une tête.

Trois autres étaient derrière moi. Je m'attendais à prendre une sacrée raclée mais, au contraire, ils me dirent que Glader voulait me voir. Il voulait que je rejoigne les Jéroles. Je n'en croyais pas mes oreilles... Rejoindre les Jéroles... Moi qui étais seul depuis tant d'années, qui dormais dans les rues, sous les toits, dans les égouts parfois ! Glader demandait à me voir. J'ai suivi les garçons. Ils m'ont emmené dans une vieille mesure près des murailles de la cité. C'était, comme je l'ai appris par la suite, le repaire des Jéroles, et ce qui devint plus tard ma maison. Là-bas, Glader m'attendait. Je me souviens encore de notre première rencontre. Il m'a jaugé pendant longtemps, puis m'a dit qu'il avait entendu parler de moi, et qu'il souhaitait que je rejoigne sa bande. Le choix était évident pour moi : seul depuis tant d'années, sans famille, sans amis, j'ai accepté avec joie. Les années qui suivirent furent les plus heureuses de ma vie. J'avais un toit, des amis, de quoi manger et surtout, je n'étais plus seul.

Les Jéroles devinrent ma famille, et Glader comme mon frère. Il m'avait pris sous sa protection, et m'a appris quasiment tout ce que je sais aujourd'hui. Les arts du vol, bien sûr, mais aussi à compter, à me battre, à esquiver les coups, à savoir qui voler et qui éviter. Rapidement, je suis devenu le second de la bande, le bras droit du chef. Glader et moi étions les bêtes noires de la garde de la ville et du bourgmestre, Igor Fregden. Il avait tout fait pour essayer de nous attraper : récompenses, tentatives de noyautage des Jéroles, harcèlement des gardes sur tous les gamins errants dans les rues d'Agriler. Mais à chaque fois, Glader et moi arrivions à nous échapper. Jusqu'au jour où on a été trahis. Était-ce pour l'or, était-ce par jalousie envers moi ? Jamais je n'ai su. Mais la garde nous attendait, Glader et moi, alors qu'on venait d'entrer dans la maison d'un marchand. Les soldats se sont jetés sur nous. Sans réfléchir, je me suis mis entre les gardes et la fenêtre. J'ai hurlé à Glader de fuir. Comme au ralenti, j'ai vu son regard passer d'eux à moi, essayant de jauger les chances de s'en sortir. Puis il m'a fait un clin d'œil, et a sauté en arrière, alors que les premiers gardes se jetaient sur moi. A seize ans, je ne faisais pas le poids contre dix hommes dans la force de l'âge. Ils m'ont maîtrisé rapidement, mais j'avais réussi le principal : Glader était sauf. Une fois capturé, ils m'ont amené aussitôt à la maison du bourgmestre. Igor Fregden, même s'il était déçu de ne pas avoir eu le chef, félicita ses hommes d'avoir pu capturer le second de la bande des Jéroles. Il m'a interrogé pendant des heures et des heures. Où était le repaire des Jéroles ? Quels étaient les noms de chacun des membres de la bande ? Quels étaient nos plans ? Mais je me suis tu. Malgré les menaces de Fregden de passer le reste de ma vie dans la prison d'Agriler ou de finir sur un gibet. Je ne priais que pour une chose : qu'ils ne me torturent pas ! Je savais que Fregden avait banni cette pratique, mais je me souvenais des histoires racontées le soir, au repaire des Jéroles, quand les plus anciens expliquaient la manière du précédent bourgmestre pour obtenir des renseignements... Toute la nuit, Fregden a essayé de me soutirer des informations. Mais rien n'y fit. Au matin, les gardes m'ont emmené à la prison. J'y ai passé six mois, six longs mois. Finies les soirées au coin du feu à boire le vin volé aux étals, finies les histoires racontées entre amis, finies les ballades dans la ville à la lueur des dernières torches et de la lune, finie la liberté. Après ces années de bonheur, ces six mois parurent une éternité... Ils restent aujourd'hui encore mes pires souvenirs. Les nouvelles de la ville ne m'arrivaient que par les histoires que les gardes se racontaient

entre eux, le soir, entre deux parties de dés et deux chopes de bière. C'est comme ça que j'ai appris que le repaire des Jéroles avait finalement été découvert, et les trois-quarts de la bande arrêtés. Seuls Glader et quelques autres avaient pu s'enfuir. Dix jours plus tard, les barreaux de ma cellule furent limés pendant la nuit, une corde jetée à travers la fenêtre. Je me suis précipité dessus, et l'ai descendue à toute vitesse. En bas, Glader et six des Jéroles m'attendaient. Mais là où j'avais imaginé des cris de joie, je n'ai eu droit qu'à des visages fermés et accusateurs. Glader me dit qu'il avait payé la dette qu'il avait envers moi. Qu'il m'avait sauvé à mon tour. Puis il m'ordonna de quitter la ville, en me disant que la prochaine fois qu'il me verrait, il me tuerait.

— Pourquoi ? Il pensait que c'était toi qui l'avais trahi ?

— Oui. Presque tous les Jéroles avaient été capturés et enfermés. La maison avait été brûlée, et plusieurs d'entre nous étaient morts. Jaril, l'un des Jéroles les plus influents, voulait absolument me tuer. Je crois que je dois la vie à Glader, qui ne supportait pas l'idée de tuer quelqu'un. J'avais le cœur brisé. J'ai essayé de les convaincre, jusqu'au moment où j'ai vu la dague dans la main de Jaril. J'ai fait un pas en arrière, puis deux ... Et j'ai couru, à perdre haleine, vers les portes de la cité. Elles étaient fermées la nuit, mais je connaissais l'un des gardes, à qui j'avais rendu quelques petits services. Par chance, il était à la porte. Sans me poser de question, il m'a fait passer par la guérite réservée aux soldats, et j'ai pu quitter Agriler. Seul.

— Qu'as-tu fait après ?

— J'ai traîné sur les routes, dans les villages, où je ne passais que quelques jours, à chaque fois. Puis, après des mois d'errance, je suis arrivé à Aveld. Une nouvelle ville, que je n'ai pas eu le temps de découvrir. La garde y était bien plus efficace. Je me suis rapidement retrouvé au fond des geôles du duc Harken ... Jusqu'à ce que Chtark et Ionis viennent me chercher, il y a si longtemps maintenant... Je n'ai jamais su qui m'avait tendu ce piège, qui m'avait volé ma seule famille. J'ai tourné cette question dans ma tête un nombre incalculable de nuits. Était-ce Jaril, que je n'avais jamais vraiment compris et qui semblait si secret ? Était-ce Fanaran, que je savais amoureuse de Glader, qui était jalouse de notre amitié ? Était-ce Famos, si proche du chef des Jéroles avant que je n'arrive ? Était-ce un autre, dont je n'avais même pas idée ? Au fur et à mesure des mois, j'ai fini par reléguer ces questions au fond de moi. Même si parfois, j'en cauchemarde encore. »

Douma se tut. Solenn resta un moment à côté de lui, sans parler. Puis elle lui prit la main, et la serra contre elle.

« Tu n'es plus seul, Douma. Nous sommes là. Tous ensemble. Et pour une grande cause. »

Le jeune homme sourit tristement.

« Peut-être. Je ne sais pas. Revenir à Agriler me replonge dans tout cela. J'aurais... j'aurais préféré ne pas avoir à revenir ici.

— Je sais. Mais tout cela est du passé.

— Je me demande comment est la ville, maintenant. Je me demande où sont les Jéroles, si Glader est toujours à leur tête. Je me demande comment il réagira, s'il me voit. Je ne sais même pas si j'ai envie de le voir. Je suis désolé de t'avoir ennuyé avec tout ça.

— Ne dis pas de bêtises. Les amis sont là pour ça, Douma. »

Il lâcha doucement la main de la jeune femme, et dit :

« Le soleil va bientôt se lever. Retourne te coucher. Je vais y aller moi aussi. »

Elle lui serra une dernière fois la main, puis se releva.

« Solenn ?

— Oui ?

— Merci. Pour tout. »

La jeune femme sourit, et retourna se coucher.

Après des jours et des jours de cheval, la plaine d'Aved puis les collines d'Erbefond cédèrent la place aux contreforts nord des Montagnes Interdites. La route continuait, toujours droit vers l'est. Les rares fermes qu'ils avaient pu croiser étaient désertes, incendiées ou pillées, et ils n'avaient pas rencontré âme qui vive sur le chemin. Le soleil était haut dans le ciel quand la route arriva à un croisement. Un panneau poussiéreux indiquait, tout droit, Agriler. Ils continuèrent dans cette direction.

« Nous sommes presque arrivés, dit Douma. Agriler est juste derrière ces collines, là-bas. »

Une dizaine de minutes plus tard, comme l'avait prédit Douma, ils arrivèrent en vue des murailles. Comparée à Avelde ou Pémé, Agriler n'était qu'un gros bourg. Adossée aux montagnes, la petite cité était accessible à partir d'un chemin qui grimpait entre les rochers. Il n'y avait aucun faubourg, et toutes les maisons étaient protégées derrière l'imposante muraille. Arrivés non loin de l'unique porte de la ville, Douma et ses compagnons virent un attroupement à l'entrée de la cité. Une dizaine d'hommes et de femmes, accompagnant deux charrettes, semblaient discuter de manière houleuse avec cinq autres hommes, en armure de cuir et équipés d'épées et d'arcs. Arrivant à leur niveau, ils entendirent l'un des paysans parler d'une voix plaintive :

« Nous ne pouvons pas vous donner ce que vous demandez. Nous sommes pauvres. Laissez-nous entrer, s'il vous plaît. Vendre nos légumes est le seul moyen que nous ayons de survivre.

— La règle est la règle, répondit négligemment celui qui semblait être le chef des gardes. Donnez-nous un dixième de votre cargaison sinon, c'est simple, vous ne passez pas.

— Nous n'avons que très peu de légumes, les récoltes n'ont pas été... »

Le chef des gardes ne laissa pas l'homme finir : d'un mouvement brusque, son poing partit et frappa directement le paysan au visage. L'homme s'effondra dans un cri, le visage ensanglanté. Les quatre autres gardes sortirent leurs épées, pendant que les compagnons de l'homme à terre reculaient, hésitant devant les armes levées.

« Déguerpissez, les culs-terreux. La prochaine fois, vous réfléchirez avant de refuser de payer les taxes. Vous deux, prenez les légumes. »

Des soldats baissèrent leurs armes et commencèrent à vider les deux charrettes des choux, carottes et pommes de terre qu'ils transportaient. Une femme se mit à pleurer, la tête entre les mains, pendant que ses compagnons, impuissants, assistaient au vol de leurs légumes. Une fois la charrette vidée, le chef des gardes donna un coup de pied dans l'une des deux mules, qui recula en hennissant.

« Déguerpissez maintenant ! », répéta le chef des gardes, alors que ses hommes retournaient à leur poste, les bras chargés.

Les paysans, tête courbée, reprirent leurs charrettes vides et retournèrent vers la vallée. Chtark, la mâchoire crispée par la colère, posa la main sur son épée et se préparait à la sortir lorsqu'il sentit un bras sur son épaule.

« Ne fais pas cela, Chtark, dit Miriya, doucement. Nous ne ferions que nous attirer des ennuis. N'oublie pas pourquoi nous sommes venus.

— Et tu veux faire quoi ? répondit Chtark, sèchement. Laisser ces gars se servir ? Regarde ces gens, ils n'ont rien, et les gardes les volent, les traitent comme des chiens. Tu veux qu'on les laisse faire ?

— Ce n'est pas en donnant l'alerte que nous permettrons à cette cité d'être libérée. Je te promets que je t'aiderais avec un plaisir immense à faire comprendre à ces voleurs qu'on ne traite pas les gens de cette manière. Mais si nous le faisons, nous pouvons ensuite directement retourner à Athinrye prévenir Dame Iselde que nous avons échoué. »

Chtark soupira et lâcha la poignée de son épée.

« Ils ne perdent rien pour attendre. »

Miriya talonna son cheval et partit la première en direction de la porte, rapidement rejointe par ses compagnons.

« Halte-là ! dirent les gardes. Qui va là ?

— Nous sommes des voyageurs, dit Miriya. Nous cherchons un endroit où passer la nuit.

— La cité est fermée. Si vous désirez entrer, il vous faudra payer la taxe.

— De quelle taxe parlez-vous ? demanda Chtark, abruptement. Les cités d'Avel den ne sont soumises à aucune taxe, à ma connaissance.

— Agriler ne fait plus partie d'Avel den. Elle appartient désormais au seigneur Kared Haller. Et vous devrez payer une... non, deux pièces d'argent par personne pour entrer.

— Mais c'est une fortune ! s'exclama Miriya.

— Je pense que pour des voyageurs comme vous, ayant chacun un cheval et vêtus comme vous l'êtes, cela ne devrait pas poser trop de problème. Mais vous avez le choix. C'est deux pièces d'argent, ou passez votre chemin. »

Miriya et ses compagnons se regardèrent un moment, puis Miriya soupira, cherchant sa bourse.

« Bien. Nous paierons. Qui est donc ce seigneur Haller dont vous nous avez parlé ? Je ne connais aucun seigneur de ce nom.

— Face au chaos qui menaçait Avel den, il a décidé de reprendre la ville en main. C'est le chef des Loups d'Agriler. »

Douma tressaillit, et dévisagea l'homme comme s'il venait de se rendre compte de sa présence.

« Les Loups d'Agriler ? Qu'est-ce donc ?

— Nous dirons que c'est la milice de la ville. Donnez-nous l'argent et passez votre chemin maintenant. », termina l'homme.

Les uns après les autres, Miriya, Chtark, Aurianne, Donhull, Ionis, Solenn et Douma, tous donnèrent les deux pièces d'argent demandées, une fortune, et passèrent, sans un

autre mot, la porte d'Agriler.

« Douma, qui sont Kared Haller ou ces Loups d'Agriler ?, demanda Aurianne une fois qu'ils furent passés.

— Je ne connais pas ce Haller. Mais les Loups d'Agriler, si. Il s'agit de la pire bande de brigands de toute la région. Ce sont... enfin, c'était à l'époque, les plus brutaux. Igor Fregden, le bourgmestre, avait fort à faire avec eux. Je n'en reviens pas qu'ils aient pris la cité.

— Tu connais une auberge où nous pourrions dormir tranquillement et laisser les chevaux en sécurité ? demanda Miriya.

— Oui. Suivez-moi. Nous allons à la Taverne de l'Ours. »

Bien que de petite taille, la cité d'Agriler semblait relativement opulente. De nombreuses maisons avaient un voire deux étages, et quasiment toutes étaient à colombages. Même si la pierre des montagnes avoisinantes restait le principal matériau, le bois était largement utilisé également. Les toits des maisons étaient parfois en chaume, mais le plus souvent en ardoise. Les rues étaient toutes pavées, de la même pierre que les maisons. Malgré l'opulence des bâtisses, l'ambiance était pesante dans la cité. Les passants marchaient d'un pas rapide, la tête baissée, tous pressés d'arriver à leur destination. Le silence qui régnait sur la cité était comme surnaturel... Au premier croisement, Douma et ses compagnons en comprirent la cause : à chaque angle du carrefour, un gibet avait été installé. Sur les deux premiers étaient pendus des paysans, de grands chapeaux encore accrochés sur leur tête. Le troisième gibet était occupé par un homme à la mise recherchée. Il portait une robe bleue richement ouvragée, mais qui avait été déchirée à plusieurs endroits et dont l'un des bras était taché de sang. La dernière potence était occupée par une jeune femme. Son visage, qui avait dû être joli, était tuméfié par les coups qu'elle avait reçus. A leurs côtés, un homme revêtu d'une armure de cuir montait la garde, assis nonchalamment sur un tonneau. Après être resté un instant interdit, Douma fit avancer son cheval et s'approcha de lui.

« Bien le bonjour, soldat. Qui sont ces gens pendus ici ? Ont-ils commis un crime quelconque ?

— Oh, ça oui ! Les deux premiers ont été pendus car ils refusaient de payer la nouvelle taxe. Les paysans sont des bons à rien, toujours à se plaindre, alors qu'ils mangent comme des porcs et qu'ici nous crevons de faim. L'autre, là-bas, avec sa belle robe bleue, est Maître Chanatte, le marchand. Coupable de trahison. La fille, quant à elle, a frappé deux gardes, qui voulaient juste jouer un peu avec elle. Son sort a vite été expédié. Ça a fait comprendre à quelques autres qu'il fallait respecter les nouveaux maîtres de cette cité. »

Douma essayait de regarder l'homme sans montrer la folle envie qu'il avait de lui sauter dessus.

« On m'a dit que la cité avait un nouveau seigneur ?

— Ils sont deux en fait. Le seigneur Haller et son second, Glader Fallacier. »

Douma eut le souffle coupé. Comment son ami pouvait-il être complice de tout ceci ?

« Glader ? Le chef des Jéroles ?

— Tu le connais ?

— Non, non. J'ai juste entendu parler delui, il y a longtemps. Sais-tu où je peux le trouver ?

— A la maison du bourgmestre, bien sûr !

— Oui... évidemment, répondit Douma. Merci pour ces informations, et veille bien sur ces gibets. »

Le garde salua Douma, et le regarda rejoindre ses compagnons.

« Ce sont des barbares, dit le jeune homme, dégoûté, une fois qu'il eut rejoint ses amis. A priori, tous ceux qui n'obéissent pas aux deux nouveaux seigneurs de cette ville sont pendus sans plus de jugement.

— Deux seigneurs ? demanda Chtark.

— Oui. Haller et Glader Fallacier.

— Tu en as déjà entendu parler ?

— Haller, non. Mais... Glader Fallacier était... mon meilleur ami, avant que je ne sois obligé de quitter cette ville.

— Obligé ? demanda Aurianne, intriguée.

— Oui. Mais nous parlerons de tout cela à l'auberge, cela vaudra mieux. »

Douma reprit la tête de la petite troupe, et mena ses amis le long des rues d'Agriler jusqu'à une auberge au nord de la ville. La pancarte de l'établissement annonçait fièrement *La Grande Taverne de l'Ours*. Elle grinçait en se balançant au vent du soir. Douma descendit de son cheval et l'attacha à l'un des anneaux scellé dans le mur. Il entra, faisant signe à ses compagnons de le suivre. Il sourit en constatant que l'intérieur de l'auberge n'avait pas changé pendant ces longues années passées loin d'Agriler. Les murs étaient toujours décorés de têtes et de peaux d'ours tendues auxquelles l'établissement devait son nom. Au fond, la cheminée, immense et au-dessus de laquelle étaient exposés de gigantesques bois de cerf, crépitait d'un bon feu : le printemps était encore frais. Dans la salle, sur la vingtaine de tables disposées çà et là, seules trois étaient occupées. L'ambiance dans la taverne était morose, et les rares discussions s'arrêtèrent immédiatement lorsque la porte s'ouvrit pour laisser passer Douma et ses compagnons.

« Aubergiste ! cria Douma à travers la salle, en direction de l'homme derrière le comptoir. Occupe-toi de nos chevaux, veux-tu. Donne-leur du foin et de l'eau, ils ont beaucoup peiné pour venir jusqu'ici.

— Bien, monseigneur », répondit l'aubergiste, semblant aussi surpris que ses autres clients de voir ainsi débarquer sept étrangers, équipés de chevaux qui plus est.

L'homme donna un coup de torchon sur la tête de l'un de ses deux garçons de salle. Celui-ci partit en courant s'occuper des bêtes pendant que Douma s'installait à une grande table non loin du feu, s'assurant que personne ne le reconnaisse.

« Que puis-je servir à vos seigneuries ? demanda l'aubergiste, manifestement mal à l'aise face à ces étrangers.

— Amène-nous donc un tonnelet de bière d'Agriler, bon homme, et tu peux arrêter de nous faire tes simagrées, nous ne sommes que de simples voyageurs. As-tu des chambres disponibles ?

— Oh oui. Ce n'est pas ça qui manque en ce moment, les chambres libre. Je vous en fais préparer une par personne ?

— Oui. Et amène-nous aussi à manger, veux-tu ? La route a été longue, et nous avons faim.

— Bien, monsei... heu, étranger. »

L'aubergiste, passés les premiers instants, se révéla être un homme jovial et bavard, à la plus grande satisfaction de Douma et de ses compagnons. Sans jamais critiquer ouvertement qui que ce soit, il raconta en détail les événements qui avaient eu lieu à Agriler ces dernières semaines. Tout avait commencé, selon lui, au début de l'hiver dernier. La cité était étonnamment calme depuis quelques semaines quand un soir, l'alarme sonna à travers tout Agriler. Une rumeur folle s'empara de la cité : les deux principales bandes de brigands, les Loups d'Agriler et les Jéroles, s'étaient alliées et étaient en train de s'attaquer à la Maison du Bourgmestre, où s'était retranché Igor Fregden, le représentant de la duchesse. La rumeur fut, à la plus grande stupeur de toute la population, confirmée par les gardes, qui se ruaient les uns après les autres en direction du cœur de la cité. Plus tard dans la soirée, la seconde nouvelle tomba, de taverne en taverne, de maison en maison : les brigands, plus d'une centaine, avaient défait les gardes de la cité et capturé le vieil Igor Fregden. Son fils, Helden, s'était enfui avec les survivants en direction des montagnes, pendant que Kared Haller, chef des Loups, et Glader Fallacier, chef des Jéroles, s'étaient proclamés seigneurs de la cité.

Personne n'en croyait ses oreilles. Comment les deux bandes ennemies de la cité avaient-elles pu s'allier ? Et surtout, comment avaient-elles fait pour renverser le bourgmestre si facilement ? Les hypothèses les plus folles couraient. Certaines parlaient de puissants seigneurs tentant de prendre le contrôle de la cité à travers les brigands, d'autres racontaient que la plupart des gardes avaient fui le combat, après avoir reçu plus d'or qu'ils n'en gagnaient en une année, certains autres prédisaient enfin la fin d'Avelden, attaquée de toutes parts. Le lendemain matin, il ne restait plus aucun garde dans la cité, et dans les rues d'Agriler se pavanaient les Loups et les Jéroles, annonçant la nouvelle que tous craignaient : la cité était désormais entre leurs mains. Durant les jours et les semaines qui suivirent, la cité sombra, tout doucement, dans le chaos et l'anarchie la plus totale. Les Loups d'Agriler faisaient leur loi, volant, pillant, violant, tuant, frappant pour un oui ou pour un non, aveuglément. De nouvelles taxes furent promulguées, des maisons dévastées. Des gibets furent installés à de nombreux coins de rues, rappelant à tous et à toutes que les nouveaux maîtres d'Agriler ne toléraient aucune résistance à leur autorité. Les magasins furent fermés, et les marchands et les artisans forcés à se retrouver tous sur les différents marchés de la ville, où les brigands pouvaient se servir à volonté. Dans les rues, la révolte gronda rapidement, mais, à chaque fois, les brigands frappaient, torturaient et tuaient les malheureux qui leur tombaient sous la main. Rapidement cependant, les Jéroles avaient semblé prendre de la distance avec les Loups. On racontait çà et là, dans l'ombre des tavernes, que Glader était furieux de la barbarie de Kared, et qu'il avait ordonné à ses hommes de se tenir le plus éloigné possible des Loups. On disait aussi que le jeune Helden Fregden, le fils de l'ancien bourgmestre, se cachait dans les montagnes avec les quelques soldats restés fidèles à la duchesse. Kared, qui retenait son père prisonnier dans la prison de la cité, l'avait crié sur tous les toits : si par malheur le jeune Fregden tentait quoi que ce soit contre la cité, il tuerait son père de ses

propres mains et mettrait le feu à la cité. Heldan avait manifestement pris la menace au sérieux.

L'aubergiste, qui parlait à voix basse à son auditoire captivé, sursauta soudain. La porte de l'auberge venait de s'ouvrir, et cinq hommes entrèrent. Tous étaient armés d'une épée qu'ils portaient au flanc, et étaient protégés par une épaisse armure de cuir cloutée. Leurs visages patibulaires parcoururent rapidement la salle, puis se fixèrent sur la table où se trouvaient Douma et ses amis. Ils se dirigèrent alors droit vers eux, pendant que l'aubergiste, pâissant, reculait vers le comptoir.

Lorsqu'ils furent arrivés à leur niveau, celui qui semblait être leur chef prit la parole :

« Bien le bonsoir, mes seigneurs. Je viens de la part des seigneurs Kared et Glader, maîtres d'Agriler. Ils vous invitent à venir vous présenter à eux dès demain matin, à la Maison du Bourgmestre, comme le veulent les lois de cette cité. Je vous rappelle par ailleurs qu'il est formellement interdit de porter une arme dans l'enceinte de la ville. Enfin, vous devez me fournir vos noms, ainsi que les raisons de votre visite. »

Tous hésitèrent un instant, puis Aurianne, après s'être raclé la gorge afin d'attirer l'attention de tout le monde, répondit la première.

« Mon nom est Aurianne Dalfort. Je suis marchande itinérante, je vends des herbes et des onguents. Voici Ionis Dalfort, mon époux, dit-elle, désignant le jeune mage. Quant aux autres, il s'agit de nos gardes du corps : Miriya Lirso, son frère, Donhull, Chtark Magreer, Solenn Bérol, et heu...

— Arnold. Arnold Furin, termina Douma. Je suis leur dernière recrue, dit-il en souriant.

— Et que venez-vous faire ici, Dame Aurianne ?

— Les montagnes autour d'Agriler sont très réputées, vous ne le saviez pas ?

— Heu... non. Réputées pour quoi ?

— Mais pour la feutrine pourpre, voyons ! Et le trèfle argenté ! On dit même, figurez-vous, qu'il serait possible de trouver dans les contreforts des montagnes quelques rarissimes spécimens de lichen d'Orzon ! Je suis venu ici pour trouver quelques-unes de ces plantes, et ensuite repartir, tout simplement.

— Eh bien, bonne nuit, et n'oubliez pas de vous présenter demain matin aux seigneurs Kared et Glader.

— Bien sûr, nous n'y manquerons pas ! »

Après un salut un peu gauche, l'homme fit demi-tour, et sortit de la taverne, suivi par ses hommes.

« Mais... mais, je ne savais pas que tu mentais aussi bien !, s'exclama Solenn, à moitié horrifiée. Et dire que j'avais une confiance quasi-aveugle en toi ! »

Aurianne sourit, légèrement gênée.

« Eh bien heu... ils m'ont cru hein ?

— Tu aurais juste pu éviter de me faire passer pour un simple garde du corps », grommela Chtark.

Aurianne leva les yeux au ciel, son sourire effacé.

« Chtark, j'ai fait ce que j'ai pu, d'accord ? Tu voulais quoi, que je leur dise que tu es le capit...

— Allons, allons, la culpa Douma, je crois que cela ne sert à rien de se disputer, surtout ici. Le repas arrive. Profitons-en, chère Maîtresse Aurianne, voulez-vous ? »

Aurianne lança un regard noir à Chtark, puis sourit à Douma.

« Tu as raison... Arnold.

— Merci. »

Le repas, un ragoût à la viande, s'avéra meilleur que ce à quoi tous auraient pu s'attendre. La viande était fondante, et les légumes, pommes de terre et navets, étaient imprégnés de jus. Tous vidèrent leur assiette en un rien de temps, sauf Aurianne, qui semblait ne pas avoir très faim.

« Ça ne va pas, Aurianne ? demanda Miriya.

— Non, je... je ne me sens pas très bien. Un peu nauséuse. La fatigue sûrement. Je vais monter me reposer un peu.

— Je viens avec toi, dit Donhull.

— Ne t'en fais pas, ça ira. J'ai juste besoin de m'allonger un peu je crois. »

Donhull fixa Aurianne du regard pendant quelques secondes, puis se rassit.

« Je te rejoins après le dîner. »

La jeune guérisseuse acquiesça, puis se dirigea vers les escaliers, après avoir demandé à l'un des deux commis de la mener à sa chambre.

« Elle est un peu pâle quand même, dit Miriya. J'espère qu'elle n'est pas malade.

— La fatigue, très certainement. Nous n'avons quasiment pas arrêté depuis Aveld. Même les chevaux sont épuisés. Et puis, je crois que la bataille l'a pas mal secouée aussi. », répondit Chtark.

Malgré l'absence d'Aurianne, le repas se termina fort tard chacun profitant enfin d'un endroit agréable où manger. Le feu de la cheminée réchauffait doucement les muscles endoloris par tant de jours de voyage, tout comme le vin et la bière. Lorsqu'enfin l'aubergiste, baillant, vint les informer qu'il allait fermer, tous se levèrent et se dirigèrent vers leurs chambres, engourdis par la fatigue, la chaleur du feu et le vin.

DE TRISTES RETROUVAILLES

Le lendemain matin, Aurianne allait un peu mieux. Toujours pâle, elle tenta de rassurer ses compagnons, invoquant la fatigue du voyage. Tous, sauf elle, prirent un solide petit déjeuner, et ils se préparèrent à rencontrer les nouveaux seigneurs de la cité.

« Douma, sais-tu où se trouve la maison du bourgmestre ?

— Oui. Je vous y emmènerai.

— On garde nos identités de marchands ? demanda Ionis.

— Cela vaut mieux tant que nous ne savons pas trop sur qui compter, dit Aurianne.

— Mais... Enfin, je crois que Douma connaissait Glader Fallacier. Il va forcément te reconnaître, Douma, non ? demanda Miriya.

— C'est certain. Mais il ne sait pas que je sers la duchesse, maintenant. La dernière fois que nous nous sommes vus, il y a presque quatre ans maintenant, je n'étais... qu'un... voleur. Il ne sera pas forcément surpris de me revoir accompagnant une marchande.

— Tu vas lui dire la vérité ?

— Honnêtement, je ne sais pas. Glader et moi étions... très proches, quand nous étions jeunes. Puis quelqu'un m'a fait passer pour un traître, et j'ai dû quitter Agriler pour sauver ma peau. »

Malgré son expression qu'il espérait détachée et son sourire presque naturel, ses amis comprirent que les souvenirs de cette partie de sa vie étaient douloureux pour Douma. Était-ce le ton de sa voix, son regard qu'il gardait baissé, ses sourcils froncés ? Ils n'auraient su le dire, mais, pour la première fois depuis qu'ils le connaissaient, Douma semblait réellement et profondément affecté.

« Ça ira ? demanda Aurianne, après quelques secondes de silence.

— Moi ? Oh, bien sûr ! répondit Douma, revenant soudain à lui, souriant. Ces histoires sont bien loin maintenant ! Bien, on y va ? »

Ils finirent rapidement leur petit déjeuner, puis sortirent de l'auberge au soleil levant. Douma ouvrait la marche en direction du centre de la cité. Chtark et Miriya, mal à l'aise d'avoir dû laisser leurs armes dans les chambres, discutaient de la manière d'agir en cas d'attaque surprise. En les entendant, Aurianne leva les yeux au ciel.

« Ne peuvent-ils pas, pour une fois, essayer de réfléchir à autre chose qu'à se battre ? demanda-t-elle, en se tournant vers Solenn.

— Tu ne crois pas qu'on va se faire... mal accueillir ?

— Non. Je suis sûre que non. Et, au pire, Ionis est là. »

Solenn regarda le mage, qui les suivait à quelques pas. Sans son bâton, lui aussi semblait mal à l'aise. Solenn soupira. Pourvu que personne ne songe à la fouiller, pensait-elle, sentant la pointe du couteau qu'elle avait caché dans sa botte frotter contre sa peau. Autour d'eux, à cette heure matinale, Agriler était complètement déserte. Une grande partie des magasins étaient abandonnés, certains même barricadés. La cité était comme vidée d'une partie de sa population, et seules de rares tavernes étaient ouvertes. Les habitants semblaient terrés chez eux. La maison du bourgmestre ne se trouvait qu'à

quelques pâtés de maisons de la Taverne de l'Ours, et Douma et ses compagnons y arrivèrent en une dizaine de minutes. La maison était entièrement en pierre de taille. Composée d'un bâtiment principal et flanquée de part et d'autre de deux dépendances formant un U, elle était bien plus grande que la majorité des autres maisons de la cité. Deux gardes étaient postés devant la porte principale, au fond de la cour. Douma s'en approcha, suivi de ses amis, et les salua.

« Bien le bonjour, soldats. Nous sommes attendus.

— Dites-nous déjà qui vous êtes, aboya le premier homme. On verra si Kared veut vous voir.

— La dame que voici, dit Douma en désignant son amie, est Aurianne Dalfort, marchande d'herbes rares. Son mari, Ionis Dalfort, l'accompagne, ainsi que nous autres, ses gardes du corps. Des soldats sont venus nous voir hier nous demandant de venir nous présenter aux seigneurs Kared et Glader dès le matin.

— Restez-là, je vais voir si Kared souhaite vous recevoir. »

L'homme fit volte-face et rentra dans la maison. Il revint quelques instants plus tard, la mine toujours aussi renfrognée.

« Suivez-moi, dit-il. Kared vous attend. »

Alors que le garde entraînait, suivi de Douma et de ses amis, un homme sortit d'une pièce face à eux.

« Je reviendrai dans six mois, avec de nouvelles instructions. En attendant, ne faites rien et suivez mon conseil si vous ne voulez pas que toute la ville se rebelle. »

L'homme était emmitouflé dans une grande cape marron, la capuche baissée. Dessous, il portait des vêtements de voyageur, blancs et marrons, surmontés d'une armure de cuir vieillie par le temps. D'une trentaine d'années, il était chauve et athlétique. Il se retourna en marchant, et faillit rentrer dans Solenn. Il la fusilla de ses yeux gris, et la bouscula pour passer. Solenn poussa un cri et, offusquée, tenta de l'attraper par l'épaule. Son geste fut stoppé par Miriya, qui la regardait en fronçant les sourcils. L'homme s'apprêtait à sortir de la maison lorsque quelqu'un l'interpella.

« Maître Mahir ! »

Douma sursauta alors que de la même pièce un second homme sortait à la suite du premier. Immédiatement, il recula et se mit derrière Miriya, la tête baissée. La jeune femme, qui était aussi grande que lui, le cachait ainsi à la vue du dernier arrivant, un jeune homme d'une vingtaine d'années, blond et vêtu comme les autres brigands.

« Qu'y a-t-il, Jaril ? »

Le dénommé Jaril jeta un coup d'œil rapide aux nouveaux venus, puis reprit :

« Puis-je vous parler ? Dehors ? »

Maître Mahir regarda à nouveau les visiteurs, acquiesça, puis sortit de la maison, suivi par le brigand. Plus loin, le soldat frappait à la porte de la pièce d'où étaient sortis les deux hommes.

« Kared ! Ils sont là.

— Fais-les entrer », répondit une voix grave.

La pièce où se trouvait Kared était une sorte d'immense bibliothèque. Les murs étaient recouverts d'étagères, sur lesquelles étaient posés des centaines de parchemins,

pliés, roulés, attachés les uns aux autres. Au milieu, assis dans des fauteuils autour d'une grande table rectangulaire, deux hommes finissaient leur repas. A leurs côtés, installés autour d'une seconde table, quatre soldats jouaient aux dés en buvant du vin. Le premier homme, qui devait être Kared, était un soldat dans la force de l'âge. Carré, le visage encadré par des cheveux noirs taillés en brosse, les yeux verts, il les fixait du regard, semblant les jauger. A ses côtés, un jeune homme, roux et le visage criblé de taches de rousseur, ne quittait pas Douma des yeux. Celui-ci ne semblait pas à son aise.

« Entrez, dit Kared. Je suis le seigneur Haller, le maître de cette cité. Et vous ?

— Je suis Aurianne Dalfort, marchande d'herbes et d'onguents.

— Que venez-vous faire à Agriler ?

— Je recherche certaines herbes, très rares, qui poussent dans votre région. Nous ne faisons que passer, et ne devrions rester que quelques jours.

— Et toute cette troupe qui vous accompagne ?

— Il y a mon époux, ainsi que nos gardes du corps. Les routes ne sont pas sûres en ce moment. »

Kared éclata d'un rire rauque, immédiatement suivi par ses hommes. Le jeune rouquin, lui, continuait à fixer Douma, bouche bée.

« T'as entendu ça, Glader ?

— Oui, Kared, répondit le jeune homme. Il n'y a malheureusement pas que les routes qui sont devenues dangereuses. »

Les rires s'éteignirent immédiatement, et un éclat de colère passa dans les yeux de Kared Haller.

« Mes hommes vous ont-ils parlé de la taxe demanda Kared, après un instant de silence.

— Quelle taxe ? demanda Aurianne. Nous avons déjà dû payer une fortune pour entrer dans cette ville.

— Et il faudra aussi payer pour en ressortir, Maîtresse Aurianne. Vous êtes une marchande, vous devez savoir cela. »

Aurianne se raidit, et demanda :

« Combien faut-il vous payer ?

— Cinq pièces d'argent par personne. C'est la taxe pour les marchands.

— Cinq pièces d'argent ? Mais je n'ai pas cette somme sur moi ! Vous vous rendez compte, presque quatre pièces d'or pour toute notre suite ! C'est une fortune !

— Si vos herbes sont si rares que cela, vous réussirez sans problème à réunir cette somme, j'imagine. En attendant, et à titre de caution, je me suis permis d'ordonner à mes hommes de prendre vos chevaux. Ils vous seront rendus lorsque vous nous aurez réglé le montant de la taxe. Cela vous convient-il ? »

Chtark semblait au bord de l'explosion. Le visage cramoisi, la main crispée sur sa hanche là où d'habitude était installée son épée, ses yeux lançaient des éclairs.

« Avons-nous le choix ? Nous vous paierons le montant demandé, à notre départ.

— C'est parfait ! Je vous souhaite un excellent séjour à Agriler. »

Aurianne s'inclina très légèrement, et fit demi-tour. Ils étaient tous quasiment arrivés à la porte lorsque la voix de Glader se fit entendre.

« Un instant ! »

Aurianne et ses compagnons se retournèrent, interrogatifs.

« Toi là, dit Glader, se levant en désignant Douma, attends-moi. Les autres, vous pouvez disposer. »

Les yeux d'Aurianne passaient de Glader à Douma, essayant de déceler une quelconque menace ou un quelconque danger dans la voix du jeune homme.

« Je vous rejoins à l'auberge, chuchota Douma. Ne vous inquiétez pas pour moi. »

Lorsque ses compagnons furent partis, Douma suivit en silence son ancien ami. Il le mena dans une autre pièce du rez-de-chaussée de la maison, qui avait servi de bureau à l'ancien bourgmestre. En un instant, les souvenirs tournoyèrent dans sa tête. Il se revoyait, quelques années auparavant, assis en face du vieil homme, les dents serrées, refusant de lâcher la moindre information au sujet des Jéroles. Qui aurait pu imaginer alors à l'époque que Glader serait un jour à la tête de la ville, et Douma un agent de la duchesse d'Avelden ?

« Que fais-tu ici ? demanda abruptement Glader, une fois qu'il eut fermé la porte derrière eux.

— J'accompagne la marchande. Je suis son garde du corps.

— A d'autres, Douma. L'un de mes hommes vous a entendus. Je sais que vous travaillez pour la duchesse. »

Douma pâlit un instant, puis reprit.

« Quelqu'un d'autre le sait ?

— Kared ne sait rien pour l'instant. Et heureusement pour vous, sinon vous seriez déjà tous morts. Je répète ma question : que fais-tu ici ? Je t'avais ordonné de ne pas revenir.

— Je ... C'est Dame Iselde qui m'a envoyé. Je ne pouvais pas... non, je n'ai pas voulu refuser.

— Tu travailles pour elle maintenant ? Quel exploit ! Et tous tes petits amis sont eux aussi des traîtres comme toi ? C'est comme ça qu'elle vous récompense ?

— Arrête, s'il te plaît. Je ne t'ai jamais trahi, Glader. Crois-tu que je serais revenu si cela avait été le cas ?

— Tu ne manques pas de courage, c'est bien là ta seule qualité. La seule question que je me pose c'est : dois-je te tuer et laisser tes amis en vie, ou dois-je tous vous dénoncer à Kared.

— Vous étiez mes seuls amis, ma seule famille, Glader. Les seuls sur qui je pouvais compter. Tu me connaissais mieux que quiconque. Jamais, jamais tu m'entends, je ne vous aurais trahis. Glader, c'est grâce à moi que tu as pu t'enfuir quand les gardes ont essayé de nous attraper. C'est moi qui suis allé en prison, pas toi. C'est long, très long, six mois en prison. Et je n'ai jamais rien dit, au grand jamais ! Crois-tu qu'ils m'auraient laissé moisir aussi longtemps là-haut si je leur avais donné ce qu'ils voulaient ?

— Un coup monté pour nous faire croire que tu étais encore des nôtres.

— Crois-tu vraiment que quiconque puisse accepter d'être enfermé six mois pour cela ? Glader, nous étions les meilleurs amis du monde. Nous étions deux frères. Comment as-tu pu oublier cela ? Comment as-tu pu croire que j'aurais pu vous trahir, toi

et les Jéroles ? N'y as-tu pas repensé, durant tout ce temps ? Et quand bien même j'aurais renoncé à mon honneur et à mes seuls amis, qu'aurais-je pu gagner dans l'affaire ? Sans autres amis, sans famille, ma seule option était la rue, je ne savais rien faire d'autre. Et ne voulais rien faire d'autre. Glader, je t'en supplie, crois-moi. »

Le chef des Jéroles regardait son ancien ami, semblant hésiter.

« Qui d'autre aurait pu me trahir, Douma ? Presque personne ne connaissait nos plans à l'avance.

— C'est faux, tu le sais. Fanaran, Jaril, Famos, tous les trois étaient toujours au courant de tout. Peut-être d'autres, aussi.

— Quel intérêt auraient-ils eu à me trahir ?

— Quel intérêt avais-je à le faire ? J'ai vu Jaril, tout à l'heure. Il est ton second maintenant ?

— Oui.

Qui était cet homme chauve venu vous voir ?

— Cela ne te regarde pas.

— Jaril voulait lui parler. En tête à tête. »

Glader parut surpris. Il resta pensif un instant puis reprit.

« Que cherches-tu, Douma ? Pourquoi es-tu revenu ici ?

— Je te l'ai dit. Dame Iselde m'a envoyé ici. C'était mon devoir. Avelden est au bord du chaos, mais les Tribus ont été repoussées.

— Nous avons entendu les nouvelles de la victoire. Un roi a été élu, paraît-il.

— Oui. Le duc de Fahaut. Dame Iselde est maintenant débarrassée des Tribus, et elle va reprendre le contrôle de ses villes, une à une. J'espérais bien te revoir ici, mais jamais je n'aurais cru que tu étais à la tête de la rébellion. As-tu vu les rues de la cité ? Elles sont vides, grises, et les habitants marchent la tête baissée, évitant du regard les gibets. Qu'avez-vous fait, Glader ? Était-ce cela dont nous rêvions lorsque nous étions enfants ? »

Glader parut mal à l'aise un instant.

« On dit que tu ne t'entends plus bien avec Kared. On dit aussi que les Jéroles prennent leurs distances d'avec les Loups. Est-ce vrai ?

— Oui, répondit Glader, après un instant d'hésitation. J'ai toujours interdit à n'importe lequel d'entre nous d'avoir du sang sur les mains. Nous sommes des voleurs. Pas des assassins.

— Fregden est toujours en vie ?

— Oui. Dans la citadelle. Kared le garde en vie afin de tenir son fils à distance.

— Glader... nous sommes venus pour rendre la cité à Dame Iselde. Je sais que tu n'es pas un tueur. Je sais que les Jéroles ne sont pas des tueurs non plus. Tu ne peux pas laisser cette cité que nous aimons tous les deux ainsi. Aide-moi à renverser Kared. »

Glader éclata de rire.

« Tu es fou, Douma. Tu crois vraiment qu'après presque quatre ans, tu peux revenir ainsi, avec tous ces soupçons qui pèsent sur toi ? Tu crois vraiment pouvoir m'annoncer que tu es maintenant du côté des oppresseurs, et attendre de moi que je t'aide ?

— Je ne suis pas fou, Glader. Je ne t'ai jamais trahi. Et, une fois de plus, je te donne,

moi, toute ma confiance. Je vais quitter cette maison, et retourner à la Taverne de l'Ours. Tu peux me dénoncer, et dénoncer mes compagnons. Mais je ne crois pas que tu le feras. Car, au fond de toi, je suis persuadé, tu entends, persuadé, que tu sais que je ne t'ai jamais trahi. Jamais, Glader. Jamais, mon frère. »

Les yeux de Douma brillaient. Il s'essuya les yeux d'un mouvement gauche, et posa la main sur l'épaule de Glader. Le chef des Jéroles détourna le regard, et Douma quitta la pièce, en silence. Le cœur battant, il traversa le vestibule, sans un regard en arrière. Il passa la porte d'entrée de la Maison du Bourgmestre, puis la cour d'honneur, tous ses sens aux aguets. Mais il n'entendit pas un cri, pas un ordre le sommant de ne plus bouger, ou commandant aux soldats de l'arrêter. Lorsqu'enfin il arriva dans la rue, il soupira, soulagé. Son cœur hurlait de douleur, mais il était toujours vivant. Seul, terriblement seul, mais vivant.

Lorsqu'il rejoignit ses compagnons, ils étaient attablés autour d'un copieux déjeuner. Ils firent silence dès qu'ils virent Douma, et le pressèrent de raconter ce qu'il s'était passé lors de son entrevue avec Glader.

« Les Jéroles savent que nous ne sommes pas des marchands, dit Douma, doucement. Mais ils ne nous dénonceront pas. Pas pour l'instant, en tout cas.

— Ce sont des voleurs, ils feraient sans doute n'importe quoi pour un peu d'or », grommela Chtark.

Le visage de Douma s'assombrit un instant, puis il reprit.

« Tu te trompes, Chtark. Il y a des choses qu'un Jérole ne ferait pas pour de l'or. Et trahir est l'une de ces choses.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— J'étais l'un d'eux. Il y a des années de cela. »

Le silence se fit autour de la table, les regards allant de Douma à Chtark, qui semblaient l'un gêné, l'autre surpris et mal à l'aise.

« Je ... je ne savais pas, désolé, dit Chtark. Je ne voulais pas dire que tu n'as pas d'honneur bien sûr. Et c'est bien la preuve que lorsque l'on donne une seconde chance aux voleurs, ils peuvent alors montrer tout leur courage et leur loyauté. »

Aurianne sourit en soupirant.

« Chtark, tu es incorrigible. Il faut toujours que tu aies raison, n'est-ce pas ? »

Chtark sourit, manifestement fier de lui.

« Ils ne diront rien jusqu'à quand ? demanda Solenn.

— Je ne sais pas. Je suis persuadé qu'il y a plus que de la mésentente entre Kared et Glader. Glader a toujours été contre les crimes de sang. Il ne peut pas cautionner ce qui se passe dans cette ville. J'essaierai de le revoir demain. J'essaierai de le convaincre de nous aider.

— Tu crois que cela peut marcher ?

— Oui. J'en suis presque sûr.

— Que faisons-nous en attendant ?, demanda Miriya. Quelqu'un a un plan ?

— Je propose que nous partions à la recherche du fils du bourgmestre. S'il est quelque part dehors, avec des soldats, nous devrions essayer de le retrouver. Quelques épées en plus ne nous feront pas de mal, proposa Chtark.

— Bonne idée, répondit Aurianne. Et ça nous permettra de garder notre couverture, au moins un temps.

— Parfait. On part après déjeuner.

— Mais vous avez une idée de l'endroit où il se trouve ? demanda Solenn.

— Non. Mais s'ils se cachent quelque part dehors, il faut forcément qu'ils se nourrissent et qu'ils se chauffent. Le printemps est encore frais, et s'il a une quinzaine de bouches à nourrir, il ne peut pas compter que sur la chasse. Il a forcément des amis qui le soutiennent. Croyez-moi, insista Chtark, il est impensable qu'il ne soit pas aidé. Nous le retrouverons comme ça. »

A peine eurent-ils fini leur déjeuner qu'ils sortirent de l'auberge, à pied, et partirent en direction de la porte d'Agriler. Les rues étaient toujours aussi vides, et le vent faisait voler çà et là des vêtements abandonnés.

« On dirait une ville fantôme », dit Aurianne, en frissonnant malgré elle.

Après avoir passé les portes de la ville, ils prirent une sente qui grimpait à flanc de montagne, dans la direction du hameau le plus proche qui leur avait été indiqué. Les fermes étaient rares sur le parcours, et les champs en bien mauvais état. Partout où ils s'arrêtaient, ils avaient énormément de mal à obtenir des réponses à leurs questions. Les paysans étaient terrorisés, et la peur ne semblait pas diminuer même lorsqu'Aurianne ou Miriya se réclamaient de la Déesse et de Dame Iselde. Tout le monde niait savoir où se cachait le jeune Heldan Fregden, et rares étaient même ceux qui prétendaient savoir qu'il s'était enfui. Après des heures de recherche, tous commençaient à perdre espoir. Ils se dirigèrent vers une autre ferme, derrière un bosquet face à eux.

« Continuez à avancer, dit doucement Donhull, je crois que nous sommes suivis. Douma, regarde discrètement derrière nous, près des arbres. »

Le groupe continua sa marche en direction de la ferme, pendant que Douma faisait mine de chercher quelque chose dans son sac. Il rejoignit ensuite ses compagnons, et s'approcha de Ionis.

« Un seul homme, à une cinquantaine de mètres derrière nous, semble nous suivre. Je me demande comment je n'ai pas fait pour le voir avant, il est aussi discret qu'une vache dans une boulangerie. Tu pourrais l'endormir ?

— Il faut que je le voie pour cela. Il risque de prendre peur.

— Et si tu te... rends invisible ? »

Ionis sourit, surpris.

« Depuis quand tu trouves ma magie utile, Douma ?

— J'ai laissé mon arc à l'auberge. Sinon je m'en serais bien occupé.

— Bien sûr. On avance jusqu'au prochain bosquet, et je m'occupe de ton homme. »

Quelques minutes plus tard tous se tenaient en cercle, autour d'un homme assis à terre, bâillonné, les pieds et les mains liés. Douma le secoua sans ménagement. L'homme se réveilla en grognant. Lorsqu'il se vit encerclé et attaché, il eut un mouvement de recul.

« Ne crains rien, dit Chtark, nous ne te ferons aucun mal. Pourquoi nous suis-tu ? »

L'homme les dévisagea les uns après les autres, un air de défi dans le regard.

« Mon ami ici est un mage, continua Chtark, en désignant Ionis. Il t'a endormi d'un simple tour de magie. Il peut aussi te forcer à tout nous dire, mais tu souffriras

énormément. Que choisis-tu ? »

Ionis jeta un regard noir au capitaine d'Escalon, puis reporta son attention sur l'homme au sol. Le regard de défi avait laissé la place à un regard qu'il connaissait bien. La peur, la défiance, le dégoût aussi. Il soupira, et fit mine de relever les manches de sa chemise tout en laissant son bâton bien en évidence. L'homme tenta de dire quelque chose avec son bâillon. Chtark s'approcha de lui et, laissant la pointe de son épée sur la gorge de l'homme, lui ôta le morceau de tissu.

« Alors ? »

L'homme semblait hésiter. Ionis murmura quelques mots et, en un instant, son bâton était entouré d'une aura de lumière dorée. L'homme sursauta, et tenta à nouveau de reculer alors que Ionis s'approchait de lui, le regard menaçant.

« Ne le laissez pas m'approcher ! S'il vous plaît !

— Pourquoi nous suivais-tu ? insista Chtark.

— Je... on m'a dit que vous questionniez les gens d'ici sur Heldan Fregden.

— Et alors ? Tu sais quelque chose ? Qui t'envoie ? »

L'homme hésita encore un instant, puis, après un dernier regard à Ionis, reprit.

« Heldan. C'est lui qui m'envoie.

— Où est-il ?

— Que lui voulez-vous ? C'est Kared qui vous envoie ?

— Non. C'est la duchesse Harken », répondit Chtark.

Aurianne poussa un cri de colère, et jeta un regard noir à Chtark. Celui-ci l'ignore, et continua sa discussion avec l'homme.

« Elle nous a envoyé reprendre la cité. Nous avons besoin d'Heldan Fregden. Tu peux nous mener à lui ?

— Que faites-vous avec un sorcier ? Ils sont maléfiques, dit l'homme, jetant un regard plein de suspicion à l'égard de Ionis.

— Tu ne devrais pas croire tous ces racontars. Lève-toi maintenant, et mène-nous à ton chef. Je te promets que nous ne te ferons aucun mal, et que nous ne voulons aucun mal non plus à Heldan. Je vais te libérer. Mais attention, à la moindre tentative d'évasion, tu auras affaire à moi... et à mon ami le mage. »

L'homme acquiesça, et se releva doucement, aidé par Douma et Solenn. Chtark coupa ses liens. Il se massa un instant les poignets, et se plaça devant Chtark.

« Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes envoyés par la duchesse ?

— Tu vas devoir nous croire sur parole, soldat. Mais je jure sur mon honneur que nous sommes bien ici pour libérer Agriler du joug des brigands. »

L'homme soupira. Face à ces sept étrangers, il n'avait pas le choix.

« Suivez-moi. Il est là-haut, dans la montagne. »

Pendant une quinzaine de minutes, il les mena le long de sentes de bergers, à flanc de coteau. Ils ne croisèrent personne et arrivèrent sans encombre en vue de l'entrée d'une grande grotte.

« C'est ici, dit l'homme. Mais je vous préviens, nous sommes nombreux. A sept, vous ne pourrez rien contre nous.

— Une fois de plus, nous ne sommes pas vos ennemis. Bien au contraire. Va, dit

Chtark, et prévient-le de notre arrivée. »

Chtark baissa son épée, à la grande surprise de l'homme. Celui-ci fit un pas en arrière, puis deux, et détala en direction de la grotte, où il disparut rapidement.

« Pourquoi as-tu saboté notre couverture, Chtark ? demanda Aurianne d'une voix glaciale. Tu te rends compte des risques que tu nous fais prendre ? Que faisons-nous si ce sont les hommes de Kared qui sont dans cette grotte ?

— C'est impossible, répondit Chtark. Je suis sûr que c'est bien le repaire de Fregden.

— Quand bien même ce serait le cas, tu n'as pas à prendre ce genre de décision seul. Tu ne peux pas risquer notre vie à tous de cette manière. »

Chtark jeta un regard noir à Aurianne et se prépara à répondre lorsqu'une vingtaine d'hommes sortirent de la grotte, les uns après les autres, tous armés d'arcs et d'épées.

« Et voilà ! s'exclama Aurianne, furieuse.

— Lâchez vos armes ! cria l'un des hommes. Au moindre geste, j'ordonne à mes hommes de tirer. Ce sont d'excellents archers. Ils ne vous rateront pas.

— Nous ne sommes pas ennemis, répondit Chtark. Nous sommes envoyés par Dame Iselde, duchesse d'Avelden. Nous sommes venus vous aider.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Chtark Magreer, capitaine des Chevaliers d'Escalon. Et voici mes compagnons, Miriya Lirso, Porteuse de la Bannière d'Idril, Donhull Lirso, Gardien du Bois de Trois-Lunes, Ionis Torde, mage de la duchesse, Aurianne Dalfort, guérisseuse de la duchesse, ainsi que Douma et Solenn, de sa garde personnelle. Nous cherchons Heldan Fregden, le fils d'Igor Fregden.

— C'est moi. Que me voulez-vous ?

— Nous sommes venus vous aider, répéta Chtark. La duchesse Harken nous a envoyé ici pour que les usurpateurs soient chassés d'Agriler. »

Heldan Fregden se mit à rire, doucement.

« Regardez autour de vous, mes amis. Nous ne sommes qu'une vingtaine, vous êtes sept. Je ne vois comment à nous tous nous allons pouvoir prendre Agriler. C'est d'une armée entière dont j'ai besoin, pas de quelques soldats supplémentaires.

— Vous seriez surpris de savoir tout ce que nous pouvons faire, dit Solenn, piquée au vif. Et sachez que tout ne se règle pas avec la force. La ville est-elle tombée après un siège quelconque ? Je ne crois pas. Il y a de multiples manières de faire tomber Agriler, et nous le ferons, avec ou sans votre aide. La question est : quand la cité tombera, voudrez-vous être ici, à attendre en vain que les brigands vous trouvent ou que l'hiver et le froid vous tuent, ou bien à nos côtés, l'épée au poing ? »

Fregden regarda un instant Solenn, interloqué.

« Vous avez un plan ?

— Nous en avons plusieurs. Si vous voulez bien nous laisser le temps de vous les exposer ...

— Baissez vos armes, les gars. Quant à vous, approchez. Nous allons discuter. »

Les hommes de Fregden lâchèrent les cordes de leurs arcs et se détendirent, pendant que les compagnons de la duchesse les rejoignaient.

« De quels plans parles-tu, Solenn ? chuchota Douma.

— Hein ? Il n'y a pas de plan ? répondit la jeune femme, sur un ton mimant la surprise. Bon... il nous reste deux minutes pour en trouver au moins un alors. »

L'intérieur de la grotte avait été aménagé de manière sommaire. Une trentaine de paillasses étaient installées à même le sol, autour de plusieurs braseros maintenant éteints. Des os et divers tonneaux éventrés gisaient, entassés au fond de la grotte. Il en émanait une odeur pestilentielle. Les hommes, une vingtaine, avaient l'air fatigués, les traits tirés. Une bonne moitié d'entre eux était issue de la garde de la cité, et portait encore l'uniforme. Ils arboraient le blason des Harken entouré de deux cercles gravés sur leur armure de cuir. Les autres semblaient être de simples paysans ou des bûcherons. Heldan Fregden était un homme d'une trentaine d'années. Son visage était déjà ridé, et il était plus maigre encore que les autres. De taille moyenne, ses cheveux étaient châains et ses yeux marron. Il portait, comme la plupart de ses hommes, une armure de cuir rigide et était armé d'une épée. Il fit s'installer ses invités autour d'une petite table de fortune, et demanda à l'un de ses hommes de leur amener un peu de vin.

« Je suis désolé de la rusticité de notre accueil. Les vivres commencent à manquer. Kared et ses sbires ponctionnent de plus en plus les paysans d'ici, qu'ils soupçonnent, à juste titre, de nous nourrir. Certains ont pris peur, et refusent maintenant de nous aider. Nous avons prévu de changer de cachette d'ici la semaine prochaine. Je vous écoute maintenant. Comment pensez-vous reprendre la cité ? »

Le silence se fit autour de la table, puis, finalement, tous les regards se posèrent sur Solenn.

« Eh bien, c'est simple, dit la jeune femme, se raclant la gorge, nous allons... nous allons... nous allons avant tout essayer de retourner les Jéroles contre les Loups. N'est-ce pas, Douma ?

— Heu, en effet oui, répondit Douma, après un instant de surprise. Les Jéroles et les Loups ne s'entendent pas. Je connais le chef des Jéroles, Glader Fallacier. Je sais qu'il ne cautionne pas tous les crimes qui ont été commis par les Loups. Je suis sûr qu'il attend la première occasion pour se libérer de leur emprise.

— Un traître ?

— Non, dit Douma, pas un traître. Je pense qu'il n'a pas compris ce que comptaient faire les Loups. Il a été abusé.

— Imaginons. Et une fois que les Jéroles auront quitté les Loups ? Ils seront toujours une bonne soixantaine, nous sommes moitié moins, et moins bien armés.

— Votre père est bien prisonnier de Kared ?, demanda Solenn.

— Oui. Il est enfermé dans la tour qui sert de prison, à l'est de la ville, juste derrière les murailles.

— Avez-vous essayé de le libérer ?

— C'est impossible. La tour est gardée en permanence par une quinzaine d'hommes. En plus de mon père, ils y ont enfermé une partie des soldats qui ont résisté à l'assaut de la cité. Ils les gardent eux aussi en otage.

— Nous pourrions essayer de les libérer, qu'en pensez-vous ? La population d'Agriler n'a pas l'air d'apprécier énormément le règne du seigneur Kared. Si nous organisions la libération de votre père, et lançons les combats, y a-t-il une chance qu'ils nous suivent ?

— Honnêtement, je ne sais pas. Les brigands font régner la terreur en ville. Quiconque ne leur obéit pas au doigt et à l'œil finit pendu haut et court.

— Au pire, ils n'empêcheront pas le rétablissement de l'ancien bourgmestre ?

— Ca, c'est une évidence.

— Parfait ! Que pensez-vous de mon plan alors ?

— Entrer dans la ville, mettre les Jéroles de notre côté, libérer le bourgmestre, et soulever la population ? demanda Chtark. Rien que ça ?

— Oui. Nous devrions aussi essayer de tuer Kared. Sans chef, je suis certaine qu'ils fuiront comme des lapins en entendant la libération du bourgmestre.

— Tuer Kared me semble une bonne idée, dit Miriya. Regardez les Tribus. Dès la mort du Grul Merkhhol, tous les hommes ont commencé à fuir.

— Ça ne marchera jamais, dit Helden. Vous ne pouvez pas libérer mon père, puis deux ou trois jours après tenter de lancer une rébellion. Ils vous trouveront avant.

— Qui a parlé de deux ou trois jours ? Il faut tout faire la même nuit, bien sûr ! s'exclama Solenn.

— C'est impossible, voyons.

— Arrêtez avec vos « impossible ! » Je vous assure que c'est tout à fait possible. Ionis, vous tous, qu'en pensez-vous ?

— On a déjà fait pire, dit Chtark, souriant de toutes ses dents à l'idée de se lancer dans l'action.

— Et la prison sera un jeu d'enfant, j'en suis sûr, renchérit Ionis.

— Vous êtes complètement fous, dit Fregden.

— Je vous le confirme, Helden, soupira Aurianne. Mais je crois néanmoins qu'ils ont raison, et que le plan de Solenn est... parfait. »

Solenn éclata de rire devant le visage défait du fils du bourgmestre, et frappa dans ses mains.

« Bien, quand commençons-nous ? »

Le reste de l'après-midi fut occupé aux préparatifs du plan de bataille. Il avait été convenu que Douma essaierait de ramener les Jéroles à la cause de la duchesse dans la nuit, et que, quel que soit le résultat, tous passeraient à l'attaque la nuit suivante. Fregden et ses hommes devaient se tenir, dès le soir même, aux portes d'Agriler, prêts à agir à n'importe quel moment. Munis de cordes et de grappins, ils pourraient sans se faire remarquer entrer dans la cité par les murailles, du côté de la prison, qui était leur point de rassemblement à tous. Une fois Igor Fregden libéré, ils se rendraient alors à la maison du bourgmestre avant que Kared n'ait le temps de s'enfuir ou de rassembler ses hommes. Et quand leur chef aurait été tué ou fait prisonnier, il ne restait plus qu'à espérer que les brigands s'enfuient ou se rendent. Helden Fregden finit par être convaincu que le plan, même s'il était aventureux, avait des chances de fonctionner.

La nuit était presque tombée lorsque les envoyés de la duchesse poussèrent la porte de leur auberge. La soirée était fraîche pour la saison, et à l'intérieur un grand feu avait été allumé. Ils prirent une table proche de la cheminée et s'installèrent tranquillement. L'aubergiste s'approcha d'eux, son plateau à la main.

« Bien le bonsoir, mes seigneurs. Avez-vous passé une bonne journée ?

— Excellente, merci ! s'exclama Solenn. Vraiment. D'ailleurs, amenez-nous votre meilleur vin !

— Tout de suite, ma Dame. Vous permettez ? »

Solenn hocha de la tête, signifiant à l'aubergiste de continuer.

« Lequel d'entre vous se nomme Douma ? »

Douma sursauta, alors que les regards de ses compagnons se tournaient vers lui.

« C'est... c'est moi. Qu'y a-t-il ? »

— Un homme est venu cette après-midi, il m'a laissé un message pour vous. Tenez, dit l'aubergiste, tendant une lettre cachetée. Je vous amène le vin immédiatement. »

Douma regarda la lettre un instant. L'enveloppe était scellée par de la cire fondue. Après avoir vérifié qu'elle ne semblait contenir ni poison ni aucune trace suspecte, il l'ouvrit doucement et la tendit à Ionis.

« Peux-tu lire ce qui est écrit s'il te plaît ? »

Ionis prit la lettre, la lut en fronçant les sourcils.

« C'est succinct. Il y a juste écrit « Rendez-vous à *L'Ultime Soupir* à 22h. Viens seul » La lettre est signée d'un G. Glader ? »

— Ca ne peut être que lui, s'exclama Douma en souriant. Il m'a devancé. J'étais sûr qu'il comprendrait. Les Jéroles ne sont pas des tueurs.

— Tu es sûr que ce message vient de lui ? demanda Donhull, suspicieux.

— Bien sûr. Personne à part lui et nous ne sait que nous nous sommes vus, et qu'il m'a dit ne pas partager la vision de Kared.

— Douma, que les Loups et les Jéroles ne s'entendent pas ne semble être un secret pour personne. Ce pourrait très bien être un piège.

— Je ne crois pas. Quoi qu'il en soit, il était prévu que j'aille voir Glader. *L'Ultime Soupir* ou ailleurs, ce sera la même chose.

— Si je puis me permettre, intervint Solenn, c'est tout de même un drôle de nom pour une taverne, et un drôle d'endroit pour une rencontre, non ?

— En fait, pas tellement. *L'Ultime Soupir* est la taverne la plus proche de la prison. Les prisonniers y allaient parfois prendre une dernière bière... avant d'être pendus. On avait pour habitude de s'y rendre, de temps en temps.

— Charmant endroit !

— Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que tu doives y aller seul, Douma.

— Je suis d'accord avec Donhull, dit Chtark. L'occasion serait trop belle, et il vaut mieux être prudent. »

Douma secoua la tête, cachant à peine son exaspération.

« Ecoutez, je connais cette ville comme ma poche. Je vous assure que je ne crains rien. Et je ne veux pas prendre le risque d'interférer avec les plans de Glader. S'il m'a demandé de venir seul, c'est qu'il y a une raison. J'irai donc seul, un point c'est tout. »

Tous se regardèrent pendant quelques secondes, en silence.

« Tu es sûr ? demanda Chtark.

— Changeons de sujet, d'accord ? Le vin arrive de toute manière. »

Durant le repas, à plusieurs reprises, Solenn et Aurianne essayèrent de ramener le sujet du rendez-vous de Douma. Mais devant la mine renfrognée de leur ami, et devant la

résignation des autres, elles-mêmes finirent par abandonner. Le repas se termina rapidement et, son assiette à peine finie, Douma se leva.

« Je vais prendre quelques affaires et vais directement à *L'Ultime Soupir*. Ne faites rien, d'accord ?

— Comme tu voudras, dit Chtark.

— Sois juste prudent, tu veux bien ? ajouta Aurianne.

— Ne vous en faites pas. Tout ira pour le mieux. Glader n'est pas un traître. »

Douma fit un détour par sa chambre, prit une dague qu'il cacha à sa ceinture, puis quitta l'auberge. Il marcha quelques instants, puis s'arrêta dès qu'il fut hors de vue de l'auberge. Adossé dos contre le mur d'une maison, il réfléchissait, le cœur battant. Pourquoi Glader lui avait-il donné rendez-vous à *L'Ultime Soupir* ? Ils n'y étaient jamais allés ensemble, et la taverne était le repaire des pires assassins de la cité. Même les Jéroles, à l'époque, hésitaient à y aller. Douma vérifia que sa dague était rapidement accessible, et reprit sa route, pensif. La nuit tombée, la ville était encore plus déserte que la journée. Pas un passant, pas un garde, pas un chien : les rues étaient totalement vides. Frissonnant, Douma avançait en essayant de faire le moins de bruit possible. A plusieurs reprises, il vérifia qu'il n'était pas suivi. Mais à chaque fois, seuls son ombre et le bruit de ses pas semblaient emplir la nuit. La taverne de *L'Ultime Soupir* était encore plus délabrée que dans ses souvenirs. Sa pancarte ne tenait plus que par une ficelle grossièrement attachée, les murs de l'établissement étaient tachés d'humidité, et les fenêtres étaient opaques de fumée et de crasse accumulées. A travers la porte, Douma entendait vaguement de la musique et des éclats de voix. Il semblait y avoir plus de monde qu'à *La Taverne de l'Ours*. Il poussa la porte et entra. Il lui fallut quelques secondes pour distinguer quelque chose. L'intérieur de la taverne était sombre, et rempli de la fumée de la cheminée qui refoulait abondamment. Il toussa et chercha Glader à l'une des nombreuses tables occupées. Il le vit enfin, au fond de la salle, assis seul devant une chope de bière. Douma, souriant, s'approcha rapidement de la table et s'assit face à son ami.

« Je suis heureux de te voir, Glader.

— Je n'ai pas beaucoup de temps. Que me veux-tu ?

— Comment ça, ce que je te veux ?

— Pourquoi voulais-tu me voir ? »

Douma approcha doucement la main de sa dague.

« N'essaie même pas de me rouler, Douma. Laisse ton arme où elle est. Que me veux-tu ?

— Ce n'est pas moi qui t'ai demandé de venir, Glader. J'ai reçu le même message que toi. »

Soudain, de l'autre côté de la salle, des hurlements jaillirent. Deux hommes se levèrent, jetèrent leur table sur le côté, et commencèrent à se battre entre eux, à coups de poings. En un instant, malgré les cris de l'aubergiste, la bagarre se propagea à toute l'auberge. Partout, des hommes se jetaient les uns sur les autres, se poussaient, esquivaient les coups. Douma et Glader s'étaient levés, et essayaient d'éviter les coups, les brocs et les chaises qui pleuvaient. La bagarre se rapprochait d'eux petit à petit. Un

homme apparut en bas de l'escalier qui menait aux chambres, à l'étage. Le sang de Douma se glaça dans ses veines. Jaril ! Les deux jeunes hommes se dévisagèrent un instant, le regard glacial de Jaril défiant Douma. Il se poussa, et laissa passer trois hommes, qui se ruèrent immédiatement vers Douma et Glader, l'arme au poing.

« Glader ! » hurla Douma, attrapant la table et essayant de la jeter à la face des assaillants.

Le chef des Jéroles avait vu lui aussi Jaril et ses hommes, et avait empoigné un couteau qu'il avait caché dans sa manche. Après avoir facilement évité la table, deux des hommes de Jaril se jetèrent sur Glader, pendant que le troisième, l'épée à la main, s'approchait de Douma, menaçant. Le combat faisait rage dans toute l'auberge, et Douma avait bien du mal à esquiver les coups de son adversaire, avantagé par la longueur de son arme. Blessé au bras et au front, l'homme lui donnait du fil à retordre. D'un coup d'œil, Douma vit que Glader ne paraissait pas s'en sortir mieux. Du sang zébrait sa chemise en plusieurs endroits, et il semblait essoufflé. Douma esquiva un nouveau coup, et, profitant d'un léger déséquilibre de son adversaire, lui attrapa et lui bloqua le bras. Tirant de toutes ses forces, Douma le propulsa vers lui, la dague pointée vers son ventre. L'homme le percuta de plein fouet, et ses yeux s'agrandirent sous la surprise. Il baissa les yeux, et lâcha son arme pour mettre ses mains sur son abdomen inondé de sang. L'homme tituba et s'effondra. Au même moment, Douma entendit un bruit sourd derrière lui. Il se retourna et vit Glader, encerclé par trois hommes, vaciller sous le coup d'une chaise qui l'avait percuté en pleine poitrine. Le chef des Jéroles recula d'un pas, puis de deux, et ne vit pas un quatrième homme qui s'approchait de dos, une dague dans la main.

« Glader ! », hurla Douma.

Le chef des Jéroles regarda Douma, interrogatif, et soudain ses yeux s'écarrillèrent. Il se retourna doucement. L'homme qui venait de lui planter sa dague dans le dos recula, comme s'il doutait de la puissance de son coup.

« Non ! Glader, non ! », hurla à nouveau Douma, glacé.

Glader lâcha sa dague et tituba. Il tenta de s'accrocher à une chaise, qui glissa sous son poids. Le jeune homme s'effondra au sol.

« Non ! Noooooon ! »

Douma se précipita vers son ami, pendant que les quatre hommes qui l'avaient tué reculaient, rejoignant le chaos de la bagarre. Glader était au sol, au milieu d'une mare de sang. Douma le retourna doucement vers lui. Le corps du chef des Jéroles bascula, et deux yeux au regard vide le contemplèrent. Glader était mort. Une colère immense se mélangea à la douleur de Douma. Il prit l'arme de Glader, se releva, et chercha Jaril du regard. Le second des Jéroles se tenait toujours en bas de l'escalier, souriant. Douma serra son arme dans sa main, et se dirigea vers Jaril, qui le défiait du regard. Les deux hommes n'étaient plus qu'à quelques mètres quand soudain Jaril hurla :

« Au secours ! Au secours ! Il a tué Glader ! »

Aussitôt, la bagarre cessa, et un silence impressionnant se fit dans la salle. Tous les hommes se retournèrent doucement vers Jaril, qui pointait Douma du doigt. Un second cri s'éleva, du fond de la salle, là où les deux amis étaient assis quelques minutes auparavant.

« C'est vrai ! Regardez ! Il est mort !

— Attrapez-le ! Tuez-le ! », ordonna Jaril.

Trois hommes se jetèrent immédiatement sur Douma. En un instant, celui-ci jaugea la situation. Cinq hommes se tenaient devant la porte de l'auberge, et toutes les fenêtres semblaient un peu trop solides pour qu'il passe à travers. L'escalier était bloqué par Jaril, et la moitié de l'auberge était prête à le tuer. Face à lui, l'aubergiste, derrière le bar, se tenait le visage dans les mains, pleurant sur le sort de son établissement. Esquivant les hommes qui se ruaient sur lui, Douma sauta par-dessus le comptoir, et leur jeta au visage les verres et les pichets qui y étaient posés. Le temps qu'ils reprennent leurs esprits, poussés par les hurlements de Jaril, Douma chercha la trappe qui, il l'espérait, devait donner sur la réserve de la taverne. L'un des hommes de main de Jaril venait de grimper sur le comptoir. Sans réfléchir, Douma lui planta sa dague dans la cuisse, de toutes ses forces. L'homme hurla, et tomba à la renverse, emportant avec lui l'arme de Douma. Les deux autres s'approchaient, chacun d'un côté du comptoir. Essayant de retenir la panique qui menaçait de s'emparer de lui, Douma vit soudain sa seule planche de salut. Juste derrière l'aubergiste, il venait de voir la trappe, à moitié ouverte ! Un premier homme se jeta sur lui, Douma l'esquiva sans difficulté et le propulsa vers son compagnon. Profitant de leur déséquilibre, il se rua vers la trappe, poussa violemment l'aubergiste contre les deux hommes qui se relevaient, et s'engouffra sans un regard derrière lui dans le petit escalier qui descendait. La réserve était extrêmement basse de plafond, et Douma tenait à peine debout. Derrière lui, il entendait les hommes jurer et se bousculer pour le poursuivre. Le cœur de Douma battait à tout rompre, cherchant désespérément une sortie. Et s'il s'était trompé ? Si la réserve ne donnait pas sur la rue ? Il sentait une sueur glacée descendre le long de son dos alors que l'un des deux hommes commençait à descendre l'escalier qui menait dans la réserve. Puis soudain, ses yeux enfin acclimatés à la pénombre, Douma vit ce qui semblait être une petite porte. Il s'y précipita, et chercha à l'ouvrir. La porte était fermée. Le premier homme venait d'arriver en bas de l'escalier, et essayait de voir où se trouvait Douma dans l'obscurité de la réserve. Les mains de celui-ci parcouraient la porte, cherchant frénétiquement un verrou ou un système quelconque qui la débloquerait. L'homme de main poussa un cri lorsqu'enfin il vit Douma, et le pointa à l'attention de son compagnon qui venait d'arriver. Les deux hommes sortirent à nouveau leurs armes, et se dirigèrent lentement vers leur cible, un rictus mauvais déformant leurs visages. Douma sentait la panique l'envahir, au fur et à mesure que les deux hommes s'avançaient. Que devait-il faire ? Continuer à chercher un verrou, ou, avec pour seule arme ses poings, vendre chèrement sa peau ? Il allait abandonner ses recherches lorsque soudain sa main butta contre un morceau plus froid contre la porte en bas, quasiment au ras du sol. Une gâche ! Douma la souleva, doucement, et tenta de faire bouger la porte. Etouffant un soupir de soulagement, il sentit la porte bouger, enfin débloquée. Il sourit, de manière imperceptible, et laissa les hommes se rapprocher, doucement, tout en essayant de calmer les battements de son cœur.

« Alors mon gars, on fait moins le malin, coincé ici comme un rat ? dit le premier homme.

— Tais-toi, gros lard, et approche un peu si tu l'oses. »

L'homme éclata de rire. Il leva son arme, et s'approcha de sa proie, la mort dans les yeux. D'un mouvement brusque, Douma se décala de la porte en bois, et l'ouvrit violemment. Le bois alla frapper les deux hommes en pleine tête. Surpris et sonnés, ils crièrent et lâchèrent leurs armes, qui tombèrent à terre. De dehors, l'air frais de la nuit s'engouffrait dans la petite cave. Douma se baissa rapidement, s'empara d'une des deux épées, et se rua à l'extérieur. Après un regard furtif derrière lui, il se mit à courir, de toutes ses forces, en direction de *La Taverne de l'Ours*.

LE PLAN DE SOLENN

Douma arriva sain et sauf à la taverne. Couvert de sueur et à bout de souffle, les jambes tétanisées par l'effort, il s'adossa contre le mur du bâtiment et prit le temps de vérifier qu'il n'avait pas été suivi. Face à lui, les rues d'Agriler étaient complètement désertes, à peine éclairées par la lune montante. Pas un homme, pas une bête ne traînait. Une fois son souffle retrouvé, il ouvrit la porte. A l'intérieur, seules deux tables étaient encore occupées. Près de la cheminée, Chtark, Ionis et Miriya discutaient, tout en finissant leurs gobelets de bière. Douma se dépêcha de les rejoindre.

« C'était un piège, leur souffla-t-il lorsqu'il arriva à leur niveau, sans même prendre le temps de s'asseoir.

— J'en étais sûr ! s'exclama Chtark. Pourquoi ne m'as-tu donc pas écouté, hein ? Que s'est-il passé ?

— Pas le temps d'entrer dans les détails. Glader, le chef des Jéroles, a été assassiné par les hommes de Jaril. Il va me faire porter le chapeau, j'en suis sûr. Ils savent que nous dormons ici. Je crois qu'il serait plus prudent de trouver un autre endroit pour la nuit. Et vite. »

Chtark, Miriya et Ionis se levèrent immédiatement de table, et se dirigèrent vers l'escalier qui montait à l'étage.

« Où sont les autres ?

— Ils dorment, répondit Miriya. Je m'occupe de les réveiller. Préparez vos sacs, le mien est déjà prêt. »

Chtark, Ionis et Douma rentrèrent précipitamment dans leurs chambres, et rassemblèrent en toute hâte leurs affaires. Quelques minutes plus tard, ils sortaient tous les trois dans le couloir. Les portes menant aux chambres de leurs amis étaient ouvertes. Aurianne, Donhull et Solenn, encore à moitié endormis, terminaient eux aussi leurs préparatifs. Miriya sortit à son tour lorsque des éclats de voix se firent entendre, en provenance du rez-de-chaussée. Aussitôt, tout le monde s'immobilisa.

« Où sont-ils ? hurlait une voix. Où sont les étrangers ? »

Aucune réponse. Quelques secondes plus tard un homme hurla, et un bruit de verre brisé se fit entendre.

« Réponds sinon tu es mort ! »

Chtark et Douma posèrent leurs sacs à terre et sortirent leurs épées en silence. Ils se mirent côte à côte dans le couloir, de manière à bloquer le passage. Derrière eux, Ionis se concentrait, son bâton à la main. Les autres terminaient leurs bagages le plus rapidement possible. Soudain, des bruits de bottes se firent entendre dans l'escalier. Quelques secondes plus tard, une quinzaine d'hommes surgirent, les uns derrière les autres. Ils prirent position de l'autre côté du couloir. Parmi eux se trouvait Jaril, qui sourit à la vue de son ancien compagnon.

« Salut, Douma. Ce n'est pas très gentil ce que tu as fait à *L'Ultime Soupir*, dis-moi.

— Tais-toi ! hurla Douma, hors de lui. C'est toi qui l'as tué ! C'est toi qui as tué

Glader !

— Ce n'est pas ce qui se dit en ville, tu sais. Tout le monde sait déjà que tu lui as planté une dague dans le dos. Pour te venger, sans doute.

— Approche, fils de catin ! »

Jaril explosa de rire, puis tourna son visage vers Chtark.

« Je ne sais pas qui tu es, mais je te conseille de quitter les lieux sans nous causer de soucis. Je suis le nouveau maître des Jéroles, et je viens arrêter cet homme pour trahison.

— Il faudra d'abord me passer dessus, répondit Chtark, stoïque.

— Comme tu voudras. Tuez-les ! ordonna Jaril. Tuez-les tous ! »

A ces mots, les deux premiers hommes se ruèrent vers Chtark et Douma, pendant que les autres, sortaient leurs armes. Dans l'escalier, d'autres hommes arrivaient encore. Chtark et Douma regardaient, inquiets, le palier de l'étage se remplir d'assaillants. Derrière eux, Ionis avait levé son bâton et, les yeux mi-clos, fixait les premiers ennemis.

« Ils sont au moins une vingtaine, et d'autres arrivent encore, chuchota Solenn à Aurianne, de l'entrée de sa chambre. Si nous restons là, ils finiront par nous avoir. Il faut sortir et les prendre à revers. Je file dans ta chambre pour passer par la fenêtre. Dis à Donhull et Miriya de me rejoindre, et suis-les. »

Aurianne jaugea la situation rapidement. Chtark et Douma esquivaient aisément les coups de leurs adversaires, mais les hommes de Jaril derrière eux attendaient leur tour, coincés dans le couloir. Il était évident que Chtark et Douma ne tiendraient pas indéfiniment, et pas contre autant d'hommes les uns après les autres.

« Dépêche-toi, répondit la guérisseuse. Je préviens les autres. »

Solenn hocha la tête, et disparut dans la chambre d'Aurianne. Pendant ce temps, Chtark lançait quelques attaques. Il tenta une première feinte, que l'homme esquiva aisément, puis une seconde, qui le prit par surprise et le blessa légèrement au flanc. L'homme se fatiguait. Visiblement pressé d'en finir, il tenta de frapper Chtark au niveau du cou. Celui-ci se colla contre le mur du couloir pour éviter l'attaque et, profitant du déséquilibre de son adversaire, lui planta profondément son épée dans le flanc. L'homme hurla, et s'effondra à terre dans une gerbe de sang, laissant tout juste à Chtark le temps de retirer son arme de la blessure. Douma quant à lui venait de mettre à terre son premier adversaire, au-dessus duquel un second venait de passer brusquement, profitant de la surprise du jeune homme pour le blesser au bras gauche. Douma poussa un cri de surprise plus que de douleur, et se tourna vers lui. Il para sans difficulté les premiers coups puis, après l'avoir déséquilibré d'un violent coup de bouclier, lui enfonça l'épée dans le ventre. Les yeux écarquillés par la surprise, l'homme s'effondra dans un gargouillis, aussitôt remplacé par un troisième adversaire. Derrière, Jaril, qui ne quittait pas Douma de ses yeux emplis de haine, hurlait ses ordres, poussait ses hommes à avancer et à tuer. Chtark et Douma commençaient à sentir la fatigue, quand tout à coup les hommes en face d'eux poussèrent des hurlements de douleur alors qu'un mur de flammes venait d'apparaître, séparant le couloir en deux.

« Non ! hurla Douma, aveuglé par la colère. Jaril ! »

Chtark recula et se retourna rapidement. Derrière lui, il n'y avait plus que Ionis.

« La fenêtre de la chambre d'Aurianne, lui chuchota Ionis. Vite ! Les autres sont

descendus et essaient de les prendre à revers.

— Le feu ! cria Chtark. L'auberge va prendre feu ! Ionis, tu es fou ? »

Au milieu du couloir, là où Ionis avait fait apparaître ses flammes, les murs de bois commençaient en effet à noircir, et une épaisse fumée s'en dégageait.

« Désolé, mais si tu avais une meilleure idée, il ne fallait pas hésiter ! répondit le mage, amer.

— Descends, on te rejoint. »

Après un dernier regard aux flammes qui commençaient à monter au plafond Ionis disparut à son tour dans la chambre d'Aurianne. Solenn avait accroché une corde aux barreaux en fer du lit et, en bas, ses amis l'attendaient, les armes à la main. Ionis s'empara de la corde, et entreprit de descendre. Derrière lui, il entendit Chtark hurler et appeler Douma.

« Ionis, descends, vite ! On les prend à revers ! », dit Solenn.

La jeune femme n'attendit pas sa réponse. Elle se mit à courir vers la porte d'entrée de l'auberge, suivie de ses compagnons, pendant qu'Aurianne restait sous la fenêtre, à attendre Chtark et Douma.

« C'est quoi cette fumée ? demanda Donhull, alors qu'ils s'apprêtaient à entrer.

Ses compagnons levèrent les yeux. Un panache noir sortait par l'une des fenêtres restées ouvertes à l'étage.

« J'ai invoqué le feu, pour essayer de protéger Chtark et Douma, dit Ionis, penaud. Je n'avais pas réfléchi.

— Excellent ! », s'exclama Solenn.

Le mage chercha si la jeune femme se moquait de lui mais, devant son visage réjoui, comprit qu'elle était sincère. Ou complètement folle.

« On ne pouvait pas rêver meilleure diversion ! s'exclama-t-elle. Qui passe le premier ? »

Miriya s'avança et, l'arme à la main, ouvrit violemment la porte de l'auberge. Le rez-de-chaussée, déserté par l'aubergiste et ses clients à l'arrivée de Jaril et de ses sbires, commençait à être lui aussi enfumé. En bas de l'escalier se trouvaient trois hommes, toussant, qui sortirent leurs armes dès qu'ils virent Miriya entrer.

« Aux armes ! Ils arrivent par ici ! »

Miriya se rua à leur rencontre, suivie de Solenn et de Donhull, qui les bloquèrent à la sortie de la cage d'escalier. Les épées se fracassaient les unes contre les autres dans un bruit de métal, alors que l'alerte remontait jusqu'en haut de l'escalier. Pendant ce temps, de l'autre côté de l'auberge, Aurianne aidait Chtark, blessé, à descendre.

« Où est Douma ?

— Il m'a dit qu'il arrivait. Il était juste derrière moi. »

Aurianne jeta un coup d'œil vers la fenêtre, mais personne n'était en vue. Elle hurla :

« Douma ! Descends, vite ! »

Elle tendit l'oreille, et entendit les tintements des coups d'épée en provenance de la chambre et les hurlements des hommes blessés. Chtark soupira en grimaçant, et rangea son épée dans le fourreau.

« Je remonte.

— Non, attends. »

Aurianne pointa du doigt la fenêtre. Douma venait d'apparaître, de dos, son bras faisant de grands moulinets face aux adversaires qu'il devait avoir face à lui. Sa chemise était tachée à de nombreux endroits, et Douma semblait épuisé.

« Douma ! hurla à nouveau Aurianne. Vite ! »

Douma tourna rapidement la tête vers son amie. Le visage tuméfié, couvert de sang, il tenta de lui sourire, mais son sourire fut transformé en grimace de douleur alors qu'il venait de recevoir un violent coup sur son bouclier. Acculé à la fenêtre, il semblait en fort mauvaise posture.

« Quel crétin, il va se faire tuer ! cria Chtark empoignant la corde.

Au même moment, Douma poussa un hurlement de douleur alors qu'une épée lui frappait violemment l'épaule. Déséquilibré, il fut propulsé contre la rambarde de la fenêtre, le souffle coupé par la surprise et la violence du choc.

« Saute ! Saute ! hurla Aurianne, de toutes ses forces. Par Idril, saute ! »

Une épée s'éleva au-dessus de Douma. Il la vit fondre vers lui. Dans un ultime effort, grimaçant de douleur, il poussa sur ses bras ensanglantés et bascula de l'autre côté de la fenêtre, dans le vide. Il hurla et retomba violemment sur le dos, juste à côté de Chtark.

« La corde ! Coupe la corde ! », hurla Aurianne à l'attention de Chtark, tout en se précipitant vers Douma.

Chtark se recula de quelques pas alors que les premiers hommes à l'étage se pressaient pour descendre, sortit une hachette de sa ceinture et la lança de toutes ses forces. L'arme tournoya sur elle-même, et se ficha en plein sur la rambarde de la fenêtre où se trouvait la corde. Celle-ci tomba mollement à terre. Les hommes de Jaril, là-haut, commençaient à paniquer alors que la fumée arrivait jusqu'à eux. Aurianne, le visage tendu, passait ses mains sur le corps de Douma. Il portait de nombreuses blessures, saignait de trois profondes entailles, et s'était cassé au moins un bras lors de sa chute. Evanoui, il respirait difficilement. Aurianne prit une profonde inspiration, posa sa main sur le torse de son ami, et ferma les yeux. Chtark s'approcha d'elle, l'épée à la main, prêt à recevoir quiconque s'approcherait. D'un coup d'œil, il vit les premières blessures de Douma se refermer, le sang s'arrêter doucement de couler, alors que le visage d'Aurianne pâlisait de seconde en seconde. Chtark frissonna, mal à l'aise, alors que son ami revenait tout doucement à lui. Douma toussa, et tenta par réflexe de se dégager de la poigne d'Aurianne alors qu'il reprenait lentement connaissance.

« Ne bouge pas, lui ordonna la guérisseuse, d'une voix lasse. Tu as plusieurs os brisés. »

Douma écarquilla les yeux, mais obéit. Il grimaça à plusieurs reprises, puis sa respiration devint saccadée. Il ne quittait pas Aurianne du regard, comme s'il la voyait pour la première fois. Finalement, au bout de plusieurs minutes, Aurianne enleva sa main, et s'assaya à même le sol, livide. A l'étage, les hommes de Jaril avaient disparu.

« Allez de l'autre côté, les autres y sont, dit Aurianne dans un souffle. Douma, tu peux te lever, tu n'as plus rien.

Et toi ? demanda Chtark, inquiet.

— Pas de souci. Laissez-moi juste quelques instants pour me remettre. Allez aider les

autres. »

Douma se releva, réalisant à peine qu'il était guéri alors que, quelques minutes auparavant, il s'était vu mourir. Ses articulations le faisaient souffrir, ainsi que les endroits où il avait été blessé. Il se sentait encore faible, très faible, mais, à part cela, semblait complètement remis.

« Ça va ? demanda le capitaine d'Escalon.

— Oui... oui, répondit Douma, reprenant doucement ses esprits.

— Viens alors, dépêche-toi. »

Chtark se dirigea de l'autre côté du bâtiment d'où sortaient les premières flammes, éclairant d'une lumière orange les maisons alentour. Ils firent le tour rapidement et entrèrent dans la salle commune. A l'intérieur, la chaleur était étouffante, et le bois craquait sous l'effet de la chaleur et des flammes. Le plafond était noirci à plusieurs endroits, et l'air était irrespirable. Non loin de l'escalier, Miriya, Solenn et Donhull, encerclés par une dizaine d'hommes dont Jaril, faisaient face tout en essayant de protéger Ionis, blessé au front et se tenant sur son bâton, collé contre un mur. Au sol, six cadavres étaient allongés dans des mares de sang. Dès que les deux hommes entrèrent, Jaril poussa un hurlement.

« Douma est à moi ! Jéros et Nalor, prenez l'autre ! »

Jaril se rua sur son ancien compagnon. Douma, le regard empli de haine, sourit.

« Bâtard murmura-t-il, tu vas payer, pour tout le mal que tu as fait... »

Jaril chargea en hurlant, et frappa de toutes ses forces de son épée contre le bouclier de Douma, tentant de le déséquilibrer. Douma, malgré la force du choc, tint bon et tenta de riposter. Jaril évita le coup sans difficulté, et frappa de nouveau. Les deux hommes, la haine dans les yeux, ne se quittaient pas du regard.

« J'aurais dû te tuer il y a des années de cela. Ça m'aurait évité de devoir tuer Glader si vite, dit Jaril qui venait de bloquer l'épée de Douma entre la sienne et son bouclier.

— En effet, tu aurais dû, Jaril. Parce que maintenant c'est toi qui va mourir.

— C'est ce que tu crois, pauvre crétin ! »

D'un mouvement brusque, Douma dégagea son arme et recula de quelques pas. Jaril se rapprocha immédiatement, et frappa à nouveau, en direction du flanc. Douma esquiva, reculant encore, essoufflé.

« Quel effet cela fait de voir la mort si près, hein ? », demanda Jaril.

Concentré, le visage tendu par la douleur et l'effort, Douma ne répondit pas. Il para un nouveau coup de son ancien compagnon, puis un autre. Le bras tenant son bouclier saignait à nouveau et le faisait atrocement souffrir, alors que Jaril semblait frais et dispos. Douma continuait à reculer, puis comprit que Jaril essayait de le ramener vers ses hommes pour qu'ils le prennent à revers. Il recula d'un pas encore, puis d'un autre et, au coup suivant, esquiva. Jaril, emporté par la force de son geste, fut déséquilibré un instant. Douma en profita pour se décaler. Revenant vers le centre de la pièce, loin des sbires de Jaril, il tenta de reprendre son souffle alors que Jaril s'approchait à nouveau de lui, un sourire narquois sur le visage.

« Alors Douma, on fatigue ? »

Jaril attaqua, encore et encore. Douma paraît les coups, et son bras le faisait de plus

en plus souffrir. L'issue du combat commençait à lui sembler incertaine. Le souffle court, les yeux piquants à cause de la sueur et du sang qui lui coulaient le long du visage, il avait peur. Jaril, sûr de lui, continuait à avancer. D'un nouveau coup de son épée, il frappa en plein sur le bouclier en bois de Douma, qui explosa sous la force de l'impact. Douma hurla de douleur, la violence du coup se répercutant dans tout son bras.

« C'est fini, maintenant », murmura Jaril.

Jaril lança son épée sur Douma, qui tenta de la contrer. Sa lame dévia l'épée qui lui visait la tête mais, sous la force du coup, Douma lâcha son arme. Jaril éclata de rire.

« Adieu, Douma. »

Jaril se lança de toutes ses forces contre Douma, l'épée en avant. Douma vit dans ses yeux toute la haine qu'il lui portait. Il ouvrit les bras, et se prépara à recevoir le coup fatal. Jaril se jeta contre lui, lui enfonçant l'épée dans le flanc. Douma hurla de douleur, et, de sa main droite, sortit une dague de sa manche. Bloquant Jaril contre lui de son autre main, il hurla encore et lui planta violemment la dague à la base du cou. Jaril sursauta alors que la lame s'enfonçait dans sa chair, et lui brisait la nuque. Dans un hoquet de douleur, il se raidit, et s'effondra au sol, lâchant son épée. Douma reprit sa respiration, puis, dans un râle, arracha l'arme qui était restée plantée dans ses côtes.

« Jaril est mort, dit-il, d'une voix faible. Jaril est mort ! », répéta-t-il, plus fort, en garottant rapidement sa blessure.

De l'autre côté, Chtark venait de se défaire de l'un de ses deux adversaires pendant que l'autre, effrayé, commençait à reculer. Solenn, Miriya et Donhull, aidés par leurs compagnons, avaient eux repris l'avantage. Au pied de l'escalier, les premières flammes commençaient à rugir, et le plafond prenait lui aussi feu en plusieurs endroits.

« Jaril est mort ! répéta Douma, encore plus fort. Il est mort ! »

Les uns après les autres, les hommes de main prenaient conscience de la nouvelle. Tous commençaient à reculer, perdant leur ardeur au combat. Leurs regards passaient de leurs compagnons se battant à leurs côtés à la demi-douzaine de cadavres étalés au sol, pour finir en direction de l'escalier, que les flammes dévoraient. Le plafond était lui aussi en feu, et le torchis commençait à tomber au sol, embrasant les tables et les chaises dans l'auberge. Un craquement sinistre se fit soudain entendre, et Chtark hurla :

« La poutre ! La poutre principale craque ! Sortez ! »

Immédiatement, les combats cessèrent, et tous, brigand ou serviteur de la duchesse, tous se ruèrent à l'extérieur, par la porte ou par les fenêtres. Quelques secondes plus tard, au moment où le dernier homme de Jaril sortait, la charpente de l'auberge s'effondra sur elle-même, alors que le feu commençait à s'étendre aux maisons mitoyennes. Des fenêtres alentour, des lumières s'allumaient, les unes après les autres, alors que les premiers cris se faisaient entendre dans la ville.

« Au feu ! Au feu ! »

Plusieurs portes s'ouvrirent. Des hommes et des femmes, en chemise de nuit, sortaient avec à la main des seaux, des outres, n'importe quel récipient qu'ils avaient pu trouver. Ils commencèrent à former une chaîne entre le feu et le puits le plus proche. Les hommes de Jaril avaient eux profité de la diversion pour disparaître. Les flammes montaient haut dans le ciel : dans un maelström de craquements et de fumée, le feu

s'étendait à une vitesse folle, Ionis, livide et le visage atterré, regardait le spectacle, comme hypnotisé.

« Venez, il faut les aider à éteindre le feu avant qu'il ne se propage à toute la cité, dit Aurianne.

— Non. Attends, l'arrêta Chtark, alors qu'elle se préparait à rejoindre la chaîne humaine.

— Tu es fou ? La cité entière risque de brûler.

— Regarde », dit Chtark, pointant son doigt en direction de la grande rue en face d'eux.

Tous regardèrent dans la direction montrée par Chtark. Une quinzaine de brigands arrivaient en courant pour former, avec les habitants d'Agriler, une seconde chaîne.

« On ne pouvait pas rêver de meilleure diversion. Je suis sûr qu'il va y avoir deux fois moins de monde à la prison et ailleurs. C'est le moment rêvé.

— Chtark, la cité est en train de brûler ! Nous ne pouvons pas rester à ne rien faire, s'exclama Aurianne.

— Il a raison, dit Miriya. Nous ne pourrions pas trouver de meilleur moment.

— Heldan Fregden ne nous attend que pour demain ! protesta Aurianne.

— Une telle occasion ne se reproduira pas. Il faut tenter notre chance, maintenant.

— Ils ont raison, appuya Ionis. Il faut y aller. »

Après une brève hésitation et un dernier regard vers le feu qui s'étendait déjà, Aurianne hocha la tête.

« A la prison alors, vite ! Douma, guide-nous », dit Chtark.

Douma, étrangement silencieux depuis la fin du combat, acquiesça. Il se tourna vers une ruelle qui partait plein est, et se mit à courir, aussitôt suivi par ses compagnons. Aurianne le rattrapa, et lui dit, doucement :

« Tout va bien ? Ta chemise est pleine de sang. Tu es blessé ?

— Rien de grave. J'ai mis un garrot. Merci. Tu m'as sauvé la vie toute à l'heure.

— On est tous là pour ça, Douma. », répondit la jeune femme, le visage grave.

Douma sourit faiblement, et, malgré la douleur, reprit son pas de course. Ils traversèrent la ville rapidement, croisant de nombreux groupes qui se dirigeaient vers la *Taverne de l'Ours* au cri de « Au feu ! Au feu ! ». Enfin, essoufflé, Douma les fit s'arrêter à quelques mètres d'un croisement entre deux ruelles, au-delà duquel se dressait, dans la nuit noire, la tour d'Agriler qui servait de prison.

« Nous y voilà, dit Douma, après avoir repris sa respiration. Attendez-moi ici, je vais voir si la tour est gardée »

Sans même attendre la réponse de ses compagnons, il disparut à l'angle des ruelles. Quelques minutes plus tard, il réapparut au carrefour, faisant signe à ses amis de le rejoindre.

« Il n'y a aucun garde dehors. Soit ils sont tous à l'intérieur, ce dont je doute, soit une bonne partie d'entre eux est partie aider à lutter contre le feu.

— As-tu une idée de leur nombre à l'intérieur ?

— A l'époque où... où j'ai connu cet endroit, il n'y avait pas plus d'une dizaine de gardes en tout, sur les trois étages. Je pense que nous allons pouvoir entrer sans trop de

souci. Il faut juste essayer de les prendre par surprise afin qu'ils ne donnent pas l'alerte. A chaque étage, il y a une cloche permettant d'appeler des renforts en cas de problème. On y va ?

— On te suit. », dit Chtark.

Douma se retourna et se dirigea doucement vers la tour. La ruelle qu'ils avaient empruntée débouchait sur une petite place carrée, au milieu de laquelle se dressait la prison. Face à eux, la porte en bois était fermée. La place était déserte. Au loin, à l'Ouest, le ciel rougeoyait, embrasé par les flammes.

« La porte semble solide. Comment allons-nous rentrer ? demanda Miriya.

— Il y a une petite porte derrière, qui donne sur les offices. Je devrais pouvoir l'ouvrir facilement. Suivez-moi. »

Douma longea la place, caché par les ombres des maisons, et mena ses compagnons de l'autre côté. Une petite porte donnait effectivement sur l'arrière de la tour. Après avoir vérifié que personne ne se trouvait dans les parages, ils traversèrent rapidement la place pavée et se collèrent dans l'ombre des murs de la prison. Douma s'approcha de l'entrée et, après avoir fouillé dans sa chemise, en sortit ses outils de crochetage. Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrait, sans bruit. Tous sortirent leurs armes. Ils pénétrèrent dans la prison et refermèrent la porte derrière eux. L'entrée de service donnait sur une petite pièce qui servait de réserve et de cuisine. Contre les murs, des tonneaux et des caisses étaient entassés, par dizaines. Sur une table près de la porte avaient été jetés les restes de plusieurs repas, sur lesquels des centaines de mouches étaient agglutinées. Pointant un doigt sur ses lèvres, Douma désigna la seule autre porte qui donnait dans la pièce. Ils s'en approchèrent sur la pointe des pieds. De l'autre côté parvenaient des éclats de voix. Plusieurs hommes discutaient.

« Où est la cloche qui sonne l'alarme ? chuchota Solenn.

— Juste à côté de la porte. Si on entre par surprise, ils ne pourront pas l'atteindre.

— Combien sont-ils à ton avis ?

— Quatre ou cinq, pas plus.

— Il y en a aussi aux étages ?

— Sans aucun doute. Il ne faut pas qu'ils donnent l'alerte ou qu'ils sortent par la porte de devant.

— La surprise nous aidera, dit Chtark. Je passe devant avec Douma et Miriya. Donhull et Solenn, vous bloquez la porte principale, et vous, Aurianne et Ionis, vous les empêchez d'approcher de la cloche. Ça vous va ? »

Tous acquiescèrent. Chtark, Douma et Miriya se positionnèrent derrière la porte et, au signal, l'ouvrirent brusquement. Derrière, dans une grande salle en pierre, se trouvaient quatre hommes assis autour d'une table. Surpris, deux d'entre eux laissèrent bruyamment tomber leur chope de bière. Les deux autres, par réflexe, se jetèrent sur leurs armes, posées sur des chaises non loin d'eux. Aurianne et Ionis se positionnèrent devant la cloche, qui se trouvait comme l'avait annoncé Douma juste à côté de la porte, pendant que leurs compagnons se ruaient vers les gardes. Le premier ouvrait la bouche pour hurler lorsqu'il reçut, en plein front, une hachette lancée par Chtark. Il s'effondra dans un bruit sourd, laissant ses compagnons sans voix.

« Pitié ! dit l'un des brigands, lâchant doucement l'épée qu'il venait de récupérer. Ne nous tuez pas. Que voulez-vous ? »

Chtark et les autres s'approchèrent des gardes, les désarmèrent et pointèrent leurs épées contre leur gorge.

« Un mot, et vous êtes morts, dit Douma, doucement. Combien sont-ils, là-haut ?

— Il y a deux au premier étage, et deux autres au second.

— Fregden est ici ? »

Le garde hésita un instant. Douma appuya son épée plus fortement. L'homme déglutit et reprit.

« Il est au premier étage.

— Il y a d'autres prisonniers ?

— Une dizaine de soldats du bourgmestre. »

Douma fit un signe à Chtark et Miriya. D'un violent coup du pommeau de leurs armes, tous deux assommèrent les gardes qui s'effondrèrent au sol, sans un bruit.

« La grande porte est celle qui donne sur la place. Là-bas se trouve l'armurerie, dit Douma, en désignant une autre porte plus petite. Derrière la herse se trouve l'escalier qui monte à l'étage. »

Il s'y dirigea, suivi par ses amis. Comme l'avaient dit les hommes au rez-de-chaussée, seul deux autres gardes se trouvaient à l'étage. En voyant la petite troupe menée par Chtark et Douma arriver, ils se rendirent eux aussi sans même résister, et subirent rapidement le même sort que leurs compagnons. Le premier étage de la tour était constitué d'une pièce centrale, autour de laquelle donnaient une dizaine de portes en bois, munies de barreaux. Après s'être débarrassé des gardes et avoir récupéré les clefs des cellules, ils les ouvrirent les unes après les autres. Dans la dernière, ils trouvèrent un vieil homme, endormi sur une paille posée à même le sol. Aurianne s'approcha de lui, une torche à la main, et le secoua doucement.

« Réveillez-vous ! Hé ! Réveillez-vous ! »

L'homme, les cheveux blancs et revêtu de haillons, grogna puis se retourna. Ebloui par la lumière, il mit sa main devant ses yeux.

« Qui êtes-vous ? Quoi que vous vouliez, je ne dirai rien. Bande de racaille, je vous promets que lorsque la duchesse aura vent de ce qu'il s'est passé ici vous passerez un...

— Etes-vous Igor Fregden, le bourgmestre de cette cité ?

— C'est bien lui, dit Douma. Messire Fregden, levez-vous. Vous êtes libre.

— Comment ? Mais qui êtes-vous ?

— Nous sommes envoyés par la duchesse Iselde, dit Aurianne. Nous sommes venus pour vous libérer, ainsi que la ville. Votre fils est sauf lui aussi. Il est à la tête d'une petite troupe de soldats et nous rejoindra dès demain.

— Comment avez-vous réussi à... ?

— Il y a le feu dans la cité. Tout le monde est parti pour essayer de l'éteindre. Nous en avons profité pour venir vous chercher.

— Le feu ? C'est grave ?

— Un peu. Mais c'est une chance inespérée pour nous, et pour vous. »

Igor Fregden se frotta les jambes, et se releva, aidé par Aurianne et Douma.

« Ton visage me dit quelque chose, toi. Tues d'ici, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Douma, gêné. Je... j'ai quitté la ville, il y a quelques années de cela.

— Douma, c'est ça ? Un Jérôle ?

— Oui, Messire Fregden.

— Il sert lui aussi la duchesse ? demanda le bourgmestre à Aurianne.

— Oui. Il est même l'un de ses plus fidèles serviteurs, et l'un de ceux en qui elle a mis toute sa confiance.

— Par Odric... qui l'aurait cru... Enfin, avec lui, elle pourra être sûre que ses secrets seront bien gardés. Je n'ai jamais vu une tête de mule pareille, je n'ai jamais réussi à lui faire sortir quoi que ce soit. »

Chtark posa la main sur l'épaule de Douma, et lui sourit.

« Messire Fregden, demanda Solenn, il paraît qu'il y a d'anciens soldats enfermés ici ?

— Oui, au-dessus. Ils sont une dizaine. Il faut les libérer. Vous avez un plan ? Que faisons-nous après ?

— Les Jérôles sont divisés, leurs chefs sont morts.

— Glader Fallacier est mort ? Comment ?

— Jaril, c'est lui qui l'a tué, dit Douma, la voix rauque.

— Et où est-il, lui ?

— Mort aussi. Les Jérôles ne poseront plus de problème, je pense. Il ne reste que les Loups d'Agriler et leur chef.

— Pensez-vous que si nous réussissons à tuer le chef des Loups, vous pourrez reprendre le contrôle de la cité ? », demanda Solenn.

Fregden réfléchit un instant, puis reprit la parole de sa voix légèrement chevrotante.

« J'avais une certaine autorité sur cette ville. Et, connaissant les Loups et ayant entendu ce qu'ils ont fait ces dernières semaines, je ne doute pas que les habitants d'Agriler seront plutôt soulagés de me revoir. Je pense que se débarrasser de Kared est une bonne idée. Une fois que la nouvelle de la mort des principaux chefs des brigands sera répandue, la cité basculera facilement. Nous devons juste trouver assez d'hommes pour effrayer ceux qui restent.

— Je vais chercher Heldan, dit Ionis.

— Les portes de la cité sont gardées. Comment vas-tu faire ? demanda Solenn.

— Ce n'est pas un problème. Je passerai au-dessus des murailles. »

Solenn parut un instant surprise, puis passa à autre chose, préférant manifestement ne pas poser trop de questions.

« Comme tu voudras. Allons alors libérer les autres soldats, et on se retrouve en bas de la tour. Dans une heure au maximum, ça ira pour toi, Ionis ?

— Oui. »

Une heure plus tard, Ionis rejoignit ses amis, comme promis. Entretemps, ils avaient libéré la dizaine de soldats de la cité restés fidèles au bourgmestre. Le jeune mage était accompagné d'Heldan Fregden et de ses hommes, passés par-dessus la muraille grâce à des cordes et des grappins qu'il avait accrochés. Heldan serra son père dans ses bras, puis se retourna vers les envoyés de la duchesse.

« Merci. Merci beaucoup pour avoir libéré mon père. Que comptez-vous faire

maintenant ?

— Il y a le feu à l'est de la ville, autour de la *Taverne de l'Ours*, dit Solenn. Une grande partie des Loups d'Agriler y sont occupés. En comptant vos hommes et les soldats que nous avons libérés, nous sommes une trentaine. Nous devrions pouvoir reprendre la maison de votre père sans problème et, avec de la chance, capturer Kared Haller.

— Une fois que Kared sera entre nos mains, je suis persuadé que les habitants se soulèveront contre les Loups, continua Igor Fregden.

— Allons-y, alors. Il me tarde, il nous tarde à tous, dit Helden en regardant ses hommes, d'agir enfin. »

Ils se mirent en route par petits groupes vers la maison du bourgmestre, le siège de l'autorité de la ville. Les rues d'Agriler étaient désertes. Chaque pas, chaque épée qui frappait un mur ou un tonneau abandonné, résonnait dans la nuit. Au loin, les lumières de l'incendie étaient toujours visibles. Ionis les surveillait, anxieux. Ils avancèrent rapidement en direction du nord de la cité, protégé par le flanc de la montagne. Ils ne croisèrent personne et, au bout d'une quinzaine de minutes, arrivèrent sur la petite place où donnait l'ancienne demeure d'Igor Fregden. De la lumière sortait des fenêtres du rez-de-chaussée. Il n'y avait aucun garde dans la cour intérieure devant la maison.

« Helden, dit Igor Fregden, je pars avec les soldats et la moitié de tes hommes derrière la maison. Nous ferons en sorte que personne ne s'enfuie. Quant à vous, menez l'assaut avec les autres. Surtout, essayez de capturer Kared. S'il parvient à s'enfuir, nos problèmes seront loin d'être terminés. Cela convient à tout le monde ? »

Tous hochèrent la tête en signe d'assentiment. La troupe se divisa en deux groupes. Le premier, mené par le bourgmestre, se dirigea vers l'arrière de la maison. L'autre, avec à sa tête Solenn, Chtark et Helden, s'avança vers la porte d'entrée, essayant de se cacher de la lumière de la lune et des fenêtres éclairées. Quelques minutes après qu'Igor et ses hommes eurent disparu de l'autre côté de la ruelle, Chtark, l'épée à la main, s'avança vers la porte. Il l'ouvrit, doucement. Des éclats de voix parvenaient de l'intérieur. Il fit signe à ses compagnons de le suivre, et entra dans la maison. Les bruits provenaient de la grande pièce dans laquelle Kared et Glader les avaient reçus à leur arrivée. Chtark s'en approcha. La porte était entrouverte. De l'autre côté, Kared, assis et entouré d'une dizaine d'hommes, s'entretenait avec l'un de ses sbires.

« Cinq maisons ont déjà entièrement brûlé. Une douzaine sont en feu aux alentours. L'incendie continue de s'étendre, mais moins vite. Une bonne partie des habitants sont venus, et les trois quarts de nos gars y sont aussi.

— Des nouvelles de Jaril ?

— Aucune depuis qu'on a trouvé le corps de Glader à *L'Ultime Soupir*. Et tous les Jéroles ont disparu de la circulation.

— Je n'aime pas ça, vraiment pas. Retourne là-bas, prend cinq ou six hommes avec toi, et passe toute la ville au peigne fin. Ramène-moi tous les Jéroles que tu trouveras. Je veux savoir ce qui se passe. Et ne reviens pas bredouille.

— Bien, Kared. »

Celui-ci se leva, et s'approcha de l'homme. Sans prévenir, il lui envoya un coup de poing dans l'estomac. Sous la douleur, celui-ci se plia en deux.

« Seigneur Kared, triste crétin. Je m'appelle seigneur Kared, tu as compris ?

— Pardon, seigneur Kared, souffla l'homme, le visage encore crispé par la douleur.

— Dégage maintenant. »

L'homme fit demi-tour, et s'approchait de la porte, sous les regards goguenards de ses compagnons lorsque Chtark l'ouvrit à toute volée. L'épée à la main, il se rua dans la pièce, suivi par Solenn, Miriya, Donhull, Douma et une partie des hommes, menés par Heldan Fregden. Ionis, Aurianne et quelques autres restèrent à l'arrière, protégeant la porte et s'assurant que personne n'arrivait en renfort. En un éclair, Kared et ses Loups prirent leurs armes, et se préparèrent à l'assaut.

« Fregden, tu n'aurais jamais dû, je t'avais prévenu ! hurla Kared en se levant. Ton père mourra dès demain, pendu comme un vulgaire voleur !

— C'est trop tard, Kared ! Il est déjà sorti de la prison, et il vous attend dehors, avec tous les soldats que tu avais enfermés avec lui. Tu es fini !

— Tuez-les ! »

Les Loups d'Agriler, un sourire malsain aux lèvres, s'approchèrent de leurs adversaires, menaçants.

« Pour la duchesse ! Pour Avelden ! » hurla Chtark.

Le capitaine d'Escalon se jeta sur les hommes de Kared, l'épée à la main, aussitôt suivi par ses compagnons. En un instant, la plus grande confusion régna dans la pièce. Les coups d'épée pleuvaient, les grognements et les cris de douleur fusaient. Aurianne, le visage crispé par l'attention, guettait chaque cri, chaque regard, prête à soigner le premier de ses compagnons qui en aurait besoin. Ionis voyait les yeux de la jeune guérisseuse revenir, encore et toujours, sur Donhull, qui se battait près de sa sœur. Les Loups étaient des adversaires coriaces. Chtark et Douma, côte à côte, faisaient face à trois hommes, essayant de les faire reculer. Solenn et Heldan avançaient vers Kared, après avoir tué un homme sur leur passage. Miriya et son jeune frère se battaient eux contre deux colosses, armés d'un fléau et d'une massue, dont chaque coup était ponctué d'un cri d'effort. La porteuse tentait de contenir les deux hommes pendant que son frère, plus agile qu'elle, les harcelait pour les repousser contre le mur. Au fur et à mesure que les compagnons de la duchesse avançaient, les soldats restés fidèles au bourgmestre entraient dans la pièce, pressés d'en découdre. Les Loups, submergés par le nombre, tombaient rapidement, les uns après les autres. En quelques minutes, il ne restait plus que quatre hommes entourant Kared. Leurs visages n'avaient plus autant d'assurance. Ils se battaient, dos à dos, contre leurs assaillants. Soudain, Igor Fregden apparut à la porte, l'épée à la main.

« Rends-toi, Kared, cria-t-il. Vous êtes finis. Nous sommes plus nombreux, et tu n'as nulle part où fuir ! Rends-toi, et toi et tes hommes aurez la vie sauve. »

Kared regarda rapidement autour de lui. Dans la pièce, les trois-quarts de ses Loups étaient au sol, morts ou blessés, ainsi que quelques anciens soldats de la ville. Face à lui se tenaient une vingtaine de soldats, plus nombreux, et plus déterminés.

« Arrêtez ! C'est bon, nous nous rendons ! » cria-t-il.

Aussitôt, le combat cessa, sans que quiconque ne lâche son arme.

« Fregden, tu me donnes ta parole ?

— Oui. Il ne te sera fait aucun mal. Toi et tes hommes, lâchez vos épées.

- Que vas-tu faire de nous si nous nous rendons ?
- Vous amener à l'endroit où vous méritez d'être : la prison d'Agriler.
- La prison ?
- Choisis : c'est ça ou la mort. »

Kared réfléchit un court instant, puis son arme tomba au sol, dans un tintement bruyant. Aussitôt, ses hommes l'imitèrent.

« C'est parfait. Je respecterai ma parole, Kared. Heldan, prends tous tes hommes, et amène les Loups à la prison. Restez tous là-bas. Et que la cellule de Kared soit gardée par cinq hommes en permanence. Quant à nous, mes amis, allons vite répandre la nouvelle dans la cité, et aider à éteindre le feu. Agriler est libre, enfin. Grâce à vous. »

LE TRIBUNAL D'AGRILER

Le calme revint en quelques jours. La nuit-même de la défaite de Kared Haller, tous ceux de ses hommes qui n'avaient pas été faits prisonniers disparurent. Certains quittèrent la ville, retournant dans leurs villages et dans leurs fermes s'ils en avaient. D'autres encore prirent définitivement leurs affaires, et partirent en direction des autres cités du duché, où ils espéraient retrouver dans l'une ou l'autre une nouvelle bande qui pourrait les accueillir. Les rares qui ne purent se cacher furent lynchés. Malgré les consignes de vigilance qu'Igor Fregden avait données à la garde, la colère des habitants était telle que les cadavres qui pendaient des gibets furent rapidement remplacés par ceux des brigands suffisamment malchanceux pour tomber entre leurs mains. Les émissaires de la duchesse étaient les invités du bourgmestre, et fêtés en héros dans toute la cité. A chaque coin de rue on les hélait, les remerciant, leur offrant un morceau de tissu, une bière, un jambon, une simple accolade sur l'épaule. Donhull, qui ne cachait pas son malaise, passait le moins de temps possible à l'intérieur des murailles, tandis que ses amis profitaient eux de leur notoriété et de quelques jours de repos. Ils savaient que la date du couronnement du jeune duc Eran de Terlan approchait, et que la duchesse les attendait, là-bas, à Lahémone. Un soir, alors que tous dînaient à la maison du bourgmestre en compagnie du vieil homme, des éclats de voix se firent entendre au dehors. Douma se leva et alla à la fenêtre.

« Prenez vos armes, vite ! dit-il, en se tournant vers ses compagnons, serrant son épée.

— Qu'y a-t-il ? demanda Igor Fregden, se levant de table à son tour.

— Je ne sais pas. Il y a une centaine de personnes dehors, la plupart armées, qui s'approchent. Les gardes reculent vers la maison.

— Je vais voir ce qu'il se passe.

— Messire, non ! Ils vont vous lyncher ! Ils ont l'air furieux ! », s'exclama Aurianne.

De dehors, les cris se faisaient de plus en plus forts.

« A mort ! »

« Mort aux brigands ! »

« Pas de pitié ! »

« Fregden, tu es avec nous ou avec eux ! »

Les gardes, maintenant regroupés devant la porte d'entrée, semblaient impressionnés par cette marée humaine, armée de fourches, de bâtons, et éclairée par des dizaines de torches dans la nuit.

« Foutaises ! dit Fregden d'un ton sec. Je les connais, ils ne me feront pas de mal. »

Le bourgmestre quitta la pièce. Il traversa le vestibule, ouvrit la porte d'entrée de la maison, et s'avança sur le perron, face à la foule.

« Qu'y a-t-il, gens d'Agriler ? », cria le vieil homme, d'une voix étonnamment forte pour son âge.

Aussitôt, le silence se fit.

« Dites-lui ! »

« Oui allez-y ! »

« Dites-lui qu'on veut la justice ! »

Un homme s'avança. Vêtu d'une simple tunique de laine et d'un pantalon en tissu, il était armé d'un grand bâton. Les gardes levèrent leurs épées, prêts à frapper.

« Laissez-le, dit Fregden, doucement, avant de reprendre, plus fort, en direction de l'homme. Qui es-tu ? Parles-tu au nom de tous ces gens ?

— Mon nom est Géorl Kranter, messire bourgmestre. Et je parle en leur nom.

— Que me veux-tu, Géorl Kranter ? Que signifient tout ce bruit et ces menaces ? »

L'homme parut un instant gêné, se balançant d'un pied à l'autre.

« Les Loups d'Agriler, messire bourgmestre, ont causé beaucoup de souffrance. Nombreux sont ceux d'entre nous qui ont été volés, frappés, et certains mêmes ont vu leurs femmes et leurs filles violées ou battues.

— Je sais cela. Les coupables sont en prison, même si malheureusement certains ont pu fuir.

— Ils doivent être punis pour ce qu'ils ont fait, messire bourgmestre.

— Ils l'ont été. J'ai ordonné qu'ils soient mis à la tour, et ils y resteront des années, vous pouvez me croire.

— La punition n'est pas suffisante. Ils doivent payer.

— Oui, qu'ils crèvent ! hurla une voix d'homme dans la foule.

— Pendons-les, comme ils ont pendu les nôtres ! hurla une autre voix.

— Ils méritent la mort ! La mort ! » cria une femme.

La foule toute entière rugissait, levant à nouveau fourches et bâtons. La colère était palpable.

« Si tu refuses notre jugement, messire bourgmestre, nous exécuterons nous-même la sentence.

— Pour qui te prends-tu ?, demanda, d'une voix glaciale, le bourgmestre. Qui crois-tu avoir face à toi ? Veux-tu rejoindre ces hommes en prison ? »

Aussitôt, le silence se refit dans la foule. Puis une voix cria : « Traître ! Traître ! »

« Qui ose ? », hurla Igor Fregden, sans masquer sa colère.

A nouveau, plus un bruit ne se fit entendre.

« Je suis le bourgmestre de cette cité, et la dirige au nom de Dame Iselde, notre duchesse et notre suzeraine ! cria le vieux bourgmestre. Aucun jugement, vous entendez, aucun, ne se fera sans que j'en aie décidé ainsi ! »

Des murmures de protestation se firent entendre dans la foule. Le bourgmestre ne les laissa pas s'étendre.

« J'ai entendu ta requête, Géorl Kranter. Tu souhaites, vous souhaitez tous, que ces hommes soient jugés pour les crimes qu'ils ont commis.

— Oui !

— A mort !

— Pendons-les, haut et court !

— Taisez-vous ! cria Fregden. J'ai parlé de jugement. Pas de condamnation. J'ordonne donc que dès demain soir soit convoqué un tribunal exceptionnel, qui devra décider du

sort de Kared Haller et de ceux qui l'ont suivi et qui sont maintenant en prison avec lui. Je présiderai ce tribunal, et c'est moi, et moi seul, qui déciderai du verdict. Géorl Kranter, tu seras membre du jury, ainsi que deux autres personnes que tu désigneras. Je choisirai de mon côté également deux personnes, qui feront elles aussi partie du jury. Le tribunal aura lieu ici même, et vous pourrez tous participer au procès de ces hommes. Partez maintenant, et rentrez chez vous. »

Dans la foule, les discussions allaient bon train. Kranter regardait les uns et les autres, interrogatif, ne sachant quoi faire. Au bout de quelques minutes, un premier groupe, puis un second, se désolidarisèrent de la foule, et repartirent, doucement, en direction de la cité.

« Nous serons là demain soir, messire bourgmestre.

— J'y compte bien. »

Kranter fit une révérence maladroite, et réintégra la foule des habitants, qui bruissait des dernières conversations. Igor Fregden se retourna vers sa maison. D'un mouvement de tête, il fit signe à ses invités de le suivre à l'intérieur. Dès que la porte fut fermée, il poussa un long soupir.

« Vous n'allez pas les laisser faire, messire Fregden ? demanda Aurianne, inquiète. Ils veulent tous les tuer ?

— J'en ai bien peur, Aurianne. Mais je n'ai guère le choix. Kared et ses hommes devront être pendus demain soir.

— Pas si le jury en décide autrement.

— Tu es bien naïve, ma fille. Si jamais ces hommes ne sont pas pendus demain soir, j'ai bien peur que la prison ne soit vite prise d'assaut, ou que la cité connaisse des troubles bien plus graves encore. Le peuple veut leur mort. Il l'aura. C'est le prix qu'il faudra payer pour que la ville retrouve sa quiétude... et que nous ne finissions pas nous aussi sur la potence. Ils sont ivres de rage, tous. Et je ne suis pas sans les comprendre.

— Ils ont commis des crimes atroces, Aurianne, dit Solenn. Ils méritent leur sort.

— Personne ne mérite de mourir. La prison est une punition bien plus dure que la mort. Et qui sait, peut-être ces hommes se rendront-ils compte des horreurs qu'ils ont commises ?

— C'est trop tard pour eux, Aurianne. Je n'ai pas le choix. »

Aurianne dévisagea ses compagnons, les uns après les autres. Sur les visages de chacun, elle lisait la même chose : Kared et ses hommes mourraient, le lendemain.

« Personne ne mérite de mourir, répéta-t-elle, sèchement. Personne. »

La jeune femme fit volte-face et sortit de la maison du bourgmestre, en claquant violemment la porte derrière elle. Ses compagnons restèrent un instant interdits. Après un soupir triste, le bourgmestre reprit :

« Chtark, tu feras partie du jury demain. Il est bon que la duchesse soit le plus fortement représentée lors de ce simulacre. Il sera essentiel de faire croire à tout le monde que la décision a été prise par les autorités, vous comprenez ?

— Bien sûr, messire Fregden, répondit le jeune capitaine.

— Je nommerai un garde de la cité, qui fera le second membre du jury. Je vous attends demain soir, à la tombée de la nuit. »

Aurianne ne reparut pas de la journée, et ce n'est qu'à la nuit tombante que ses compagnons la revirent enfin. Installés aux côtés d'Igor Fregden dans la cour de la maison du bourgmestre, ils attendaient, face à la foule qui se massait devant eux, que le procès commence. Les habitants d'Agriler étaient venus en nombre, certains encore armés de fourches ou de bâtons. Les soldats du bourgmestre étaient tendus, et gardaient les mains sur leurs épées. De la foule sortit Aurianne, le visage fermé. La jeune femme se dirigea sans un mot vers ses compagnons, et prit place sur l'une des rares chaises qui restaient libres.

« Aurianne, nous étions très inquiets ! Où étais-tu passée bon sang ! murmura Solenn à la guérisseuse.

— J'ai essayé de raisonner Kranter et les habitants d'Agriler. Mais ils n'ont pas voulu m'entendre. Ils veulent du sang. Ce sont des bêtes, tous. »

Solenn regarda son amie quelques instants en silence, puis reprit :

« Comment aurais-tu réagi si ta famille avait été décimée par ces brigands, Aurianne ? Es-tu bien sûre que tu ne serais pas au milieu de cette foule, armée de ta dague, en n'attendant qu'une chose, que ces brigands soient pendus, comme ils le méritent ?

— Ce n'est pas ma vision de la justice. Mais où sont les gibets ? Puisque leur culpabilité est décidée d'avance, il devrait déjà y avoir des gibets, non ?

— Ils sont dans la caserne, juste derrière. Fregden a tout prévu. »

Aurianne allait répondre lorsque le brouhaha qui émanait de la foule se calma. Géorl Kranter se présenta, accompagné de deux autres hommes. Tous les trois se dirigèrent vers Igor Fregden, qui était assis devant une grande table installée en long dans la cour.

« Messire Fregden, me voici comme vous l'aviez demandé. Et voici Gaël Monlofier et Ycan Fergelon, qui participeront au tribunal.

— Soyez les bienvenus, répondit Fregden, d'une voix forte pour que la majeure partie de l'assemblée puisse l'entendre. Installez-vous à ma gauche. Je serai quant à moi conseillé par Jalan Hidralan, capitaine de la garde d'Agriler, et par le chevalier Chtark de Norgall, capitaine des Chevaliers d'Escalon. »

Kranter et ses compagnons saluèrent les deux hommes assis à la droite du bourgmestre, et s'installèrent à leur tour face à la foule.

« Qu'on fasse entrer les accusés. », ordonna Fregden.

Quatre gardes se dirigèrent vers une petite porte située sur le côté de la caserne, d'où sortirent un Kared Haller au visage inquiet, accompagné d'une dizaine de ses hommes. Tous avaient les mains liées par une corde épaisse. Les gardes menèrent les derniers des Loups d'Agriler près des tables où étaient installés les membres du tribunal, sous les hurlements de la foule.

« A mort ! »

« Mort aux assassins ! »

« Pendez-les ! »

Les hurlements durèrent quelques minutes, jusqu'à ce qu'Igor Fregden se lève. Sa frêle silhouette semblait bien peu de chose peu face aux habitants d'Agriler en colère, pourtant le silence se fit instantanément. Pendant quelques secondes, seul le bruit des

torches crépitant dans l'air du soir se fit entendre. Puis le bourgmestre prit la parole.

« Peuple d'Agriler, vous avez devant vous Kared Haller et ses hommes, accusés de nombreux crimes. Ils ont pris possession de cette cité, ont jeté en prison le bourgmestre, unique représentant de la duchesse Harken, et profité de leur pouvoir pour voler, piller, et tuer, sans vergogne. En quelques semaines, plus d'une centaine d'habitants de cette cité ont été assassinés, certains afin de les voler, d'autres sans aucune raison. De nombreuses maisons ont été dévastées, et il ne reste plus aucun marchand dans cette ville. Kared, vous êtes ici pour répondre de vos crimes. Qu'avez-vous à dire pour justifier vos actes ? »

Les Loups d'Agriler, qui quelques jours auparavant paraient dans la cité, gardaient la tête baissée. Ils se regardèrent les uns les autres, puis se tournèrent vers leur chef. Kared Haller n'était plus que l'ombre de lui-même, le regard vide, les épaules baissées, comme s'il savait déjà qu'il vivait ses derniers instants. La foule s'impatiait devant leur silence. Les murmures se faisaient de plus en plus forts.

« Ils ont dévasté mon échoppe, volé tout mon vin, et brisé toutes les barriques qu'ils n'ont pas pu emmener. Ils m'ont frappé, tant et si bien que depuis, je peux à peine marcher ! hurla un homme dans la foule. Ils doivent être pendus !

— Ils ont tué mon fils ! cria un autre homme, au premier rang. Il faut les pendre !

— Ils ont brûlé la maison de mon frère ! Il est mort, avec toute sa famille, enfermé à l'intérieur, pour avoir refusé de leur fournir l'or qu'ils demandaient.

— Lui là-bas, le petit blond et l'autre, à côté, ils m'ont frappé et frappé mon épouse, parce que nous ne leur avons pas laissé la place au puits. »

Les cris des uns et des autres se faisaient de plus en plus forts, déchirants la nuit d'un flot d'accusations. Face à la foule, les brigands gardaient la tête baissée, comme résignés. Les habitants d'Agriler s'agitaient eux de plus en plus. Alors que les fourches commençaient à se montrer, Igor Fregden se leva à nouveau, et demanda le silence.

« Nous avons tous entendu les crimes qui sont reprochés à ces hommes qui, par leur silence, avouent ces crimes. Nous allons maintenant devoir décider de la sentence. Ces hommes doivent-ils être pendus, ou doivent-ils être enfermés dans la tour d'Agriler jusqu'à la fin de leurs jours ?

— Le gibet ! Le gibet ! hurla une femme.

— Il faut les pendre, hurla une autre.

— C'est au tribunal d'en juger. Géorl Kranter, toi et tes compagnons, quel est votre verdict ?

— Ces hommes sont coupables de crimes très graves, déclara Kranter. Ils doivent être pendus.

— Je suis d'accord avec Géorl, dit son voisin de gauche. Ils méritent la mort.

— Oui. Il faut les pendre, dit leur compagnon.

— Capitaine Hidralan ?

— Ces hommes méritent la mort.

— Capitaine d'Escalon ?

— Nous n'avons entendu qu'une faible partie des crimes que ces hommes ont commis. Je pense aussi que ces hommes doivent être pendus.

— Qu'il en soit ainsi. Kared Haller, toi et tes hommes avez été jugés coupables des

crimes qui vous sont reprochés. Qu'on monte les gibets ! »

Sous les vivats de la foule, les gardes commencèrent à monter les estrades et les potences, pendant que les condamnés se resserraient les uns contre les autres. Leurs yeux passaient des cordes à la foule, qui attendait leur mort avec réjouissance. Aurianne était livide.

« Je refuse d'assister à ça. Vous ne valez pas mieux qu'eux », lâcha-t-elle sèchement.

La jeune femme se leva de la table où était installé le tribunal et quitta la petite place, suivie de loin par Donhull.

LES JÉROLES

Plusieurs jours étaient passés depuis la pendaison de Kared Haller et de ses hommes. Aurianne avait insisté pour que leurs corps soient enterrés et non pas laissés aux bêtes sauvages. Igor Fregden avait accédé à sa requête. Les condamnés avaient été enterrés un soir non loin de la cité, tard et de la manière la plus discrète possible. L'heure du départ approchait pour les compagnons de la duchesse Harken, qui les attendrait bientôt dans la cité d'Hargelon pour le couronnement du jeune duc Eran de Terlan. Un soir, alors que Douma rentrait à leur auberge, il entendit une voix l'appeler :

« Douma ! Douma ! »

Instinctivement, le jeune homme mis sa main sur sa hanche, prêt à sortir son épée. Cachée dans une ruelle sombre qui coupait l'artère principale de la cité, une silhouette frêle, dont le visage était caché par une grande capuche, lui faisait signe d'approcher. Derrière elle se trouvait une autre personne, à la carrure bien plus imposante, cachée de la même manière.

« Douma ! Douma ! C'est moi, Fanaran. »

La silhouette releva sa capuche un instant. Douma sursauta en reconnaissant l'ancienne amie de Glader. Il lâcha la garde de son épée et regarda autour de lui. Le soleil allait bientôt se coucher sur Agriler, et les rues étaient désertes. Personne ne les avait vus. Douma s'approcha. L'autre personne fit également tomber sa capuche. Il s'agissait de Famos, l'un des compagnons de Glader. Fanaran et Famos étaient sur le qui-vive, regardant nerveusement à droite et à gauche.

« Nous voulons te parler, Douma. La mort de Glader a laissé les Jéroles dans le chaos. Nous avons besoin de toi. Veux-tu nous entendre, s'il te plaît ?

— Qui me dit que vous n'allez pas essayer de m'assassiner ? C'est moi qui ai tué Jaril.

— Nous le savons. Nous n'avons jamais cru à ta trahison. Nous avons besoin de toi. Suis-nous s'il te plaît, nous te jurons qu'il ne te sera fait aucun mal. Nous nous cachons depuis la mort de Glader, mais nous ne pourrions pas rester indéfiniment à l'abri. »

Quelque chose dans la voix de la jeune femme acheva de convaincre Douma. Était-ce le souvenir de leur ancienne amitié ? L'ancienne loyauté du jeune homme envers les Jéroles ? L'envie de les retrouver, tous ? Il n'arrivait pas à démêler tous ces sentiments, et, malgré le risque qu'il prenait, il hocha la tête.

« Très bien. »

Fanaran soupira de soulagement, et remit sa capuche, imitée par Famos.

« Suis-nous, dit-elle. Les derniers Jéroles se cachent dans une petite maison non loin de là. Tous t'attendent. »

Fanaran et Famos menèrent Douma le long des ruelles sinueuses d'Agriler, descendant vers le bas de la ville en longeant les murailles. Après une vingtaine de minutes d'une marche silencieuse, ils s'arrêtèrent devant une petite maison en bois, en fort mauvais état. Le toit de chaume s'effondrait en plusieurs endroits, et l'un des murs semblait prêt à s'écrouler. Les fenêtres de la maison étaient bouchées par des planches, et

il était impossible de voir à l'intérieur. Arrivé devant l'entrée, Fanaran frappa selon un code complexe, et la porte s'ouvrit. Derrière, un garçon d'une quinzaine d'années dévisageait les nouveaux arrivants.

« Ils vous attendent tous », dit-il simplement en se poussant.

La maison paraissait encore plus petite de l'intérieur. Le rez-de-chaussée n'était constitué que d'une seule et même pièce. Assis çà et là, sur le sol de terre battue ou sur les rares chaises présentes, une vingtaine de personnes attendaient, en silence. Tous étaient relativement jeunes, entre dix et vingt ans au maximum. Sur leur visage, Douma voyait l'anxiété, qu'aucun n'essayait de cacher. Au fond, une cheminée fumait. Les fenêtres étaient barricadées, et la seule lumière provenait de l'âtre et de quelques torches accrochées aux murs.

« Il est venu », dit Fanaran à l'attention de l'assemblée.

Elle se tourna ensuite vers Douma.

« Assieds-toi. Nous ne te ferons aucun mal. »

La jeune femme laissa son ancien ami s'installer sur une chaise tendue par l'un de ses compagnons, puis reprit.

« Douma, je suis venu te chercher au nom de tous les Jéroles... de ce qu'il en reste plutôt. Sache avant tout que nombre d'entre nous n'ont jamais cru à l'histoire de Jaril. Je sais qu'il est bien tard pour te le dire, mais malheureusement nous n'en avons pas eu l'occasion avant. Et les événements récents nous ont malheureusement montré que nous avons raison de nous méfier de lui. La dizaine de Jéroles qui lui était fidèle est partie, ou s'est fait attraper par les habitants d'Agriler. C'était les plus féroces, et leurs visages et leurs noms sont haïs par la population. Quant à nous... Nous nous terrons ici depuis deux jours. Glader nous avait demandé de nous faire plus discrets ces derniers temps. Il prenait de plus en plus de distance vis à vis de Kared et de ses Loups, tous plus violents les uns que les autres. Glader ne voulait plus que nous soyons associés à eux. Je crois, même s'il n'en a jamais parlé, qu'il voulait que nous quittions cette ville, avant qu'elle ne sombre. Mais il est mort avant. Famos a vu ce qui s'est passé à *L'Ultime Soupir*. Il est venu nous prévenir et, depuis ce moment, nous nous cachons ici. Nous n'avons plus de chef, Douma, et cette cité qui nous a nourris depuis tant d'années nous hait maintenant. Nous avons deux solutions : fuir Agriler pendant la nuit et risquer d'être pris et pendus, ou bien... que tu deviennes notre chef, et que tu intercèdes en notre faveur auprès de Fregden. Tu me connais, Douma, et tu connais aussi Famos, Lisar, et Uriel. Nous ne sommes pas des assassins. Si quiconque nous découvre, nous risquons fort d'être lynchés ou mis sur une potence pour des crimes qui ne sont pas les nôtres. Aide-nous, Douma. On dit que tu travailles pour la duchesse maintenant. Aide-nous, nous t'en supplions. »

Douma, le regard perdu dans le vide, ne disait rien. La pièce était envahie par son silence, et par le silence de tous ses anciens compagnons. Il connaissait une bonne partie de ces visages. Quelques années étaient passées, certes, mais c'était bien ceux de ses anciens amis. Dans sa tête, les images défilaient. Son enfance, dans les montagnes d'Agriler, puis la mort de ses parents. Son arrivée dans la cité, seul et abandonné, puis son intégration dans les Jéroles, sa rencontre avec Glader, son frère d'armes, le seul en qui il avait eu une confiance aveugle. Puis la trahison des Jéroles, et sa fuite éperdue sur les

routes d'Avelden, pour arriver, enfin, à Avelde où d'autres l'avaient accueilli parmi eux. Était-il encore le Douma des Jéroles, celui qui volait sur les étals des marchés à la nuit tombée, celui qui narguait la garde de la cité ? Ou bien était-il le serviteur de la duchesse Harken, combattant pour l'honneur et la gloire d'Avelden ? Tous ces visages, face à lui, attendaient sa réponse. Douma les fixa, un à un. Il essayait de lire dans leurs yeux. Étaient-ils sincères, ou cherchaient-ils juste à sauver leur peau ? Il y avait parmi eux quelques nouveaux, quasiment tous des enfants. Comme lui, lorsqu'il avait rejoint les Jéroles. Il se racla la gorge.

« J'ai pris ma décision. »

Dans la salle, aucun bruit ne se faisait entendre. Tous semblaient même avoir arrêté de respirer.

« Je vais essayer de vous aider. »

Aussitôt, une explosion de soulagement et de joie retentit dans la pièce, certains des plus jeunes éclatant même en sanglots, de soulagement.

« Attendez !, dit Douma. Je ne vous garantis rien. Je vais faire de mon mieux, mais je ne suis pas sûr de réussir.

— Nous avons confiance en toi, Douma. Et toi seul peux nous sortir de cette situation. Que comptes-tu faire ? Quand pourrons-nous partir ?

— Je ne sais pas trop encore. Il faut que j'aille voir Fregden. Restez cachés ici, ne bougez pas avant que je ne revienne. Les Loups qui n'avaient pas fui la ville ont tous été pendus. Si quelqu'un vous trouve, cela sera aussi votre sort. Est-ce clair ? »

Dans la salle, tout le monde hocha la tête.

« Il est tard, et je ne pourrai rien faire ce soir. Attendez-moi au moins jusqu'à demain. »

Lorsque Douma revint à l'auberge, ses amis étaient assis autour d'une grande table, devant plusieurs pichets de bière. Il s'approcha d'eux, s'installa à son tour, et se servit une grande pinte en soupirant.

« Où étais-tu passé ? demanda Solenn. On voulait t'attendre pour manger, mais Chtark a fini par céder à son estomac. »

Douma sourit, et, après avoir vérifié que personne ne pouvait les entendre, entreprit de raconter sa soirée à ses compagnons. Lorsqu'il eut fini, tous se resservirent de la bière, et Solenn prit la parole :

« Que comptes-tu faire alors ? Tu vas les aider ?

— Evidemment. Ils n'ont pas de sang sur les mains. Ils ne méritent pas de mourir. Et puis, ils étaient mes amis avant ... avant que je ne doive partir.

— Avant qu'ils ne te trahissent, oui, dit Chtark, la mine renfrognée. A Norgall, on dit : « Traître un jour, traître toujours ».

— Ils ne m'ont pas trahi. Tout s'est passé trop vite, et Jaril était bien trop malin. Ils n'ont pas eu le temps de réagir. Ils m'ont dit qu'ils n'avaient jamais cru en ma culpabilité.

— Facile à dire, quand ils ont besoin de toi.

— Je les crois, Chtark, ils ne mentent pas.

— Tu veux les aider à fuir ? demanda Miriya.

— Non. Avec toutes les patrouilles en ce moment, jamais ils ne pourraient sortir sans

que les gardes ne les remarquent. J'irai voir Fregden demain matin, et lui demanderai de bien vouloir les laisser partir.

— Et pour quelle raison sauverait-il les Jéroles quand il a laissé condamner à mort les Loups d'Agriler ? demanda sèchement Aurianne.

— Ils n'ont pas de sang sur les mains. Les Jéroles n'ont jamais, jamais tué. Sauf ceux qui ont suivi Jaril. Glader détestait la violence. Il voulait juste que nous ayons tous de quoi manger, des vêtements pour nous tenir chaud l'hiver, et un toit où dormir. Ils sont tous orphelins, n'ont nulle part où aller. Si je ne fais rien, ils finiront par se faire pendre. Ils ne le méritent pas.

— Ils vont quitter Agriler, certes, mais pour recommencer leurs rapines ailleurs. Je ne suis pas certain que ce soit une bonne solution, grommela Chtark.

— Ne t'en fais pas. J'ai une bien meilleure idée que cela, répondit Douma en souriant.

— Laquelle ?

— Je vous le dirai quand j'aurai l'accord du bourgmestre. Si je vous le dis avant, vous allez me traiter de fou. »

« Mais vous avez perdu la tête ! s'exclama, le lendemain matin, Igor Fregden.

Le vieil homme, que Douma avait rejoint alors qu'il prenait son petit déjeuner, avait manqué de s'étouffer et recracha une partie du thé qu'il était en train de boire.

« Non, messire Bourgmestre, je ne suis pas fou. Je pense juste qu'ils ont, tous, le droit d'avoir une seconde chance.

— Jamais la duchesse n'acceptera !

— La duchesse a besoin de toutes les bonnes volontés. Avelde a perdu de nombreux soldats et de nombreux messagers lors des dernières batailles. Je suis certain que Dame Iselde sera ravie que je lui ramène une vingtaine d'hommes supplémentaires.

— Mais ce sont tout juste des adolescents ! Et des brigands, par-dessus tout !

— C'est d'autant mieux. Ils sont rapides, agiles, malins. Ils ont besoin qu'on leur donne une porte de sortie, messire Bourgmestre. Si personne ne les aide, ils finiront pendus, ou voleurs, dans une autre ville.

— Ils ont le vol dans la peau.

— C'est faux. Ils volent pour survivre.

— Ils sont paresseux !

— Non. Ils n'ont pas d'autre solution.

— Jamais ils n'obéiront. Jamais ils ne pourront changer de vie.

— C'est faux, messire bourgmestre. Regardez-moi. La duchesse Harken et son père m'ont fait confiance. Je suis aujourd'hui à leur service, et je me bats, aux côtés de Dame Iselde, pour sauver ses terres. Croyez-vous que je le fasse pour l'argent ? Pour la gloire ? Non. Je le fais parce qu'un jour, alors que j'étais enfermé dans les geôles d'Avelde un homme est venu me chercher et m'a donné, à moi, une seconde chance. A moi, le supposé traître, banni d'Agriler par ceux qu'il considérait comme ses propres frères. Quelqu'un me faisait enfin à nouveau confiance. Je n'ai jamais oublié ce moment. Et par la suite, Dame Iselde n'a jamais douté de moi, jamais. Je veux que vous m'aidiez à offrir aux Jéroles la même chance que celle qui m'a été accordée. »

Igor Fregden regardait Douma, pensif. Après avoir bu plusieurs gorgées de thé, le vieil

homme demanda, doucement :

« Es-tu sûr qu'ils n'ont pas de sang sur les mains ? »

Douma sourit de toutes ses dents, et répondit :

« Je vous le garantis ! Cela veut dire que vous acceptez de les aider ?

— Vous partirez tous demain, avant que le soleil ne se lève. Je donnerai des ordres pour qu'on vous laisse sortir de la cité sans poser de question. Fais en sorte que personne ne voie leurs visages. Si quelqu'un les reconnaît, ils seront lynchés en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. L'exécution de Haller et de ses hommes a calmé la majeure partie de la population, mais il en faudrait peu pour attiser à nouveau leur colère. Fais aussi en sorte que personne ici ne sache que j'ai donné mon accord. Si la population apprend cela, je ne donne pas cher de mon autorité et de l'autorité de la duchesse. C'est extrêmement important, tu entends ?

— Ne vous inquiétez pas, messire bourgmestre. Personne ne saura rien.

— Je compte sur toi. N'oublie pas de partir dès demain matin. Et transmets mes respects à Dame Iselde.

— Je n'y manquerai pas. »

Douma se leva, fit une courte révérence. Il s'approcha de la porte et, avant de la refermer derrière lui, se retourna vers le bourgmestre.

« Messire Igor ?

— Oui ?

— Merci. Du fond du cœur. »

Le vieil homme sourit et ajouta :

« Tu as bien changé. Je compte sur toi pour que faire en sorte que, plus tard, ils te ressemblent. »

Le cœur gonflé d'un mélange de soulagement et de fierté, Douma referma la porte derrière lui, et quitta la maison du bourgmestre. Dès qu'il fut sortit, il se dirigea en toute hâte vers le refuge des Jéroles. Il frappa à la porte doucement. Immédiatement, une voix lui demanda :

« Qui va là ?

— C'est moi, Douma. Ouvrez-moi. »

La porte s'ouvrit, laissant apparaître le visage inquiet de Fanaran.

« Il est tôt. As-tu de bonnes nouvelles à nous annoncer ?

— Oui, répondit Douma, souriant. Je dois vous parler à tous. »

La jeune femme fit entrer son ancien compagnon. La pièce derrière elle était dans le même état que la veille. Quelques paillasses avaient été rajoutées, mais chaque occupant se trouvait quasiment à la même place. Lorsqu'ils virent Douma, tous se redressèrent, et un silence attentif se fit dans la pièce. Celui-ci se racla la gorge, et commença :

« Je reviens de chez le bourgmestre. Il a accepté de vous laisser partir. »

Aussitôt, un soulèvement de joie s'empara des Jéroles. Les plus jeunes se mirent à crier, certains pleurèrent à nouveau de soulagement, pendant que les plus grands sautaient partout, en hurlant, se frappant les mains les uns des autres. Puis l'un de ceux du fond, que Douma reconnut comme étant Uriel, un ancien ami à lui, commença à frapper dans ses mains en criant « Douma ! Vive Douma ! ». La salle reprit les vivats,

sous le regard mi-gêné mi-fier de leur sauveur. Au bout de quelques minutes, celui-ci reprit la parole.

« Ecoutez-moi ! Ecoutez-moi ! »

Le silence se fit immédiatement.

« Messire Fregden a accepté de tous vous laisser partir. Je lui ai promis que je vous emmènerai tous avec moi. »

A nouveau, des hurlements de joie remplirent la salle.

« Je n'ai pas fini, dit Douma. Certains d'entre vous savent déjà que j'ai bien changé depuis que j'ai quitté Agriler, il y a bientôt quatre ans. J'ai erré, longtemps, sur les routes du duché, jusqu'à ce que j'arrive à Aveld. Là-bas, j'ai continué à faire la seule chose que je savais faire : voler. Mais rapidement, je me suis fait prendre, et me suis retrouvé dans les geôles de la cité. Les quelques jours que j'y ai passés m'ont paru durer des mois. Seul, sans voir le soleil, sans sentir le vent, et sans voir aucune jolie fille. »

Quelques rires éclatèrent dans l'assemblée.

« Ces quelques jours ont été presque aussi difficiles que les mois que j'avais passés dans la tour d'Agriler. Puis enfin, la porte de mon cachot s'est ouverte. On m'a alors proposé un marché : aider des soldats du duc à découvrir qui étaient les bandes de pillards qui accablaient ses terres et racheter ainsi ma liberté, ou bien rester au fond de ma cellule. Je n'ai pas hésité longtemps, pensant très vite fausser compagnie à mes compagnons. Ensemble, nous sommes partis dans les collines d'Erbefond. Nous avons rencontré d'autres personnes, et notre groupe s'est, au fil des jours et des semaines, agrandi. Au départ partis pour découvrir qui étaient ces pillards, nous avons vécu d'innombrables aventures. Elles ont, au fur et à mesure des jours et des semaines, forgés nos liens. Alors qu'au début je n'attendais que la première occasion pour fausser compagnie aux hommes du duc, plus le temps passait, et plus j'appréciais ma nouvelle vie. J'avais de nouveaux amis, qui me faisaient confiance. Nous nous serrions les coudes, tous pour la même cause. Puis le duc est mort, Aveld est tombée, et nous avons connu la guerre, ensemble, aux côtés de Dame Iselde. Une grande dame, croyez-moi. Aujourd'hui, je suis, avec mes compagnons, à son service. Elle sait qu'elle peut me demander n'importe quoi, et que je m'exécute. Pourquoi ? Parce qu'elle aussi m'a fait confiance. Et parce que son seul souci est le bien-être de son peuple, et l'honneur d'Avelden. Pour la première fois de ma vie, je me bats pour quelque chose d'autre que moi. Et quelque chose qui en vaut sacrément la peine. L'honneur de nos terres. »

Dans la salle, le silence était total. Chaque Jérole était comme hypnotisé par le récit de leur ancien compagnon.

« La guerre a été dure, et nous avons perdu de nombreux soldats, de nombreux messagers, de nombreux écuyers. Je suis venu ici pour vous faire quitter cette cité, et vous proposer, à vous aussi, une seconde chance. La duchesse a besoin de soldats et de toutes les bonnes volontés. Venez avec moi. Je vous mènerai jusqu'à la duchesse et, ensemble, nous l'aiderons à protéger Avelden de ses ennemis. Venez avec moi, et ensemble faisons des Jéroles non plus une bande de voleurs laissés pour compte, mais des serviteurs respectés de la duchesse. Venez avec moi, et vous trouverez un métier, le respect, et une cause, une grande cause, pour laquelle se battre. »

Douma termina, et regarda ce qu'il restait des Jéroles, attendant leur réaction. Il y avait de nombreux enfants, certains devaient à peine avoir dix ans. Peut-être pourrait-il en faire des messagers ? Les plus âgés, comme Famos, Fanaran, Uriel et quelques autres, seraient, il le savait, de bonnes recrues dans l'armée de la duchesse. Il n'espérait qu'une chose : que sa suzeraine comprendrait ce qu'il faisait, et qu'elle accepte ces nouvelles recrues.

« Et si nous refusons ? demanda l'un des plus jeunes.

— Je ne forcerai personne à me suivre. Ceux qui ne voudront pas tenter leur chance pourront partir. J'ai promis à Fregden que nous rejoindrons tous la duchesse. Ceux qui ne le souhaitent pas pourront partir, je fermerai les yeux. Je vous demande juste de ne jamais revenir à Agriler. Vous vous feriez lyncher. Et j'ai donné ma parole.

— Quand partons-nous ? Et comment ? demanda un autre.

— Demain matin, avant que le soleil ne se lève, je viendrai vous chercher. D'ici là, je vous laisse réfléchir à ma proposition. Fuir, encore et toujours, ou bien me rejoindre au service de la duchesse. Famos, Fanaran, je vous laisse vous organiser pour que tout le monde soit prêt à partir. Trouvez des capes ou n'importe quoi pour que personne ne puisse vous reconnaître, même dans la nuit.

— Ça marche, dit Famos. A demain. Et merci, Douma. Merci beaucoup. »

Douma sourit, puis, après avoir salué les Jéroles, quitta leur repaire. Une fois sorti, il inspira un grand bol d'air, puis se dirigea vers la taverne où l'attendaient ses amis. Il redoutait un peu leur réaction quand ils apprendraient ce qu'il avait promis aux Jéroles, surtout celle de Chtark. Quand il entra, l'auberge était quasiment vide. Seuls Chtark, Ionis et Solenn étaient assis, en grande discussion.

« Si elle ne veut pas manger, c'est son droit ! disait Solenn, exaspérée.

— Cela fait presque trois jours qu'elle ne mange rien. Ce n'est quand même pas normal. Si elle continue, elle n'aura même pas la force d'aller jusqu'à Hargelon. Nous ne pouvons pas être en retard. La duchesse nous attend. »

Solenn soupira, levant les yeux au ciel, exaspérée.

« Qu'y a-t-il ? demanda Douma.

— C'est Aurianne, répondit Ionis. Cela fait plusieurs jours qu'elle ne mange presque rien. Donhull est inquiet, et même si elle prétend que tout va bien, on la trouve tous fatiguée. On est sûrs qu'elle est malade. Elle se lève au moins trois fois par nuit pour vomir.

— Ecoutez, je vous assure qu'elle n'a rien, alors laissez-la tranquille, bon sang ! », s'exclama Solenn, frappant du poing sur la table.

Surpris par le ton de la jeune femme, les trois hommes se tournèrent vers elle.

« Vous êtes vraiment aveugles. Vous n'avez donc pas compris ?

— Compris quoi ? demanda Chtark.

— Vous n'avez pas vu son ventre ? Elle est enceinte, espèces de mâles stupides ! »

Chtark s'étouffa, et recracha une partie de la bière qu'il était en train de boire, pendant que Ionis et Douma fixaient Solenn avec de grands yeux ronds.

« Enceinte ? Tu veux dire que... Elle et Donhull...

— Oui, Chtark. On ne peut décidément rien te cacher. »

Le capitaine d'Escalon jeta un regard noir à Solenn, et se préparait à répliquer lorsque son regard dévia vers l'escalier, d'où descendait Aurianne, accompagnée de Miriya et de Donhull. La guérisseuse s'approcha de ses amis, qui firent une place aux nouveaux arrivants.

« Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça, tous les trois ? demanda Aurianne à Chtark, Douma et Ionis. Je suis un peu fatiguée, certes, mais je ne ressemble quand même pas à un revenant, si ? »

— Tu es... ?

— Tu attends... ?

— Ils veulent savoir si tu es bien enceinte. » les aida Solenn.

Aussitôt, le visage d'Aurianne se colora de rouge, et elle se tourna vers Donhull, qui ne semblait pas plus à l'aise.

« Je pense que le bébé naîtra vers le milieu de l'hiver », répondit la jeune femme, gênée.

Pendant quelques minutes, tous regardèrent Aurianne, comme s'ils la voyaient pour la première fois. Seule Miriya arborait un grand sourire, la main sur l'épaule de son jeune frère.

« Mais... mais comment allons-nous faire pour rejoindre Hargelon ? », demanda Chtark.

Solenn soupira bruyamment, levant à nouveau les yeux au ciel.

« Toujours aussi pragmatique, à ce que je vois, soupira à son tour Aurianne. Je peux voyager sans problème. Mais il ne faut pas trop tarder.

— Cela tombe bien, dit Douma. Il faudrait que nous partions... demain, à l'aube.

— Pardon ? demanda Miriya.

— J'ai vu le bourgmestre ce matin. Il est d'accord pour laisser partir les Jéroles. Mais ils doivent quitter la ville dès demain matin, avant que le soleil ne se lève.

— Et comment as-tu fait pour le convaincre de les laisser partir ?

— Je lui ai dit que je les embauchais dans l'armée de Dame Iselde. »

Cette fois-ci, ce fut au tour de Douma d'être la cible des regards ahuris de ses compagnons.

« Tu as quoi ? demanda Chtark.

— J'ai dit au bourgmestre que la duchesse serait ravie d'avoir quelques hommes en plus. Il en a convenu, et m'a autorisé à les faire sortir de la ville. Nous devons juste être le plus discrets possible.

— Tu es fou, Douma ?

— Non. Je pense juste qu'une vingtaine d'orphelins dont le seul crime est d'avoir volé pour survivre ne méritent pas la pendaison.

— Jamais ils n'arrêteront. Nous ne pouvons pas leur faire confiance.

— Tu as pourtant su me faire confiance, quand tu avais besoin de moi, n'est-ce pas ? »

Douma toisa Chtark, qui, gêné, évita son regard.

« Je suis l'un d'eux. J'étais comme eux. Je ne les laisserai pas tomber, Chtark. Ils sont ma première famille, et ils n'ont pas d'autre alternative. Ils partiront avec nous, demain, à l'aube.

— Tu leur as dit ? Ils sont d'accord ? demanda Solenn.

— Je leur ai fait la proposition, oui. Ils doivent en discuter. Je suis certain que la majorité acceptera.

— Et que ferons-nous des autres ?

— Nous les laisserons partir. Je leur demanderai juste de jurer de ne jamais revenir à Agriler. Ils iront voler dans une autre ville, sans aucun doute. Mais ils auront eu la possibilité de changer. Peut-être, plus tard...

— Je pense que c'est une très bonne idée, Douma, dit Aurianne. La meilleure qu'on ait eue depuis pas mal de temps.

— Merci, Aurianne.

— Nous partons donc tous demain, à l'aube. Direction Hargelon, et Dame Iselde. Allons préparer nos affaires et les chevaux. La route sera longue. »

UN NOUVEAU DEPART

Une heure avant le lever du soleil, Douma frappa à la porte des Jéroles. Sans un bruit, celle-ci s'ouvrit, laissant passer Fanaran.

« Vous êtes prêts ? demanda Douma.

— Oui. Entre. »

Douma s'exécuta. A l'intérieur de la pièce, les Jéroles étaient prêts à partir. Tous vêtus de longues capes, coupées dans des couvertures, des rideaux, ils portaient des sacs à dos, des besaces, certains juste un baluchon accroché à une branche de bois. Douma les regarda un instant, puis demanda à voix haute :

« Lesquels d'entre vous sont ceux qui me suivent ?

— Douma, demanda Fanaran, resteras-tu notre chef si nous te suivons ? Et resterons-nous tous ensemble ? »

Le jeune homme hésita un court instant.

« Oui. Je resterai votre chef. Et les Jéroles ne seront pas séparés. Je vous le promets.

— Je viens avec toi, alors, dit la jeune femme.

— Je t'accompagne aussi. », dit Famos, de sa voix grave.

Douma regarda le reste des Jéroles. Il voyait dans les yeux de certains d'entre eux l'appréhension d'annoncer qu'ils ne l'accompagneraient pas. Il les regarda, et leur sourit.

« Ne craignez rien. Je ne reviendrai pas sur ma promesse. Ceux qui ne veulent pas nous suivre seront libres dès qu'ils auront quitté Agriler avec nous. Je veux juste votre parole que vous ne reviendrez jamais dans cette cité. »

Après quelques minutes de silence, l'un des plus jeunes prit la parole :

« J'irai à Péost. C'est loin, mais j'y ai un cousin. Enfin, je crois.

— J'irai à Péost aussi.

— Et moi, à Pélost !

— Je viens avec toi, Harjan. »

Après quelques minutes de discussions, les groupes s'étaient formés. Une quinzaine de Jéroles avaient annoncé qu'ils suivraient Douma, tandis qu'une demi-douzaine, les plus jeunes, avaient décliné son offre. Douma donna le signal du départ, et tous sortirent derrière lui, la capuche sur la tête. Dans le silence de l'aube, ils suivirent leur nouveau chef dans les ruelles d'Agriler. Ils rejoignirent sans encombre les portes de la cité, où les attendaient Miriya, Donhull, Aurianne, Chtark, Ionis et Solenn, chacun tenant son cheval. Les gardes regardèrent, impassible, la petite troupe approcher puis, sans rien demander, leur ouvrirent la porte.

« Allons-y », dit Douma, prenant la tête de la procession.

Le soleil se levait à peine lorsqu'ils atteignirent le pied des collines que surplombait la fière Agriler. La route se divisait à cet endroit. Un chemin se dirigeait au Nord vers Ombrejoie, un autre rejoignait la grande route de l'Est en direction d'Aveld, tandis que le troisième menait vers plusieurs bourgs et, à des lieues et des lieues de là, à la cité de Péost, à l'autre bout d'Avelden. Les plus jeunes Jéroles, emmenés par un dénommé

Anton, se tournèrent vers Douma. Leur chef, qui ne devait pas avoir quatorze ans, prit la parole.

« Nos routes se séparent ici. Nous partons vers le sud. Merci Douma. Merci beaucoup. Fanaran, Famos, merci aussi de nous avoir accueillis parmi vous. Bonne route. »

Fanaran, les larmes aux yeux, les embrassa tous, les uns après les autres.

« Soyez prudents, leur dit-elle. D'accord ?

— Promis, répondit Anton. Je veillerai sur eux, ne t'en fais pas. Allez les gars, on y va. »

Après un dernier regard en arrière, les six orphelins s'en allèrent, par la route du Sud. Fanaran, Famos, Douma et leurs compagnons les regardèrent partir, le cœur serré, espérant qu'ils arriveraient tous à destination, sains et saufs.

Pendant des jours et des jours, les compagnons de la duchesse et les Jéroles marchèrent, du matin jusqu'au soir. Chtark, Solenn, Douma, Ionis, Miriya et Donhull avaient laissé leurs montures aux plus jeunes des orphelins restants. Ils avançaient derrière Aurianne, à qui ils avaient interdit de céder son cheval, afin de la ménager le plus possible. Avant que la nuit ne tombe, ceux qui savaient chasser partaient une heure ou deux, pendant que les autres installaient le campement pour la nuit. De peur de rencontrer des fuyards de l'armée défaite des Tribus, des tours de garde étaient organisés. Par chance, ils ne firent aucune mauvaise rencontre. Enfin, au bout de dix jours, ils arrivèrent en vue des ruines d'Aveld. Ils devaient n'être qu'à trois ou quatre heures de la cité, quand Aurianne leva la main, faisant signe de s'arrêter.

« Qu'y a-t-il ? demanda Miriya. Ça ne va pas ?

— Regarde, là-bas, en bas de la colline d'Aveld. On dirait des soldats. »

Miriya fronça les sourcils, et regarda dans la direction pointée par son amie. Elle voyait bien quelques points noirs, mais n'aurait su dire s'il s'agissait d'hommes, de chevaux, ou de son imagination.

« Ionis ! appela Aurianne. Viens voir, s'il te plaît. »

Le jeune mage s'approcha à son tour de la guérisseuse.

« Tes yeux voient plus loin que les nôtres. Que vois-tu, là-bas, juste en dessous des ruines d'Aveld ? »

Ionis mit ses mains en visière, et scruta, longtemps, dans la direction indiquée.

« Une armée. Une petite armée. Je vais essayer de voir de qui il s'agit.

— Non. Tu ne vas pas là-bas tout seul.

— Ne t'en fais pas. Personne ne me verra, et je ne compte même pas y aller en personne. », répondit le jeune homme, le regard malicieux.

De deux coups secs, il frappa son bâton contre le sol tout en prononçant quelques mots, puis tendit son autre bras devant lui. Quelques minutes plus tard, un épervier apparut dans le ciel, tournoyant autour d'eux. Ionis chantonna quelques mots, et le rapace descendit, jusqu'à se poser sur le bras du mage. Celui-ci grimaça légèrement lorsque les serres s'accrochèrent à son bras et s'enfoncèrent dans sa chair. Il murmura quelques mots à l'oreille de l'oiseau, qui, quelques secondes plus tard s'envola en direction de l'ancienne capitale d'Avelden. Ionis ferma les yeux.

« Encore un nouveau tour ? demanda Aurianne.

— Oui. Pratique, non ? répondit Ionis, d'une voix lointaine.

— Il va revenir ?

— Non. Je vois à travers ses yeux. Il va aller jusqu'au-dessus de la cité. Nous saurons alors qui s'y trouve. »

L'épervier s'approchait rapidement de ce qui restait d'Aveld. Ionis voyait, à travers les yeux de l'animal, de plus en plus distinctement, au fur et à mesure qu'il s'approchait. Il devina les formes des hommes, qui ne devaient pas être plus de quatre ou cinq cent. Puis il devina des bannières, et, enfin, alors que l'oiseau n'était plus qu'à une centaine de mètres de la cité, il les reconnut. Ionis ouvrit les yeux, lâchant son emprise sur l'animal. Celui-ci en profita. Dans un cri strident, il s'éleva haut, très haut dans le ciel, essayant de fuir la chose qui avait un instant pris possession de son esprit et de son corps.

« Tout va bien, dit Ionis. Il y a les bannières de la Garde d'Aveld ainsi que celles d'Escalon et des éclaireurs de Celdyn. Je ne sais pas ce qu'ils font là, mais ce sont les nôtres.

— En route alors. », dirent Douma et Chtark, qui les avait rejoints entre temps.

Ils n'atteignirent les ruines de la cité qu'à la fin de la journée. Tous étaient fatigués après ces longues journées de marche, surtout les plus jeunes, et le rythme s'en ressentait. Des éclaireurs, qui les avaient repérés depuis longtemps, étaient venus les saluer, et leur annoncer que Gvald, le capitaine d'Avelden, les attendait. Alors que le soleil s'approchait de l'horizon, ils arrivèrent enfin dans le campement. Des dizaines de tentes avaient été installées, et de nombreux feux avaient déjà été allumés. Douma désigna un endroit en retrait, et demanda aux Jéroles de s'y installer, pendant que lui et ses compagnons allaient rejoindre Gvald. Tous se demandaient ce que pouvait bien faire cette armée ici, et surtout, où était la duchesse. La tente du maréchal se trouvait légèrement à l'écart. Les soldats qui en gardaient l'entrée reconnurent les compagnons de la duchesse et s'inclinèrent respectueusement à leur approche.

« Bien le bonjour, mes seigneurs. Devons-nous annoncer votre arrivée au Maréchal ?

— Oui, Longin. », répondit Chtark au lieutenant, qu'il connaissait pour s'être entraîné avec lui, des mois auparavant, dans la citadelle.

L'homme revint quelques minutes plus tard, et fit signe à Chtark et à ses amis qu'ils pouvaient entrer. L'intérieur de la petite tente n'était équipé que d'un lit de campagne et d'une grande table de bois entourée de quelques chaises. Des armes et des coffres occupaient tout le reste de l'espace. Accoudé à la table, Gvald releva la tête de la carte qu'il était en train d'étudier et se leva en souriant.

« Entrez ! Je suis heureux de vous revoir. Avez-vous réussi ? »

Chtark sourit à son tour.

« Tu oses douter de nos compétences ? », demanda-t-il crânement.

Gvald siffla, admiratif.

« Comment avez-vous fait ? Asseyez-vous, je vais demander à ce qu'on nous amène à boire, et vous allez m'expliquer. »

Une heure plus tard, Solenn et Chtark finissaient de raconter comment Fregden, revenu au pouvoir, avait fini par faire pendre les derniers brigands.

« Tous sont donc morts ou enfuis ? », demanda Gvald.

Tous les regards se tournèrent vers Douma, qui se mit à sourire, un peu gêné.

« C'est-à-dire..., commença-t-il.

— Oui ?

— En fait, les derniers sont venus avec nous. Je leur ai demandé de s'installer à côté de tes hommes.

— Quoi ? demanda Gvald, atterré.

— Il y avait deux groupes de brigands. Le premier, les Loups d'Agriler, a mis la cité à feu et à sang. Les Jéroles, le second groupe, n'ont fait que voler quelques marchands. Ils n'ont pas de sang sur les mains. Je les connaissais. Bien, même. Ils m'ont demandé de les aider. Leur chef est mort, et ils m'ont choisi pour lui succéder. J'ai préféré les amener ici que les laisser continuer à voler çà et là. Je me suis dit que toi et Dame Iselde seriez plutôt contents d'avoir quelques épées de plus. »

Gvald regarda les compagnons de Douma, les uns après les autres, essayant de voir s'ils se moquaient de lui ou pas.

« Tu es sérieux ? demanda-t-il.

— Oui.

— Et... tes amis – les Jéroles c'est ça ? -, ils sont d'accord pour tout d'un coup servir celle qu'ils devaient maudire quelques semaines auparavant.

— Oui. Tu peux leur faire confiance. Ils n'ont qu'une parole.

— Ils savent se battre ?

— Un peu. Ils sont jeunes. Il faudra sans doute les entraîner pour qu'ils s'améliorent. Mais ils sont rapides, malins et agiles.

— Combien sont-ils ?

— Seize.

— Tu es sûr qu'ils ne partiront pas à la première bataille ?

— Certain.

— Bien. Ce qui est sûr, c'est que je ne suis pas contre seize soldats de plus.

— Que fais-tu à Aveld ? demanda Miriya.

— J'ai vu que tu avais mes hommes avec toi, dit Chtark. La duchesse t'a confié les Chevaliers d'Escalon ?

— Oui. Ainsi que les éclaireurs de Celdyn. Dame Iselde a récupéré la cité de Péost, sans aucune perte, ni même un combat. Lorsque les brigands qui en avaient pris possession ont vu l'armée qui s'approchait, tous ont fui. Péost n'a ni tour ni muraille. Ils ne pouvaient rien faire contre nous. Une fois Péost reprise, la duchesse m'a envoyé, à la tête de l'armée, assiéger Pélost. Ce sera une autre histoire. Je connais bien cette cité. Elle est bien protégée, et entourée de collines. Ils nous verront arriver de loin. Mais si nous sommes assez nombreux, tout devrait bien se passer.

— Dame Iselde n'est pas ici ? », demanda Aurianne.

Le visage de Gvald Lende s'assombrit.

« Non. Elle est partie à Hargelon. Sans escorte, malgré mon insistance. Elle voulait que tous les hommes soient au siège de Pélost, pour mettre toutes les chances de notre côté.

— Seule ?

— Oui. Il y a une semaine. Je... ne vous cache pas que je ne suis pas rassuré. Je sais que vous devez la rejoindre à Hargelon. Quand partez-vous ?

— Dès demain matin, grommela Chtark. Elle est complètement folle.

— C'est ce que je me suis dit aussi. Plus tôt vous partirez, mieux ce sera. Douma, dit Gvald en se tournant vers lui, il va falloir que tu désignes un ou deux lieutenants pour tes hommes. Peux-tu m'accompagner jusqu'à eux ? Je veux les voir. Je vais faire préparer le dîner en attendant. Nous festoierons ce soir avant que vous ne repartiez. »

Douma nomma Fanaran et Famos lieutenants des Jéroles. Après leur avoir expliqué ce qu'il attendait d'eux, il les présenta à Gvald. Les jeunes brigands parurent impressionnés. Douma sourit en les surprenant, à plusieurs reprises, à se jeter des regards en coin les uns aux autres, vérifiant qu'ils pouvaient, si nécessaire, s'enfuir à toute jambe. Pendant que Douma et Gvald parlaient aux nouvelles recrues, Chtark avait rejoint les Chevaliers d'Escalon. Ils étaient menés par Mévée, qu'il avait désigné comme son second quelques semaines auparavant. Les hommes l'accueillirent avec joie, et eurent du mal à cacher leur déception lorsqu'il leur annonça qu'il ne les mènerait pas au siège de Pélost. Peu avant de partir, Chtark prit Mévée à part.

« J'ai une dernière recommandation à te faire, Mévée.

— Oui, capitaine ?

— Un nouveau groupe de soldats, appelé les Jéroles, a été amené d'Agriler. Ils sont jeunes, peu expérimentés, et ils n'ont pas l'habitude de la vie martiale. Sans doute seront-ils aussi impressionnés par les premières batailles. Je veux qu'avec les chevaliers tu restes près d'eux. Protège-les si nécessaire pendant le siège de Pélost. Ils ne doivent pas subir de perte. Et, si tu as l'occasion, prends-en quelques-uns avec toi et essaie de les entraîner. Ils en auront bien besoin. Fais tout cela de la manière la plus naturelle possible, il ne faut pas les froisser. Juste les accompagner. D'accord ?

— Pas de problème, capitaine.

— Merci. Je dois y aller, le maréchal Gvald m'attend. Soyez braves et courageux lors des batailles à venir. Je compte sur vous. »

Mévée s'inclina devant son capitaine, qui salua une dernière fois ses hommes avant de rejoindre la tente du maréchal d'Avelden.

HARGELON

Les soldats d'Avelden étaient tout juste en train de se réveiller et le soleil à peine levé que Chtark et ses amis quittaient déjà le campement. Ils partageaient l'inquiétude de Gvald : la duchesse avait commis une folie en refusant toute escorte. Les brigands étaient encore nombreux sur les routes d'Avelden, et n'importe qui pourrait en profiter pour se débarrasser d'elle. Pressés d'arriver à Hargelon et de rejoindre leur suzeraine, tous chevauchaient à vive allure, seulement attentifs à la fatigue d'Aurianne et des chevaux. Le ventre de la jeune guérisseuse commençait à être véritablement proéminent, et, malgré toutes ses tentatives pour essayer de le cacher, il était désormais évident qu'elle était enceinte. Les jours passaient, les uns après les autres, monotones. La route était longue jusqu'à la capitale de Lahémone. Enfin, après plus de deux semaines d'un harassant voyage, ils arrivèrent un soir en vue d'Hargelon. Du haut de la colline où ils se trouvaient, ils pouvaient contempler face à eux l'immense cité qui s'étendait le long de la Mer du Sud. Deux ou trois fois plus grande qu'Aveld, la cité des Ducs de Lahémone était construite autour de son port et d'une haute falaise, en haut de laquelle trônait un imposant château fort. Entourée de murailles, ses hautes tours arboraient le poisson et la tour, les armoiries de Lahémone. De nombreuses caravanes et charrettes allaient et venaient sur les routes, entrant et sortant de la ville.

« Ce soir, nous dormirons dans un vrai lit, dit Douma en soupirant. Il était temps. »

Aurianne acquiesça, le visage pâle et les traits tirés. La jeune femme n'avait que peu mangé pendant tout le voyage, et Donhull avait de plus en plus de mal à cacher son inquiétude.

« Allons-y, dit-il. Il faut trouver une auberge pour Aurianne.

— Pourquoi ne pas aller directement au château ? Dame Iselde doit certainement s'y trouver, proposa Chtark.

— J'espère », dit Miriya, la mine grave.

Chtark donna un léger coup de talon, et son cheval repartit en direction de la cité, suivi par ses compagnons. La nuit tombait déjà lorsqu'ils arrivèrent aux portes de la cité. Les gardes, après un coup d'œil rapide, les laissèrent passer sans un mot, et tous entrèrent dans la cité. Derrière les murailles se trouvait une grande place, d'où partaient plusieurs rues, larges et bordées de hautes maisons de pierre. Les premières auberges attendaient les étrangers de passage. Toutes avaient des noms évocateurs : *Au Repos du Voyageur*, *La Halte d'Hargelon*, *L'Auberge du Marchand*. A travers leurs fenêtres, Douma et ses compagnons pouvaient voir leurs salles déjà presque remplies. La nuit approchait, et les rues se vidaient. Chtark arrêta son cheval, et interpella un passant :

« Jeune homme ! Un instant s'il vous plaît. La forteresse là-haut est-elle bien la demeure des ducs de Terlan ?

— Oui, mon seigneur. Mais n'espérez pas vous y rendre ce soir, si tel est votre souhait.

— Ah oui ? Et pourquoi cela ?

— La demeure des ducs, le Cartelane, est fermée à la nuit tombée en raison des préparatifs pour le couronnement du jeune duc. Les portes ne rouvriront que demain à l'aube. »

Chtark tiqua.

« Savez-vous si la duchesse d'Avelden est arrivée en ville ?

— Aucune idée. Demandez demain aux gardes du Cartelane. »

Chtark hocha la tête et remercia le jeune homme d'un signe de la main. Celui-ci continua son chemin pendant que le capitaine d'Escalon se tournait vers ses compagnons.

« Que faisons-nous ?

— Il faut trouver une auberge, dit Donhull, de sa voix sourde. Nous sommes tous fatigués. »

Chtark regarda Aurianne, qui semblait effectivement épuisée. Personne ne s'élevant contre la proposition de Donhull, ils se dirigèrent vers La Halte d'Hargelon, qui semblait être l'établissement le plus grand et le plus fréquenté. Ils descendirent de cheval, les attachèrent aux anneaux, et entrèrent. La salle commune de l'auberge était pleine, et les places assises plutôt rares. Après avoir cherché quelques instants et fait se déplacer deux ou trois personnes, tous se retrouvèrent installés devant de grandes assiettes fumantes remplies de soupe de viande à l'odeur alléchante. Fatigués après leur long voyage, ils mangèrent en silence, dégustant leur premier vrai repas depuis de très longues semaines. Autour d'eux, les discussions allaient bon train :

« ... Je te le dis comme c'est. Les soldats des Tribus ont fondu sur les hommes d'Ombrejoie comme la maladie sur Ponant. Les pauvres n'ont pas pu faire grand-chose, à part reculer. Au milieu, les soldats de Lahémone avaient fort à faire, aidés au nord par les soldats du roi, et au sud par les soldats de Pont, pendant que les barbares d'Avelden couraient loin du champ de bataille, comme des femmelettes ! Sincèrement, si le roi ne s'était pas jeté de toutes ses forces dans la bataille, il ne resterait pas beaucoup de survivants et la bataille n'aurait pas pris la tournure qu'elle a prise ! »

Chtark sursauta, et s'apprêta à intervenir dans la conversation de ses voisins lorsque Aurianne posa sa main sur bras, lui faisant « non » de la tête.

« Allons, ce n'est pas ce que j'ai entendu. Il paraît que les soldats du roi sont restés derrière pendant tout le début de la bataille, et que ce n'est qu'une fois que c'était presque gagné qu'ils sont venus cueillir la victoire !

— Tu me traites de menteur ? J'y étais, je te dis. J'ai tout vu.

— Mon cousin y était aussi, dans les troupes de Lahémone. Il a vu le vieux duc mourir, et il m'a dit que pas un homme du roi n'était visible.

— Tu sous-entends que ton roi est un pleutre ? demanda l'autre, véhément.

— Non, non, bien sûr que non ... Mais quand même, la plupart des hommes de Lahémone disent que ...

— Ils ont trop écouté les soldats d'Avelden et d'Ombrejoie, qui clament partout qu'ils étaient en première ligne, alors qu'ils n'ont fait que détalier devant les troupes ennemies. »

Le visage de Chtark était rouge de colère. Ses yeux, baissés, allaient de son assiette maintenant vide à Aurianne et à Ionis, qui, comme leurs autres compagnons, finissaient

leur plat sans perdre une miette de la conversation d'à côté. L'aubergiste arriva, et servit des bières à la tablée.

« Je t'ai entendu, toi, dit-il d'une voix bourrue à l'homme qui vantait les exploits de l'armée du roi. Il y a eu suffisamment de bagarres ces derniers jours. Arrête de chauffer les esprits, ils n'en ont pas besoin. Et j'ai assez eu de casse ici pour le reste de l'année. Est-ce clair ? »

L'homme qu'il venait de servir acquiesça. Il jeta un regard mauvais à l'aubergiste alors que ce dernier retournait à son comptoir.

« Encore un à la solde d'Avelden, marmonna-t-il à l'attention de son voisin. En tout cas, crois-moi, si notre roi n'avait pas été là, il ne resterait que peu de chose de la grandeur de Lahémone. »

L'homme à qui il parlait le regarda sans un mot, puis finit sa bière et se leva.

« Adieu l'ami. Je te laisse avec tes histoires, qui me paraissent bien peu vraisemblables. »

L'homme haussa les épaules, puis se retourna vers Douma et Miriya, qui étaient à ses côtés.

« J'étais à la bataille d'Aveld il y a deux mois. Toute la ville ne parle que de cela depuis quelques semaines. Certains prétendent que ce sont les troupes d'Avelden qui ont permis de gagner la bataille. C'est faux, bien sûr. C'est encore un complot de la duchesse Harken contre son roi, pour sûr.

— Tout doux, maraud, siffla Chtark, le regard noir. Encore un mot comme cela, et je te promets que c'est ta langue qui sera servie dans les prochaines assiettes. »

L'homme sursauta et regarda Chtark, tout d'un coup peu rassuré.

« Excuse-moi, l'ami, j'essaie juste de donner la véritable version de l'histoire.

— J'étais à la bataille d'Aveld. Et je peux te dire, les yeux dans les yeux, que ton roi n'a pas un instant couru vers les ennemis. Je peux te dire aussi que si le duc de Lahémone est mort, c'est parce que les soldats de Fahaut et de Pont sont arrivés bien trop tard, après que le plus dur eut été fait. Les pertes auraient certainement été bien moins lourdes si le roi avait accompagné l'assaut d'Ombrejoie, Lahémone et Avelden. Mais sans doute son but n'était-il pas uniquement de gagner la bataille. N'est-ce pas ? »

Le regard de l'homme passait de Chtark à ses compagnons, ne sachant quoi répondre.

« C'est faux, j'étais à la bataille d'Aveld et...

— Combien as-tu été payé pour déblatérer tout cela ? », demanda Douma, d'une voix détachée.

— De quoi parlez-vous ?

— Nous étions tous à la bataille. Ne perds pas ton temps avec nous. Dégage. Et si l'un de nous te revoie en train de raconter tes mensonges, je te promets que tu le regretteras. »

L'homme se leva précipitamment, et, après un dernier regard à la salle, quitta l'auberge.

« Il a été payé, dit Douma, une fois que la porte se fut refermée derrière l'homme. Je connais ce genre de gars.

— Tu es sûr ? demanda Aurianne.

— Certain. Ils sont payés pour refaire l’histoire. Je suis sûr que Mallen et le roi sont derrière tout cela.

— Je n’aime vraiment pas ça. Il faudra en avertir la duchesse, grommela Chtark. Je monte me coucher. Je n’aime pas cette ville. Et je n’aime pas ce qui s’y passe. »

Les compagnons du capitaine d’Escalon saluèrent leur ami, qui disparut dans l’escalier.

« Je partage le sentiment de Chtark, dit Miriya. Je ne sais pas pourquoi, mais j’ai un mauvais pressentiment. Pourquoi le roi ou Mallen chercheraient à discréditer ainsi Dame Iselde ? »

Personne ne répondit. Le repas se termina rapidement et, fatigués, ils montèrent dans leurs chambres, les uns après les autres.

Le lendemain matin, ils se réveillèrent tôt et, après un rapide déjeuner, se rendirent immédiatement au Cartelane. Située tout en haut de la cité, la forteresse des ducs de Lahémone était bâtie en haut d’une petite falaise qui surplombait la Mer du Sud et le port d’Hargelon. Sur chacune des tours flottaient le poisson et la tour de Lahémone. Les chemins de ronde, en haut des murailles, étaient parcourus par de nombreux gardes en patrouille. L’entrée se faisait par une large porte percée dans les murailles, protégée par une lourde herse relevée. Derrière, une grande cour pavée menait à l’entrée du château même. La porte était gardée par une dizaine de soldats, qui se levèrent à l’approche des étrangers.

« Halte-là, dit l’un d’eux. Qui va là ?

— Je suis Chtark Magreer, capitaine des Chevaliers d’Escalon, et voici mes compagnons. Nous servons la duchesse Harken, qui nous a ordonné de la rejoindre dans cette cité. Est-elle ici ?

— Je ne sais pas. Attendez un instant. »

L’homme se retourna, repartit vers ses comparses avec qui il discuta un moment, tout en regardant les nouveaux arrivants.

« Tout cela ne me dit rien qui vaille, murmura Douma. J’espère que Dame Iselde est bien arrivée. Quand exactement était le rendez-vous ?

— Nous devons arriver au plus tard dans deux jours. Nous sommes un peu en avance, dit Miriya. Peut-être aura-t-elle fait un détour ?

— La duchesse ? J’en doute. »

Le soldat revint vers eux, le visage plus amène.

« La duchesse Harken est en effet arrivée, il y a trois jours de cela. Doit-on vous mener à elle ?

— Oui, s’il vous plaît, dit Aurianne, manifestement soulagée.

— Suivez-moi. Et veuillez excuser la légère attente : le couronnement du duc Eran aura lieu demain, et, avec l’arrivée prochaine du roi en personne, nous devons veiller à ce qu’il n’y ait aucun problème.

— Nous comprenons, bien sûr », dit Douma, dont le sourire transpirait la méfiance.

Le soldat leur fit passer la cour d’honneur, et se dirigea vers l’entrée du château. Partout, des dizaines de serviteurs courraient, portant des vases, des vêtements, des seaux dans une ambiance d’activité frénétique. Chacun semblait si occupé par sa tâche que

personne ne prêtait attention aux nouveaux arrivants. Le garde parut désorienté un instant, puis son regard s'arrêta sur un homme vêtu d'une impeccable livrée de serviteur.

« Maître Larde ! S'il vous plaît ! »

L'homme se retourna, et se dirigea vers le soldat.

« Voici des membres de la suite de la duchesse d'Avelden. Pouvez-vous les mener à elle s'il vous plaît ? »

— Bien sûr. Suivez-moi, mes dames et mes seigneurs. »

L'homme s'inclina, et pénétra dans la forteresse, suivi par Chtark et ses compagnons. Le Cartelane respirait la prospérité. Les murs et les sols étaient tous décorés par des tentures, des statues et quantité d'objets précieux. Des meubles de bois brillant étaient installés dans tous les couloirs, dans toutes les pièces. Et, partout, des vitraux remplaçaient les fenêtres habituelles. La différence avec la forteresse d'Aveld, austère et bien moins avenante, était criante. L'homme, qui s'était présenté comme l'un des assistants du maître du Palais, mena ses invités à travers de nombreux couloirs et de nombreux escaliers, pour enfin s'arrêter devant une lourde porte en bois sculptée. Il frappa, et une servante vint leur ouvrir.

« La suite de Dame Iselde est arrivée, dit l'homme à la jeune fille. La duchesse souhaite-t-elle les recevoir ? »

Elle disparut un instant. Elle revint quelques instants plus tard, et ouvrit la porte en grand. Après avoir fait une légère révérence aux nouveaux venus, elle leur fit signe d'entrer.

« Venez. La duchesse vous attend. »

Derrière la porte se trouvait une grande suite composée de plusieurs pièces. Dans le salon, habillée d'une grande robe dans laquelle elle semblait bien moins à l'aise que dans une armure, se trouvait la duchesse Harken, assise sur un canapé.

« Laisse-nous, Ylette.

— Bien, ma Dame. »

La jeune servante sortit, et Iselde fit signe à ses compagnons d'approcher. Après qu'ils l'eurent saluée, la duchesse prit la parole.

« Asseyez-vous. Alors, quelles sont les nouvelles d'Agriler ? demanda-t-elle, cachant difficilement son anxiété.

— Nous vous apportons de bonnes nouvelles, ma Dame. Igor Fregden est à nouveau maître de la cité. »

Le visage d'Iselde Harken se fendit d'un large sourire, et ses épaules s'affaissèrent un instant.

« Bravo. Racontez-moi tout, dans les détails. »

Pendant une bonne heure, ils racontèrent leur séjour à Agriler. Se relayant les uns et les autres, ils passèrent en revue tous les événements qu'ils y avaient vécu : leur arrivée dans la cité, leur rencontre avec Kared Haller et Glader Fallacier, leur recherche d'Heldan Fregden, la libération du bourgmestre et, enfin, la libération de la cité elle-même.

« Félicitations, dit la duchesse une fois qu'ils eurent terminé leur récit. Une fois de plus, j'ai eu raison de compter sur vous. Péost est tombée également, sans même combattre. J'ai envoyé Gvald à la tête de l'armée assiégé Pélost. J'espère que la cité

tombera sans que trop de sang ne soit versé. Oui, Douma ? »

Le jeune homme se racla la gorge.

« Ma Dame, il y a un petit élément que je dois porter à votre connaissance. A la base, c'est une très bonne nouvelle.

— Je me réserve le droit d'en décider.

— Pardon, ma Dame, dit Douma, en rougissant. Ce que vous ne savez pas encore, c'est que deux bandes de brigands avaient pris possession d'Agriler. Ceux qui ont commis les crimes qui vous ont été racontés ont tous fui la cité ou ont été pendus. Il y en a d'autres qui, par contre, n'étaient coupables que de quelques vols et autres petits méfaits.

— Oui ? Et que sont-ils devenus ? »

Douma regarda à droite et à gauche, cherchant le soutien de ses compagnons. Ceux-ci semblaient tous soudainement très occupés par les rideaux, la fenêtre ou le feu qui crépitait doucement dans la cheminée.

« Douma ? Je t'écoute, insista Dame Iselde.

— Eh bien, ces hommes-là sont désormais dans l'armée d'Avelden. »

La duchesse s'étouffa, et son visage devint rouge.

« Pardon ? Que font des voleurs dans mon armée ? Qui a pris cette décision ?

— C'est moi, dit le jeune homme, gêné.

— Et nous étions d'accord avec lui, ma Dame, ajouta Chtark, pas très à l'aise lui non plus.

— En fait, reprit Douma, les Jéroles – c'est le nom de cette petite bande de brigands – sont tous des orphelins. Ils vivaient de quelques vols et de rapines. Ils ont été dépassés par ce qui s'est passé à Agriler. Ils n'ont aucun crime de sang sur les mains, j'en suis convaincu.

— Et combien sont-ils ?

— Seize. Tous entre quinze et vingt ans.

— Ils savent manier les armes ?

— Pas trop. J'ai demandé à Gvald de les entraîner un peu s'il avait le temps.

— Et ils ont accepté de rentrer à mon service ?

— Oui, ma Dame. S'ils avaient l'assurance que ... que je ...

— Oui ?

— Que je resterai à leur tête.

— Et tu le leur as promis ?

— Oui, ma Dame. »

La duchesse se tut un instant, perdue dans ses pensées.

« Ce qui est fait est fait, dit-elle. Et une quinzaine d'hommes en plus, aussi jeune soient-ils, ne feront pas de mal à mon armée, loin de là. Mais je te préviens, Douma : s'il y a le moindre problème avec eux, tu en répondras devant moi. Est-ce bien clair ?

— Oui, ma Dame, répondit le jeune homme d'une voix blanche. C'est très clair.

— Bien, conclut Iselde. Changeons de sujet. J'ai vu Eran hier à mon arrivée à Hargelon. Il m'a accueilli comme le veut mon rang... mais a été d'une froideur remarquable. Il est jeune, et encore sous le coup de la mort de son père. Je crois qu'il m'en veut, et qu'il met la mort du vieux duc sur mon compte. La cérémonie du

couronnement aura lieu dans deux jours. Je vous ai fait préparer des vêtements dignes de ce nom. J'espère qu'ils vous plairont. Et je ne veux pas d'esclandre comme au couronnement du roi. Est-ce bien clair ? termina-t-elle, en fixant Chtark.

— Très clair, ma Dame, répondit celui-ci.

— Après le couronnement aura lieu une grande fête, qui durera plusieurs jours. J'en profiterai pour évoquer avec Eran le renouvellement de l'alliance entre Lahémone et Avelde. Son oncle fera tout ce qu'il peut pour le convaincre du bien-fondé de ce traité, mais je crains de ne pas avoir l'accord du jeune duc bien rapidement. Je redoute par-dessus tout les manœuvres du roi. Même si, maintenant que les Tribus ont été repoussées, nous avons un peu plus de marge de manœuvre. Je ne suis pas sereine. Je ne sais pas pourquoi. »

Un gong retentit soudain dans le château, et dans le couloir on entendait les serviteurs se mettre à courir dans tous les sens. Dans le brouhaha, des cris fusaient : « Le roi ! Le roi arrive ! ».

Iselde se leva, et se recoiffa distraitement.

« Je suis sûre que Gondebault prépare quelque chose. Allez, venez. Allons accueillir dignement notre souverain. »

Dans les couloirs, les serviteurs couraient à droite à gauche, certains portant des fauteuils, d'autres des corbeilles de fruits, d'autres encore des pétales de rose. Partout, on n'entendait que les mots : « Le roi est arrivé ! Le roi est arrivé ! ». Il y avait foule dans la cour d'honneur. Des dizaines de soldats, de Lahémone et de Fahaut, entouraient les nouveaux arrivants. Leyr de Hullenot se tenait sur les marches du château, aux côtés d'un jeune homme, certainement Eran de Terlan. Brun, les yeux gris comme ceux de son père, le visage anguleux sans être dénué de beauté, le garçon regardait intensément ses invités, comme gravant leurs traits dans sa mémoire. En face de lui, Gondebault 1^{er} descendait de son cheval. Il était accompagné de Lance de Mallen, de Newenn de Clamden, ainsi que de nombreux valets et serviteurs. Eran s'approcha pour accueillir le roi, devant lequel il s'agenouilla. Ce dernier le releva en souriant, et le prit par le bras, se laissant guider vers l'entrée du Cartelane.

« C'est une bien belle forteresse, Eran, dans une bien belle cité. Je n'étais jamais venu à Hargelon, je me rends compte aujourd'hui quelle erreur j'ai commise. Mais qui vois-je ! La duchesse d'Avelde ! Dame Iselde, je ne savais pas que vous aviez été conviée au couronnement du duc.

— Si fait, votre Altesse, répond Iselde en s'inclinant devant son roi. Et je n'aurais manqué cet événement pour rien au monde.

— Et vous ne le regretterez pas, Iselde, je vous l'assure !, répond Gondebault, souriant. Eran, menez-nous à nos appartements je vous prie. Le voyage a été long depuis Pémé.

— Suivez-moi, Majesté, répond le jeune homme, faisant entrer le roi dans le château. Bienvenue au Cartelane. Vous êtes ici comme chez vous. »

Gondebault 1^{er} entra dans la forteresse. Mallen et la dame de Clamden s'inclinèrent rapidement devant la duchesse Harken puis, ignorant superbement ses compagnons, rejoignirent le roi. Iselde réfléchit quelques instants, puis se tourna vers Douma.

« Douma. Prends cette bourse. Va à n'importe quelle auberge près d'une porte de la ville, et réserve un cheval pour chacun d'entre nous. Je veux qu'ils soient prêts à partir à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Sois discret, je ne veux pas que l'on sache que ces chevaux sont pour moi. Il y a trop de soldats ici. Je n'aime vraiment pas cela. Il y aura un grand dîner ce soir, pour fêter l'arrivée du roi. Rejoignez-moi dans mes appartements, nous nous y rendrons ensemble. Vos chambres sont dans le même couloir que moi. Les serviteurs sauront vous y mener. Je vais de mon côté voir Leyr de Hullenot. A plus tard. »

Le soir arriva, et tout le monde fut installé par les serviteurs dans la salle d'apparat. Le roi était à la place d'honneur, avec à sa droite Eran de Terlan, assis aux côtés de son oncle, et à sa gauche Maer de Pont, puis Lance de Mallen et Newenn de Clamden. Plus loin étaient installées Ysandre d'Ombrejoie, arrivée en fin d'après-midi, puis enfin Dame Iselde. La disposition de chacun était révélatrice. La relégation des deux duchesses aux dernières places de la table d'honneur ne présageait pas des meilleures relations entre le jeune duc et ses anciennes alliées. Les tables étaient installées en U, face à l'immense double-porte de la salle d'apparat. Les murs étaient décorés de tapisseries représentant Hargelon et d'autres paysages de Lahémone. Sur le mur du fond, une immense tapisserie aux armoiries d'Eralon avait été disposée. Elle semblait très ancienne, et les couleurs étaient, à plusieurs endroits, un peu passées. Des dizaines de serviteurs couraient partout, comme dans une ruche, plaçant les convives et leurs suites, amenant des plats, des carafes, des couverts, répondant aux questions et aux demandes des uns et des autres. Dans un coin, une dizaine de musiciens avait commencé à jouer des airs d'une musique entraînante. Quatre cheminées chauffaient la pièce, avec des âtres si grands que l'on aurait pu y faire cuire des bœufs entiers. La salle était à l'image du reste du Cartelane : opulente, chaude et riche. Alors que tout le monde mangeait de bonne grâce, le roi se leva, tenant son verre.

« Chers sujets ! Un peu de silence. Dans deux jours sera couronné le jeune duc Eran. Je souhaite donc porter un toast à la santé de notre hôte, dont l'hospitalité est à la hauteur de la réputation des maîtres de Lahémone. Longue vie à Eran ! »

Tout le monde se leva, et tendit son verre en direction du jeune duc de Terlan.

« Afin de célébrer votre avènement, cher Eran, je vous ai amené quelques présents qui auront, je le crois, le bonheur de vous plaire. Faites entrer mes serviteurs ! », cria le roi à l'adresse des deux valets devant la porte.

Ceux-ci ouvrirent immédiatement les deux vantaux. Derrière, une dizaine de valets portant la livrée d'Eralon attendaient, en rang de deux. Sur un signe du roi, ils avancèrent. Les premiers portaient, sur un plateau d'argent, une cuirasse en bronze, marquée sur le poitrail des armes de Lahémone. L'armure, éclairée par les centaines de torches de la salle, brillait de mille feux. Les suivants portaient l'un une lourde épée, l'autre un bouclier en bois cerclé de bronze, eux aussi gravés du blason de Lahémone. Derrière eux, deux serviteurs portaient une selle de cuir, magnifiquement travaillée. Enfin, les quatre derniers entouraient un cheval qu'ils faisaient avancer. La bête, recouverte d'un grand tissu noir, paraissait immense. Seuls ses yeux étaient visibles. Les cadeaux étaient royaux, et obtinrent manifestement l'effet voulu. Dans la salle, tout le

monde n'avait d'yeux que pour les serviteurs du roi et leurs présents. Gondebault 1^{er} fit un signe de tête, et l'un des serviteurs entourant le cheval tira d'un coup sec le drap le recouvrant. Dans un cri de surprise générale, un immense cheval apparut. Bien plus grand que la moyenne, il était parfaitement proportionné. Ses jambes étaient puissantes, ses cuisses et son poitrail impressionnants. Mais le plus extraordinaire était sa couleur : sa robe était quasiment d'or, tout comme ses yeux.

Plusieurs des convives se levèrent et murmurèrent, admiratifs : « Un Sang d'Or ! C'est un Sang d'Or ! »

Eran était émerveillé. Il jeta un œil au roi, qui, d'un signe de la main, l'invita à s'approcher de l'animal.

« Il est à vous, Eran. Mes hommes ont eu bien du mal à l'attraper. Mais il est à vous. »

Eran se leva, contourna la table et s'approcha du cheval. Celui-ci ne broncha pas, et regarda venir vers lui le jeune homme, qui était manifestement impressionné. Eran, pourtant grand, lui arrivait à peine au poitrail. Il tendit sa main, et laissa l'animal la renifler.

« Il a été capturé il y a deux mois à peine, et dressé par les meilleurs cavaliers de Fahaut. Il vous obéira au doigt et à l'œil. La selle a été faite pour s'ajuster parfaitement à lui.

— Majesté, c'est un cadeau incroyable que vous me faites.

— Un cadeau d'un suzerain à son valeureux vassal, et à la hauteur de l'amitié qui nous lie, duc Eran. »

Le jeune garçon caressa la robe du cheval, qui ne broncha pas. L'animal était véritablement splendide, et toute la salle semblait fascinée par la bête. Seul Leyr de Hullenot paraissait légèrement contrarié. Eran retourna à sa place, tapa dans ses mains. Les musiciens, qui avaient arrêté de jouer, reprirent leurs instruments, pendant que les serviteurs du roi repartaient avec les présents et que le repas reprenait. Les viandes rôties furent servies à profusion : faisans, canards, cygnes et oies, suivies de poissons de toutes sortes, et cuisinés de mille façons. Les vins coulèrent également à flot, vins de Lahémone, de Pont et de Fahaut, vins blancs et rouges, corsés ou doux. Suivirent ensuite les pâtisseries, servies avec de l'hydromel à chaque table. Après plusieurs heures de festin, et alors que la nuit était bien avancée, tout le monde finit assommé par la nourriture, le bruit et l'alcool. Le roi signifia la fin de la soirée en se levant et en quittant la salle, après avoir salué son hôte, le futur duc de Terlan.

Le lendemain de la fête, les compagnons de la duchesse se retrouvèrent fort tard, après une longue nuit de sommeil. Ils déjeunèrent rapidement puis décidèrent de profiter du temps qu'ils avaient avant le couronnement du jeune duc pour visiter la ville. Toute la journée, ils errèrent le long des rues d'Hargelon, dans le quartier marchand, près du port, faisant régulièrement des haltes dans les différentes tavernes. L'ambiance dans la cité ressemblait à celle de Pémé, peu avant le couronnement de Gondebault. Partout, des vendeurs ambulants proposaient tout et n'importe quoi aux armes de Lahémone, des musiciens et des jongleurs parcouraient les rues, présentant leurs spectacles et passant parmi les badauds en réclamant une pièce ou deux. Des enfants couraient partout,

chapardant quand ils le pouvaient des sucreries vendues sur les étals des marchands, courant après les poules et les chiens, criant et hurlant. Les compagnons de la duchesse profitaient du début de soirée, installés dans une auberge près du port, lorsqu'un homme s'approcha de leur table.

« Etes-vous les serviteurs de la duchesse Harken ? », demanda-t-il doucement.

Tous le dévisagèrent un instant avant de répondre.

« Oui.

— Puis-je m'asseoir alors ? J'ai une proposition à vous faire qui, je crois, ne pourra qu'intéresser votre maîtresse.

— Je vous commande une bière ? demanda Douma, tirant une chaise afin de permettre à l'homme de s'installer.

— Avec plaisir, l'ami. »

Douma héla la serveuse qui revint, quelques instants plus tard, avec une grande chope de bière. L'homme en but plusieurs gorgées, puis posa son verre sur la table.

« Mon maître, qui tient à garder son nom secret, m'a envoyé pour vous proposer quelque chose qui devrait vous intéresser... et qu'il est prêt à vous vendre. Il s'agit de certaines lettres très gênantes, pour quelqu'un que, je pense, vous ne portez pas dans votre cœur. Quelqu'un de haut placé, très haut placé, si vous voyez ce que je veux dire. Ces lettres sont parvenues en la possession de mon maître par un heureux hasard. Voyez-vous, il est parfois risqué de faire passer ses messagers pour de simples marchands, quand on ne contrôle pas l'ensemble des brigands d'Ervallon. Vous comprenez ce que je veux dire, j'imagine. Ces lettres auront, je pense, une valeur énorme pour votre duchesse. Et le prix que mon maître en attend est à la hauteur de cette valeur. Il veut en échange une promesse, écrite de la main de votre duchesse et signée de son sceau, qu'il pourra agir en Avelden sans que lui ni ses hommes soient inquiétés par les gardes et les soldats. Qu'elle nous fasse arrêter quand elle peut nous attraper si elle le souhaite. Mais qu'elle nous fasse ressortir aussitôt par la porte de derrière. Qu'elle nous condamne à la pendaison si elle le peut... mais que nous puissions nous enfuir avant l'arrivée du bourreau. Tout ceci, dans la plus grande discrétion, bien sûr. Tout restera entre mon maître et votre maîtresse. Et afin de garantir que la duchesse ne changera pas d'avis trop vite, mon maître demande également de bien vouloir lui apporter cent pièces d'or, une sorte d'assurance, qu'il rendra à la duchesse au fur et à mesure. Vous ne serez pas surpris j'imagine que mon maître ait également contacté l'autre partie... qui s'est bien sûr montrée fort intéressée. Ce qui a évidemment fait monter les enchères. Mon maître attend votre réponse dans trois jours. Revenez me voir ici, avec la réponse. »

L'homme termina sa bière, et se leva.

« Dans trois jours. D'accord ? »

Chtark et Douma hochèrent la tête. Après un rapide salut, l'homme quitta l'auberge.

« On ne le suit pas ? murmura Miriya.

— Surtout pas, dit Douma. Il n'est certainement pas seul, et ça serait le meilleur moyen de ne jamais être recontacté.

— De quoi pouvait-il bien parler ? demanda Solenn. Vous pensez qu'il peut s'agir de...

— ... preuves incriminant le roi, oui, termina Douma. Il était on ne peut plus clair.

Quelqu'un de très, très haut placé, que nous ne portons pas dans notre cœur, cela ne peut être que lui.

— Ou Lance de Mallen, rétorqua Aurianne.

— Ce qui revient au même.

— Des preuves qu'ils sont à l'origine du complot contre Avelde ? Vous croyez que c'est possible ? demanda Aurianne.

— Il faut le croire. Allons prévenir la duchesse, dit Douma, faisant mine de se lever.

— Attendez, dit Chtark. Jamais elle n'acceptera le marché.

— Pardon ? dit Solenn.

— Vous avez entendu ce qu'ils demandent ? Ni plus ni moins que leur impunité pour tout crime qu'ils pourraient commettre. Jamais Dame Iselde n'acceptera.

— Et donc il vaut mieux laisser Gondebault sur le trône, tu crois ? demanda Solenn, acide.

— Non. Mais je ne crois pas non plus que l'on puisse tout accepter, à n'importe quel prix. »

Solenn haussa les épaules, cherchant du regard le soutien de l'un de ses compagnons. N'en trouvant aucun, ses yeux se noircirent et, posant ses deux mains sur la table, elle dit, d'une voix glaciale :

« Vous vous rendez bien compte que nous avons peut-être à portée de main la preuve que tout ce qu'Avelde a enduré depuis des mois a été orchestré par le roi ? Vous vous rendez compte que des centaines de personnes sont mortes à cause des Tribus, à cause des brigands, à cause des batailles que nous avons menées pour libérer nos terres ? Vous vous rendez compte que des fermes ont brûlé, des enfants ont perdu leurs parents, que les vies de milliers de personnes ont été bouleversées à cause de ce fils de catin ? Et vous êtes là, à me dire que nous ne pouvons pas récupérer ces preuves, juste parce que la duchesse est trop rigide pour accepter de laisser trois voleurs agir sans risque pour leur peau ? »

Personne ne répondit.

« Allons-y, reprit Solenn. Allons voir la duchesse. Je vais lui expliquer ma manière de voir. »

La jeune femme se leva et, sans un regard vers ses amis, sortit de l'auberge.

« Suivons-la, reprit Douma en soupirant, une fois que la jeune fille fut sortie. Je ne sais plus quoi penser. Dame Iselde décidera. »

Douma se leva à son tour et, imité par ses compagnons, rejoignit Solenn en direction du Cartelane.

« Jamais de la vie ! s'exclama Dame Iselde lorsque Solenn eut fini de lui exposer la situation. Moi vivante, jamais un brigand n'agira en toute tranquillité sur mes terres ! »

La duchesse était debout face à la fenêtre de son salon, les mains sur les hanches, le regard perdu vers la cité.

« Mais, ma Dame, insista Solenn, vous vous rendez bien compte que nous avons peut-être à portée de main la preuve de la culpabilité de Gondebault ? Avez-vous oublié tout le mal qu'il a fait ?

— Je n'oublie pas, Solenn. Je n'oublie jamais. Mais si j'abandonne mes dernières

valeurs pour obtenir ce que je veux, quelle qu'en soit l'issue, alors je ne vaudrai pas mieux que lui. J'ai par contre une bien meilleure idée. »

Elle se retourna vers ses compagnons, un grand sourire sur le visage.

« Autant je me refuse à traiter avec des brigands, autant j'éprouverai un immense plaisir à voler ce que Gondebault aura pu acheter. Laissons-le prendre ce que ces hommes ont à lui vendre. Et, une fois qu'il l'aura en sa possession, nous le récupérerons. A ce moment-là, Avelden aura sa revanche. »

Face à elle, chacun de ses compagnons partageait maintenant le même sourire. L'heure de leur revanche approchait.

LE COURONNEMENT D'ERAN DE TERLAN

Le couronnement d'Eran de Terlan avait lieu le lendemain. Dans la cité, toutes les maisons avaient été décorées. Des bannières aux armes de Lahémone flottaient partout. Les rues étaient envahies par les colporteurs vendant drapeaux, médaillons porte-chance à l'effigie d'Eran, et mille autres babioles. Le château était lui en pleine effervescence. Les valets couraient à droite à gauche, se bousculant au passage, s'invectivant, demandant à l'un de se pousser et à l'autre de se dépêcher. La pression était palpable. Lorsque les douze coups de midi sonnèrent, tout le palais se dirigea vers la salle d'apparat. Celle-ci avait été transformée depuis le dîner d'accueil du roi. Des dizaines de bancs étaient maintenant disposés face à une immense estrade, installée au fond de la salle. En son centre se trouvait un fauteuil en or, orné des armoiries de Lahémone. Juste à côté, un antique fauteuil en bois sculpté aux armes d'Ervalon était posé. La salle était bondée, et la grande majorité des places déjà occupée. Plus les bancs étaient proches de l'estrade, plus ceux qui les occupaient semblaient riches et puissants. Sur les premiers étaient déjà installés les ducs et duchesses de Pont et d'Ombrejoie ainsi que leur suite. A l'entrée de la salle, deux valets annonçaient les nouveaux arrivants. Alors qu'Iselde entraînait avec ses compagnons, les valets crièrent :

« La duchesse Iselde Harken, duchesse d'Avelden, accompagnée de sa suite et du capitaine des Chevaliers d'Escalon. »

Aussitôt, un autre valet s'approcha d'eux et les plaça au premier rang, à l'extrême droite de la salle. Chtark tiqua. Ils auraient difficilement pu être plus loin... Newenn de Clamden et Lance de Mallen étaient assis au centre. A la droite du chevalier, Chtark reconnut l'homme chauve qu'ils avaient croisé à Agriler, à la sortie de la maison du bourgmestre. De l'autre côté se trouvait Maer de Pont et sa suite, près duquel était assise Ysandre d'Ombrejoie. La salle était pleine à craquer. Plusieurs centaines de personnes étaient présentes, et les portes avaient été laissées ouvertes afin que ceux qui n'avaient pu entrer puissent tout de même assister au couronnement de leur duc.

Enfin, les valets annoncèrent :

« Son Altesse Royale Gondebault 1^{er}, roi d'Ervalon, et Eran de Terlan, fils de Fériac de Terlan, feu le duc de Lahémone, accompagnés du comte Leyr de Hullenot, maréchal de Lahémone. »

A ces mots, la salle toute entière se leva. Le souverain traversa l'assemblée, suivi d'Eran et de son oncle. Tous les trois portaient des vêtements d'apparat. Le roi, enveloppé dans une longue cape rouge, tenait son sceptre à la main, et avait ceint la couronne des ducs de Fahaut. Eran le suivait, entièrement vêtu de bleu et de gris, les couleurs de Lahémone, avec sur ses épaules une cape aux armes du poisson et de la tour. Leyr de Hullenot fermait la marche. Dans ses mains, sur un coussin rouge, il tenait une lourde couronne d'or ornée de pierres bleues. Les trois hommes s'avancèrent et montèrent sur l'estrade. Le roi et le futur duc s'assirent à leurs places respectives. Leyr s'installa derrière son neveu, portant la couronne, le regard perdu dans le vide.

« Chers sujets, entama le roi. Nous étions là quand le duc Fériac de Terlan est mort. Les soldats de Lahémone, valeureux et n'écoutant que le courage de leur chef, étaient tous face à l'ennemi, soutenus par le reste de l'armée, engagée dans un combat féroce contre les hordes des Tribus. Et malgré tout le courage des soldats d'Ervalon, les hommes de Lahémone, face aux troupes d'élite ennemies, n'ont pu résister aux multiples assauts des barbares. Les coups pleuvaient, et sous l'un d'eux est tombé mon vieil ami, Fériac de Terlan. Ce fut une journée bien triste, hélas, mais aujourd'hui, l'heure n'est plus aux larmes, mais aux félicitations. Car en ce jour, son fils bien-aimé, Eran de Terlan, devient le nouveau duc de Lahémone, par notre grâce. Jeune duc, nous comptons sur vous pour être le digne successeur de votre père. Soyez juste et bon comme lui, valeureux en tout, fidèle à la couronne d'Ervalon, à vos principes et à vos amis. Ayez enfin sa clairvoyance, sachez distinguer ceux qui vous utilisent de ceux qui vous estiment pour ce que vous êtes : le digne représentant du fier duché de Lahémone. En ce grand jour, nous, Gondebault 1^{er}, roi d'Ervalon, vous faisons duc de Lahémone, membre de plein droit du Conseil d'Ervalon, et vous nommons Vice-Maréchal d'Ervalon. Soyez digne de vos titres, Eran de Terlan, pour que votre nom, comme ceux de vos ancêtres, restent à jamais gravés dans l'histoire de notre royaume.

— Vice-Maréchal ? s'étonna Chtark.

— Un titre ronflant, lui murmura Dame Iselde. Je crains que le roi n'essaie de s'attacher l'amitié du jeune Eran. »

Eran se leva de son siège. Il s'avança vers le roi, puis s'agenouilla devant lui.

« Moi, Eran II de Terlan, fils de Fériac de Terlan et de Bérénice de Tréguenne, jure fidélité à mon roi et à mes sujets, à Lahémone, à ses terres et à ses cités, à ses amis et alliés.

— Qu'il en soit ainsi. »

Gondebault prit alors la couronne ducale posée sur le coussin rouge tenu par Leyr de Hullenot, et la posa sur la tête du jeune garçon. Aussitôt, les applaudissements retentirent dans toute la salle. Eran se releva et salua l'assemblée, qui l'acclamait :

« Vive Lahémone ! Vive le duc Eran ! Vive Lahémone ! Vive le roi ! ».

Le jeune homme se rasseyait, pendant que Leyr de Hullenot reprenait sa place, derrière le fauteuil de son nouveau duc.

« Chers sujet, une nouvelle ère commence. Je saurai suivre les traces de mon père, mais également y amener ma propre marque, et les changements nécessaires. Les terres de Lahémone sont riches, et son peuple prospère. La cité d'Hargelon est, elle, le port le plus florissant du sud de Ponant. Tout ceci perdurera. Mais, autour de nous, les choses changent. Nos alliés d'hier doivent rester nos amis, mais nous devons aussi nous ouvrir vers d'autres horizons. Je serai la personnification de tout cela. La renaissance de notre royaume est un événement essentiel en ces temps troublés. Grâce à notre roi et grâce à notre union, nous referons enfin d'Ervalon un royaume riche et respecté. Lahémone y contribuera, et j'y contribuerai. »

Le roi se tourna vers le jeune duc, et lui glissa quelques mots à l'oreille.

« Ce soir, une grande fête aura lieu au Cartelane. Vous êtes tous conviés. Et par ailleurs, au nom du roi, je demande à chaque seigneur de me suivre. Le roi souhaite

s'adresser à nous. »

Gondebault et Eran se levèrent, et tous les présents en firent autant. Alors que l'assemblée quittait la salle d'apparat, le jeune homme se dirigea lui au fond de la pièce, vers une petite porte. Les ducs, les duchesses et leurs proches conseillers le suivirent. Tous paraissaient surpris.

« Que nous réserve-t-il ? », demanda Iselde, à moitié pour elle-même, en fermant le cortège avec ses compagnons.

La porte menait à une petite salle ronde, éclairée par quelques fenêtres en hauteur. Au centre se trouvait une grande table, autour de laquelle étaient disposées plusieurs chaises. Des bancs avaient été installés le long de chaque mur. Les seigneurs s'assayèrent autour de la table, tandis que les conseillers de chacun ainsi que plusieurs gardes du roi prenaient place sur les bancs autour. Chtark semblait préoccupé. Profitant du bruit des chaises qui raclaient le sol, il s'approcha de Douma et lui murmura à l'oreille :

« Regarde. Les soldats du roi bloquent la sortie. Je n'aime pas ça. »

Douma jeta un regard de travers en direction de la seule porte de la pièce. De chaque côté se trouvaient deux soldats de Gondebault, en arme. Instinctivement, il vérifia la présence de sa dague, cachée sous sa chemise.

« Soyons prêts à toute éventualité », dit Chtark.

Douma acquiesça et, discrètement, fit passer le message à ses compagnons. Installé à la place d'honneur, le roi arborait un air soucieux. D'un raclement de gorge, il demanda le silence, qui se fit immédiatement. Tout le monde semblait suspendu à ses lèvres.

« Chers ducs et duchesses, profitant de votre présence ici, nous avons demandé au jeune duc Eran de vous faire venir pour un Conseil d'Ervallon exceptionnel. Nous avons été sollicité au sujet d'un problème fort délicat. Nous allons avoir besoin de toute votre sagesse pour nous aider dans cette affaire, qui hélas mêle deux de nos plus loyaux sujets. »

Le roi parcourut la salle du regard et reprit.

« Lance de Mallen, Chevalier et Maréchal d'Ervallon, nous a amené ce document hier. »

Gondebault sortit de l'une de ses poches un morceau de parchemin. Le cœur de Chtark et de ses compagnons bondit dans leur poitrine : il s'agissait du parchemin qu'avait signé Dame Iselde, lors du siège d'Aveld, échangeant sa cité et une partie de ses terres contre la promesse de pouvoir faire sortir les habitants d'Aveld en toute sécurité.

« Ce parchemin est une reconnaissance de propriété d'une partie des terres d'Avelden, signée de la main de la duchesse Harken, reprit le roi.

— En effet, dit Iselde. Cette signature m'a été échangée contre la vie du peuple d'Aveld. Il va sans dire qu'elle n'a aucune val...

— C'est à nous d'en juger, duchesse. Légalement, cette reconnaissance est tout à fait valable.

— Votre Altesse, vous ne pouvez pas ...

— Nous sommes le garant des lois, duchesse, aussi nous devons-nous de porter ceci à votre attention à tous. Le chevalier de Mallen, dont les hauts-faits ne sont plus à prouver, nous demande de faire respecter la loi, et de lui donner ce à quoi ce parchemin lui donne

droit.

— Mais ce n'est pas ...

— Duchesse, vous ne pouviez pas ignorer que vous abandonniez une partie de vos terres en signant ce parchemin !

— Certes, mais j'avais en face de moi une marée ennemie !

— Je comprends bien, duchesse, mais la loi est la loi. Cependant, au vu des circonstances exceptionnelles, nous avons décidé de nous en remettre au Conseil d'Ervallon et à sa sagesse.

— Majesté, vous n'allez quand même pas donner foi à ...

— Taisez-vous, Iselde ! Vous nous insultez et insultez le conseil ! »

Derrière Iselde, Chtark et ses amis n'en revenaient pas. Bouche bée, le cœur battant la chamade et une colère sourde au ventre, ils assistaient à leur pire cauchemar.

« Nous reprenons, dit le roi... Nous sollicitons donc la sagesse du Conseil afin de statuer sur la demande du chevalier de Mallen. Selon cet acte, il serait en droit de réclamer les terres allant de la forêt appelée Bois de Trois-Lunes aux Montagnes Interdites, terres abandonnées par la duchesse Harken lors de la guerre contre les Tribus. Légalement, ces terres ont quitté Ervallon, pour être ensuite reprises grâce au courage et à la stratégie du chevalier de Mallen, qui en serait donc le conquérant ou reconquérant. C'est en cela qu'il en demande la possession.

— Votre Altesse, intervient Ysandre, le chevalier de Mallen n'a pas battu l'armée des Tribus à lui seul. L'armée d'Ervallon toute entière était à ses côtés, non seulement les soldats de Fahaut, de Pont, de Lahémone et d'Ombrejoie, mais aussi les soldats d'Avelden. Laisser au seul chevalier de Mallen le mérite de la victoire, au-delà de ses grandes compétences de stratège, serait grandement minimiser le courage du reste du royaume.

— Nous ne faisons que rappeler les hauts faits du Maréchal d'Ervallon, duchesse.

— J'entends bien, Majesté, mais la duchesse d'Avelden n'a pas moins manqué de courage. C'est grâce à la valeur et à la discipline de ses hommes que l'armée entière n'a pas été encerclée.

— Il est vrai que le front nord, tenu par Ombrejoie, a malheureusement cédé. »

Ysandre fronça les sourcils, faisant mine de ne pas comprendre l'affront. Ses soldats avaient en effet ployé sous l'assaut ennemi, mais ils étaient en nombre bien inférieurs, et les soldats de Fahaut étaient restés longtemps immobiles à regarder le massacre. Elle fixa le roi un instant, attendant vainement qu'il continue.

« Votre Altesse, reprit-elle, les soldats d'Ombrejoie ont répondu à l'appel de leurs alliés et de leur roi. Je tire une grande fierté de cela, et du courage de mes hommes qui ont tenu tant qu'ils ont pu le faire face aux soldats ennemis. Si vous estimez que nous n'avons pas notre place dans l'armée d'Ervallon, je vous laisse juger de l'opportunité de demander notre aide si vous deviez un jour en avoir à nouveau besoin.

— Voyons, Ysandre, il ne fallait pas prendre mal notre remarque. Nous ne parlons que des faits. Juste des faits.

— J'ai bien entendu, Majesté.

— Bien. Revenons à notre Conseil. La demande du chevalier de Mallen est donc la

suivante : que la loi soit respectée, et que ce parchemin qui désigne son possesseur comme légitime propriétaire des terres allant de Trois-Lunes aux Montagnes Interdites soit validé à son bénéfice. Iselde, nous écoutons ce que vous avez à dire.

— Je n’imagine pas un seul instant que ce stratagème puisse être reconnu, dit la jeune femme d’une voix blanche et pleine d’une colère contenue. Ma famille est à la tête d’Avelden depuis la création du duché, il y a des siècles de cela. Nous avons fidèlement servi les rois successifs d’Ervalon, jusqu’à Téhélis, qui mourut fièrement sur le champ de bataille. Lorsque les Tribus ont à nouveau attaqué et qu’il a fallu faire appel à nouveau au royaume, Avelden s’est tourné vers ses alliés. Je n’imaginais pas un seul instant que cela coûterait autant. Je n’imaginais pas qu’un duché affaiblit puisse être donné en pâture de cette manière. Je n’imaginais pas que le serment d’allégeance que j’ai prêté à mon roi, pour qu’il m’aide à protéger mes terres, puisse se retourner ainsi contre moi. Vous aviez promis de protéger Avelden, Majesté.

— Et nous avons respecté notre parole. Les Tribus ont été défaites, Iselde.

— Et maintenant vous proposez de couper Avelden en deux ? Est-ce ainsi que vous protégez vos vassaux, Majesté ?

— Nous ne cherchons qu’à faire respecter la loi.

— Non. Vous cherchez, depuis le début, à détruire Avelden. La mort de mon père, les brigands...

— Attention à ce que vous dites, Iselde, la coupa le roi. Nous ne saurions tolérer plus d’insulte ! Que le Conseil tranche maintenant. Iselde, j’imagine que vous votez contre la reconnaissance des droits de Lance de Mallen ?

— Evidemment.

— Ysandre ?

— Je vote contre.

— Maer ?

— Je comprends bien sûr la désagréable surprise de la duchesse Harken, mais ce parchemin est tout ce qu’il y a de plus légal. Je vote donc pour.

— En ce qui nous concerne, nous votons pour aussi. Il ne reste plus que votre voix, cher Eran. C’est elle qui va permettre de trancher. Que décidez-vous, jeune duc ?

— Je ... »

Eran hésitait. Son regard parcourait l’assemblée, du roi aux différents ducs et duchesses. Ses yeux s’arrêtèrent un instant sur Iselde, puis se posèrent ensuite sur son oncle, le comte de Hullenot. Le visage pâle et grave, Leyr tournait doucement la tête de droite à gauche, semblant implorer à son jeune duc de refuser.

« Je ...

— Nous vous écoutons, Eran.

— Je vote ... je vote pour.

— Parfait ! exulta le roi. Le Conseil d’Ervalon en a donc décidé ainsi. Les terres allant de Trois-Lunes aux Montagnes Interdites appartiennent désormais à Lance de Mallen, qui les a reprises des envahisseurs. De part cela, nous créons le fief des Marches de l’Est, dont Lance de Mallen sera le comte, et dont le titre ira à sa descendance. Je déclare également que les chevaliers d’Escalon dépendront maintenant du comte des Marches. Le comte des

Marches me jurera fidélité et obéissance cette après-midi, et je vous convie tous à ... »

Gondebault s'arrêta, alors qu'un crachat venait de le frapper en pleine joue.

« Jamais, pourceau de Fahaut, tu entends ! hurla Iselde se levant, blanche de rage. Jamais je ne laisserai mes terres à qui que ce soit. Tu es bien comme ton père, lâche, intrigant et manipulateur. Tu as fait tuer mon père, tu as organisé l'invasion des Tribus pour voler les terres d'Avelden. Crois-tu que je sois ignorante de tes stratagèmes ? Crois-tu que je ne sais pas qui est derrière chacun des brigands qui hantent mes terres ? Crois-tu que je ne sache pas que ta famille a juré la perte des Harken ?

— Vous êtes folle, Iselde. Implorez immédiatement mon pardon, je vous l'ordonne !

— Je retire mon serment d'allégeance. Tu n'es plus mon roi, Gondebault de Fahaut, et je crache sur ton nom et celui de ceux qui t'ont donné naissance !

— Félonie ! Gardes ! Qu'on l'emmène et qu'on la mette au cachot ! »

Immédiatement, une demi-douzaine de soldats se jeta sur Iselde. Celle-ci les évita et sauta sur la table, essayant de se diriger vers la porte. Dans la confusion la plus totale, elle hurla :

« A moi, Avelden ! »

Un instant immobilisés par la stupeur, les compagnons de la duchesse se saisirent qui de sa dague, qui de son bâton et se ruèrent entre leur suzeraine et les gardes, les empêchant de l'atteindre. Les soldats de Gondebault avaient sorti leurs épées. Hésitant à faire couler le sang, ils essayaient de repousser les nouveaux arrivants pour atteindre la duchesse Harken. La salle croulait sous les cris et la panique, entre les soldats qui essayaient de saisir la duchesse, les spectateurs du Conseil qui ne cachaient pas leur ahurissement face aux événements. On hurlait, on courait. Le visage déformé par la haine et la colère, le roi ordonnait, de toute la force de ses poumons :

« Arrêtez-la ! Arrêtez-la ! »

Alors qu'ils s'apprêtaient à bloquer la porte, les gardes en faction devant la sortie s'immobilisèrent soudain, comme paralysés. Puis la porte vola soudainement et sans raison en éclat. La nuque de Ionis le picota quelques secondes. Il se tourna vers la duchesse d'Ombrejoie. Une puissante aura de magie émanait d'elle. Le jeune homme n'eut pas le temps de vérifier si sa supposition était juste. Sautant de la table du conseil, Iselde se ruait déjà vers la sortie enfin dégagée, suivie par ses compagnons. Sans prendre le temps de réfléchir, le mage partit derrière eux.

« Capitaine d'Escalon, restez ici ! hurla Gondebault. Ou je vous déclare félon également ! »

Courant à perdre haleine, Iselde traversait les couloirs du château, bousculant serviteurs, pages et quelques rares gardes, tous ahuris de voir ainsi la duchesse d'Avelden. A ses côtés, ses compagnons hurlaient : « Place ! Place ! », alors que derrière eux résonnait le bruit des bottes des soldats du roi. A la sortie du Cartelane, les gardes laissèrent passer Iselde, sans broncher, ne cachant pas leur surprise. Alors qu'elle traversait la cour pavée en direction de la herse, un garde, hésitant, essaya de lui barrer le passage. Sans ralentir, elle hurla :

« Du balai, maraud ! On nous attaque ! Laissez passer ! »

Le soldat hésita un instant, laissant tout juste le temps à la duchesse et à ses

compagnons de passer. Derrière, des cris retentissaient alors que les gardes du roi sortaient à leur tour du Cartelane et hurlaient :

« Arrêtez-la ! La duchesse d'Avelden est aux arrêts ! Arrêtez-la ! ».

Leur appel arriva trop tard. Ils virent Iselde Harken passer la herse du château, et reprirent la poursuite.

« On quitte la ville, immédiatement ! cria Iselde à ses compagnons qui, tous, l'avaient suivie. Gondebault a voulu la guerre. Il va avoir la guerre, et va payer pour tout ce qu'il a fait. Douma, mène-nous à ton auberge, vite ! On prend les chevaux et on file avant qu'ils ne ferment les portes d'Hargelon ! »

Douma, rouge de sueur, prit la tête de la course. En un instant, il essaya de se remémorer la plan de la ville, afin d'atteindre le plus rapidement possible l'auberge où il avait laissé les chevaux. Jetant un regard derrière lui, il vit ses compagnons tout aussi essoufflés. Aurianne, aux côtés de laquelle courait Donhull, se tenait le ventre des deux mains et avait le visage crispé par l'effort. En cette fin de journée, les rues d'Hargelon étaient bondées de monde. Surpris, les passants se poussaient aux cris de « Place ! Place ! », poussés par Douma. Certains d'entre eux, trop lents, étaient bousculés par le jeune homme ou par ses compagnons, qui entouraient la duchesse Harken et Aurianne. Derrière, ils entendaient les hurlements des gardes du roi qui les poursuivaient. Le cerveau de Douma fonctionnait à toute vitesse. Il revoyait les artères principales de la cité, et essayait de refaire aussi le plan des ruelles plus étroites. Courant en direction du nord, Douma vit une petite rue qui s'engageait non loin d'eux, sur la droite.

« Par ici ! », cria-t-il à ses amis, pointant du doigt la ruelle déserte.

Quittant la grande rue pavée et bondée, tous suivirent Douma et s'engouffrèrent dans la ruelle en terre battue, à moitié recouverte de boue et de déchets. Courant à perdre haleine, ils bifurquèrent à droite, puis à gauche, s'enfonçant toujours plus profondément dans les bas-fonds d'Hargelon. Derrière eux, les cris des soldats du roi se faisaient de plus en plus lointains. Concentré, Douma priait pour ne pas s'être trompé. Ils filèrent ainsi pendant de longues minutes encore, jusqu'à ce qu'Aurianne, à bout de souffle, s'arrête, une main appuyée sur le mur d'une maison. Tous cessèrent de courir.

« Ton auberge est encore loin, Douma ? demanda la duchesse, la respiration haletante.

— Je ne crois pas, ma Dame. Si je ne me suis pas trompé, elle est juste derrière ce pâté de maison.

— Ça ira, Aurianne ? »

La guérisseuse respira profondément, et hocha la tête en direction de la duchesse.

« Douma, va avec Chtark et Miriya jusqu'à l'auberge, et récupère les chevaux. Nous arrivons avec Aurianne. »

Douma acquiesça, et repartit à petite foulée avec Chtark et Miriya. Quelques minutes plus tard, une fois qu'Aurianne eut assuré la duchesse qu'elle pouvait repartir, le reste de la troupe les suivit. Ils longèrent la ruelle, tournèrent à droite, puis à gauche, comme le leur avait indiqué Douma, puis débouchèrent sur la place qui donnait sur la porte nord de la ville. A leur droite se trouvait *La Halte d'Hargelon*, l'auberge où ils avaient passé leur première nuit dans la cité. Douma, Miriya et Chtark sortaient tout juste des écuries,

tenant chacun deux ou trois chevaux sellés à chaque main. L'esplanade était remplie de monde. Marchands amenant leurs marchandises dans des charrettes pleines à craquer, serviteurs, habitants de la cité se rendant chez eux ou au marché, tous vaquaient à leurs occupations. A la herse, une dizaine de garde surveillaient tranquillement les entrées et sorties dans la cité.

« Dépêchons-nous, dit Iselde. La nouvelle de notre fuite ne devrait pas tarder. »

La duchesse traversa la place rapidement, suivie de ses compagnons. Arrivés devant l'auberge, chacun prit un cheval, et, après avoir vérifié les selles, tous grimpèrent sur leurs montures.

« Bravo, Douma, dit Dame Iselde. Tu viens de nous sauver la vie à tous. »

Le jeune homme sourit. Soudain, surgissant de la rue qui descendait du haut de la cité, une dizaine de gardes du roi apparurent, hurlant en direction de la porte de la ville.

« Vite ! », cria Iselde, donnant un puissant coup de talons sur les flancs de son cheval.

Celui-ci hennit, et se dirigea à vive allure vers les portes de la cité, suivi par les autres montures. Les soldats du roi virent la duchesse, et crièrent de plus belle. Par chance, le bruit de la foule couvrait leurs paroles.

« Place ! Place ! » hurlait la duchesse Harken.

Craignant les chevaux, les badauds se poussaient, lentement, afin de laisser passer les cavaliers. De l'autre côté, les soldats du roi continuaient à gesticuler, se frayant sans ménagement un chemin à travers la foule, qui protestait bruyamment. Certains tombaient, des enfants pleuraient. Les soldats à la porte avaient remarqué que quelque chose se passait. Ils s'étaient retournés vers la place, et leurs yeux scrutaient la foule, essayant de comprendre ce qui provoquait une telle agitation. Voyant les chevaux s'approcher et les gardes à quelques dizaines de mètres derrière, ils se mirent en travers de la porte, de manière à en bloquer le passage.

« Place ! Place ! hurlait Iselde, talonnant son cheval de toutes ses forces. Laissez passer la duchesse Harken ! »

Rapidement, les cavaliers arrivèrent face aux soldats. Ils paraissaient complètement désorientés. Iselde hurla à nouveau :

« Laissez passer ! Je suis la duchesse Harken, poussez-vous ! »

Sans même attendre leur réaction, la duchesse talonna violemment sa monture, qui se cabra et avança de plus belle vers la porte. Les yeux des gardes passaient de la duchesse aux hommes du roi qui arrivaient en courant. Profitant de leur hésitation, Iselde lança son cheval vers eux. Effrayés, ils se poussèrent au dernier moment et, aux cris de « Arrêtez-la ! Arrêtez-la ! », la duchesse partit au grand galop vers le nord, suivie de ses compagnons.

LA DUCHESSE DECHUE

Après avoir chevauché pendant plusieurs heures, la duchesse et ses compagnons s'arrêtèrent enfin. Devant eux, la route continuait, droit vers l'est et vers Avelden. Une rivière coulait paisiblement le long du chemin de terre, et l'herbe brillait, grasse et verte. Les chevaux étaient essoufflés, et leurs yeux étaient à moitié fous d'avoir galopé autant. De l'écume coulait de leurs bouches abîmées. Après avoir vérifié que personne ne les suivait, Dame Iselde descendit de sa monture et la dessella. Elle la flatta et l'attacha à un arbre, la laissant brouter. Sans un mot, ses compagnons l'imitèrent. Tous attendaient que leur suzeraine lâche le premier mot. Qu'allaient-ils devenir, tous ? Etait-ce la fin d'Avelden ? La fin de leur combat ? La duchesse s'étira, et regarda au loin, vers l'est.

« Bravo Douma, les chevaux que tu as choisis sont excellents. Heureusement. Car, à part ça, la situation ne pouvait pas être pire. Je vous remercie de m'avoir suivie mais... à vrai dire, je crains que nous soyons tous félons maintenant. Si le roi nous retrouve, nous finirons tous dans les cachots, duchesse ou pas duchesse. »

Iselde Harken éclata soudain de rire.

« Par tous les dieux, si mon père voyait ça ! Avelden divisé en deux, notre famille déclarée félonne, et mon titre de duchesse qui ne tient plus qu'au bon vouloir des pires ennemis des Harken ! Je ne pense pas que j'aurais pu faire pire. C'est une catastrophe. »

La duchesse souriait, ironique, mais des larmes brillaient dans ses yeux.

« Je suis désolée. Je ne pensais pas que tout finirait ainsi. J'espérais vous mener plus loin que cela. J'espérais sauver Avelden. Mais j'ai échoué. Je vous relève de vos serments d'obéissance. Vous pouvez partir. »

Interdits, les compagnons d'Iselde la regardaient, sans bouger.

« Quels sont vos ordres, ma Dame ? demanda Aurianne, la voix vibrante.

— Fuyez. Loin d'ici, et loin de Gondebault. Je n'ai même pas d'or à vous donner.

— Sans or, nous n'irons pas bien loin. Nous allons devoir rester avec vous, le temps d'en trouver », dit Douma.

La duchesse éclata d'un rire triste.

« Nous restons, ma Dame, dit à son tour Chtark.

— Pourquoi ne pas essayer de récupérer les preuves comme vous le proposiez ? », demanda Aurianne.

— Ecoutez-nous, insista Solenn. Tout est peut-être encore possible. Si ces lettres compromettent le roi, alors il y a encore une chance, infime sans doute, mais une chance tout de même. Peut-être que s'il a suffisamment de preuves que Gondebault est derrière tout cela, le duc Eran se retournera contre lui. Si jamais ces lettres ne valent rien... alors vous pourrez abandonner. Mais pas avant. Pas maintenant. »

Iselde réfléchit un long moment. Elle regardait ses compagnons, les uns après les autres. Enfin, au bout de ce qui leur parut être une éternité, elle dit :

« Nous n'avons que deux options. La guerre, ou la défaite. Seule contre le roi et ses alliés, je ne peux rien, à part mener les soldats à la mort. Ce que je refuse. Mais vous avez

raison. Il reste peut-être une chance. Une dernière chance. Je vais retourner aux Champs d'Athinrye, voir mes enfants et demander à Merrat de les emmener dans un lieu sûr. J'imagine que Gondebault va envoyer quelques-uns de ses sbires à ma recherche et à celle de mes héritiers. De votre côté, retournez à Lahémone et récupérez ces lettres. Je vous attends aux Champs. Si je n'ai pas de nouvelles de vous d'ici un mois, je m'enfuirai avec Galed et Marda. Et si les preuves sont ce que nous espérons, essayez de convaincre Eran, et montrez-les aussi à Ysandre et à Leyr de Hullenot. S'ils viennent avec moi, nous pourrons assiéger Pémé, et renverser Gondebault. Nous vengerons alors nos morts. Voilà. Voilà tout ce que je peux vous proposer. Qu'en pensez-vous ? »

Pour toute réponse, Chtark, Ionis, Miriya, Donhull, Aurianne et Solenn remontèrent à cheval, souriants.

« A bientôt, ma Dame, dit Chtark. Nous reviendrons avec ces preuves. Je vous le promets.

— Merci. Merci du fond du cœur », répondit la duchesse.

Iselde Harken resta un long moment à regarder ses compagnons disparaître à l'horizon. Lorsqu'ils ne furent plus que de minuscules silhouettes, elle s'assit enfin sur un rocher. Les mains sur son visage, épuisée et abattue, elle éclata alors en sanglots.

Ils ne repassèrent les portes d'Hargelon que le lendemain soir, après avoir bivouaqué loin de la cité. Ils cachèrent les chevaux dans un petit bois non loin des murailles et entrèrent à pied, derrière un convoi de charrettes. Emmitouflés dans de grandes capes de voyage, achetées à des marchands sur la route, ils priaient pour que les soldats ne les reconnaissent pas. Comparée à la veille, la ville semblait bien calme. La plupart des fanions avaient été enlevés, les musiciens et les montreurs d'animaux étaient déjà repartis pour d'autres villes, d'autres villages. Partout dans les caniveaux traînaient des morceaux de tissus, des os rongés, des éclats de tonneaux de bois, restes de la fête qui avait dû durer toute la nuit précédente, malgré la fuite de la duchesse félonne. Il n'y avait que peu de monde dans les rues, et les tavernes étaient à moitié désertes. Douma quitta rapidement les artères les plus importantes. Empruntant à nouveau les ruelles étroites d'Hargelon, il menait ses compagnons à l'endroit où ils avaient été accostés par le mystérieux messenger. A la nuit tombée, ils arrivèrent devant la pancarte du *Troisième Pêcheur*. La taverne, comme toutes les autres, n'avait que peu de clients en ce lendemain de fête. Douma se préparait à en pousser la porte lorsqu'Aurianne retint son bras.

« Vous êtes sûrs ?

— On a en déjà parlé vingt fois, Aurianne. On prend un dortoir. Il n'y aura personne à part nous. Il n'y a aucun risque. »

La guérisseuse soupira, posant de manière instinctive la main sur son ventre proéminent. Douma poussa la porte et entra dans la taverne, suivi par ses compagnons. Les rares clients jetèrent un coup d'œil distrait vers les nouveaux arrivants, puis retournèrent rapidement à leurs occupations.

« Entrez ! Entrez, voyageurs ! leur cria l'aubergiste, du fond de la pièce. Que puis-je pour vous ? »

Douma s'approcha de lui. Il réserva un dortoir pour lui et ses compagnons, pendant que Chtark et Ionis s'installaient à une table face à l'entrée. Leur plan était simple. Ils

resteraient tous à l'auberge en attendant que l'homme revienne les contacter, puis, cette fois-ci, le suivraient. Il les mènerait alors soit jusqu'aux preuves qu'ils voulaient, soit vers l'autre partie désireuse de les récupérer. C'était leur dernière chance, et ils le savaient.

Jusqu'à ce que la taverne ferme, fort tard dans la nuit, ils se relayèrent en bas, toujours par deux. Stressés à l'idée de voir surgir des gardes à leur recherche, ils essayaient de ne pas sursauter lorsque la porte s'ouvrait. A chaque fois, il ne s'agissait cependant ni d'un garde, ni de leur homme, mais d'un simple client qui venait boire une bière, un verre d'hydromel, seul ou avec des compagnons. Les discussions dans la taverne tournaient toutes autour des événements de la veille. La fuite de la duchesse Harken avait fait le tour de toute la cité, et les commentaires allaient bon train. Nombreux étaient ceux qui la blâmaient. Après avoir été sauvée des Tribus par le roi, ils ne comprenaient pas comment elle avait pu lui désobéir ainsi. Et, au plus grand désarroi de ses compagnons, nombreux étaient ceux qui l'appelaient la traîtresse, ou la félonne. Enfin, lorsque le dernier client sortit et que l'aubergiste referma la porte derrière lui, Solenn et Douma rejoignirent leurs compagnons dans le dortoir. Tous dormaient, sauf Chtark. Il montait la garde, le menton appuyé sur son épée.

« Des nouvelles ? demanda-t-il à voix basse.

— Aucune, si ce n'est que toute la ville semble prendre Dame Iselde pour une traîtresse. »

Chtark grogna.

« Il le paiera. La vérité finira par se savoir.

— Espérons-le, soupira Solern. Je vais me coucher.

— Moi aussi, dit le capitaine d'Escalon, en baillant à s'en décrocher la mâchoire. Douma, tu prends le relais ?

— Oui. Dormez tranquille. Si les gardes arrivent, vous serez réveillés avant qu'ils n'aient le temps de monter une marche de l'escalier. »

Dès que ses compagnons furent endormis, Douma coinça une chaise contre la poignée de la porte, afin de s'assurer que personne ne pourrait entrer facilement. Il vérifia l'unique fenêtre du dortoir. Elle s'ouvrait correctement, et donnait sur les toits. Ils pourraient fuir sans problème en cas de nécessité. Avant de s'asseoir et d'attendre l'heure de réveiller Ionis, il jeta un dernier coup d'œil à ses amis. Endormis sur de simples paillasses à même le sol, tous respiraient profondément. Douma pensa aux Jéroles, qui dormaient certainement sous les murailles de Pélost. Il espérait que tout se passait au mieux pour eux.

Le lendemain matin, Miriya réveilla tout le monde dès l'ouverture de la taverne, alors que le soleil était à peine levé. Après avoir fait une toilette rapide, Ionis et Donhull descendirent, attendant le retour de leur contact. Tout au long de la journée, ils se relayèrent les uns les autres, attendant et tendant l'oreille aux nouvelles de la cité. Ils apprirent ainsi que le roi était reparti le matin même pour Pémé, afin de préparer sa réponse à l'affront de la duchesse félonne. Lance de Mallen, le maréchal du roi, était lui resté au Cartelane avec une partie de la garde de Gondebault. Ils apprirent également, amusés, que les soldats envoyés à la poursuite de la duchesse et de ses compagnons étaient revenus bredouilles. La journée s'étira lentement, entre discussions, jeux de dés,

et l'attente, toujours plus longue. Lorsque la nuit tomba à nouveau, tous commençaient à se demander si l'homme viendrait bien comme convenu au rendez-vous, et s'il n'avait pas imaginé qu'eux-mêmes ne reviendraient pas à Hargelon. La soirée était bien avancée lorsqu'une fois de plus la porte du *Troisième Pêcheur* s'ouvrit. Miriya et Douma sursautèrent lorsqu'ils reconnurent leur homme. Celui-ci entra puis, après avoir refermé la porte, parcourut la pièce du regard. Ses yeux s'arrêtèrent sur Miriya et Douma. Il scruta rapidement le reste de la salle, puis se dirigea vers eux.

« Je ne vous cache pas que je suis surpris de vous voir ici. », dit-il en s'asseyant.

Douma sourit.

« Toute la garde de la ville vous cherche. Ou presque. Ils ne sont pas encore venus ici ?

— Non. Et j'ose espérer qu'ils ne viendront pas plus une fois que vous serez parti.

— Ne vous en faites pas. Eux et nous ne partageons pas les mêmes intérêts. Mais je ne suis pas venu ici pour cela. La donne a changé. Mon maître ne souhaite plus vous fournir les éléments dont il a parlé. »

Les visages de Miriya et de Douma se décomposèrent.

« Pardon ? demanda la jeune femme, ne cachant pas sa surprise. Et pour quelle raison ?

— Vous n'êtes pas sans savoir que la situation a changé. Votre maîtresse a pour nous perdu beaucoup de son attrait en quelques jours. La situation est par trop déséquilibrée, et mon maître ne souhaite pas se mettre à dos le nouveau maître d'Ergalon. Je crains que vous et votre maîtresse ayez perdu. Désolé.

— Pourquoi êtes-vous venu jusqu'ici alors ?

— Par curiosité. Mon maître souhaitait savoir si vous auriez le courage de revenir à Hargelon. En ce qui me concerne, j'appelle cela de l'inconscience. Mais il sera amusé de savoir que vous êtes revenus. Ne vous en faites cependant pas. Personne ne vous dénoncera, et vous pouvez repartir sans souci d'Hargelon. Sur ce, je vous souhaite le bonsoir, termina l'homme, en se relevant.

— Attendez ! dit Douma.

— Oui ?

— Le roi. A-t-il récupéré les preuves ou pas encore ? »

L'homme regarda un instant Douma, sans rien dire, hésitant à répondre.

« Vous savez que c'est le roi qui a tout organisé, continua Douma. C'est ça, les preuves. Dites-moi juste s'il les a récupérées ou pas encore.

— Pas encore. Mais ce sera fait cette nuit. Quant à vous, quittez la ville au plus tôt, vos têtes seront bientôt mises à prix. Adieu. »

Après un dernier signe de tête, l'homme quitta l'auberge. Dès que la porte se fut refermée, Douma se leva à son tour.

« Je le suis. Préviens les autres, vite. »

Sans attendre la réponse de Miriya, il se dirigea précipitamment vers la porte et, après avoir vérifié à travers les fenêtres que l'homme était bien parti, sortit à son tour de l'auberge. Pendant ce temps, Miriya montait à l'étage chercher ses compagnons, essayant de ne pas se précipiter pour ne pas attirer l'attention. En quelques secondes, tous furent

prêts. Ils descendirent sans un mot, et sortirent dans la rue. Douma était déjà à plusieurs dizaines de mètres. Il marchait le long des maisons abîmées, rasant les murs, puis disparut soudain à un angle de rue.

« Dépêchons-nous, dit Solenn. On se divise en trois groupes, on sera moins visibles. Je pars devant avec Ionis. Derrière je veux Aurianne et Donhull. Miriya et Chtark, vous fermerez la marche. Suivez-nous de loin et, par pitié, le plus discrètement possible. Ayez l'air détaché ! » la jeune femme termina ses mots alors qu'elle partait déjà, après avoir attrapé Ionis par la manche. Ils marchèrent rapidement vers l'endroit où avait disparut Douma, suivis de loin par la guérisseuse et son ami. Devant, le chef des Jéroles continuait à avancer, faisant mine de se promener, restant toujours à l'ombre des murs des maisons. La nuit était sans nuage. La cité, éclairée par la lune et quelques torchères, était quasiment déserte. Seuls quelques passants erraient, certainement en direction des auberges. Ils suivirent ainsi l'homme pendant une vingtaine de minutes, parcourant les ruelles tortueuses d'Hargelon. Enfin, ils débouchèrent sur une artère plus importante, qui donnait sur une place. A l'angle de la rue se tenait Douma, caché dans l'ombre d'une charrette désossée qui bloquait en partie le passage. Ils rejoignirent leur ami en silence. Autour d'eux, il n'y avait pas âme qui vive.

« Il est entré dans la maison à colombages, en face », chuchota Douma.

Du doigt, il désignait une grande maison de deux étages, de l'autre côté de la place, devant laquelle deux hommes montaient la garde.

« Que faisons-nous ? On attend ? demanda Miriya.

— Oui. Une fois que les hommes du roi auront récupéré les preuves, on les récupérera à notre tour, sur eux, comme prévu. »

L'attente ne dura guère. Une heure à peine après qu'ils se furent installés, un groupe de six personnes déboucha sur la place, en provenance d'une grande artère qui traversait la ville. Les hommes, dont la lune reflétait les armures de métal, regardèrent rapidement autour d'eux, puis se dirigèrent vers la maison.

« Regardez qui est à leur tête ! », chuchota Ionis.

Ses compagnons tendirent le cou et froncèrent les sourcils. Leur vue n'était pas aussi perçante que celle du jeune mage. Alors qu'après avoir gravi les quelques marches du perron de la maison il se retournait pour dire quelques mots à ses soldats, tous reconnurent Lance de Mallen.

« Par Idril ! », s'exclama Miriya malgré elle.

Lance de Mallen s'adressa aux hommes qui gardaient la maison. Soudain, les deux s'affaissèrent, et s'écroulèrent, sans un bruit. Le comte des Marches et l'un de ses gardes dégagèrent la lame qu'ils venaient d'enfoncer dans le ventre de leurs victimes. Le maréchal du roi fit un signe en direction de la rue d'où ils étaient arrivés. Aussitôt, une dizaine de soldats apparurent, et traversèrent la place sans un bruit, rejoignant leur chef.

« J'aurais dû m'en douter, pesta Chtark. Ils vont les massacrer, et récupérer les preuves.

— Que faisons-nous ? demanda Donhull. Ils sont deux fois plus nombreux.

— On les laisse entrer, dit Douma, et dès qu'ils sont à l'intérieur, on fonce aider l'homme qui nous a contactés. Ils ne pourront que nous être reconnaissants de les avoir

aidés. C'est notre seule chance. »

Tout le monde acquiesça. Chacun sortit ses armes pendant que, de l'autre côté de la place, Lance de Mallen et ses hommes entraient silencieusement dans la maison. Les compagnons d'Iselde attendirent quelques minutes puis, au signal de Douma, se levèrent. Longeant les bâtisses autour de la place, ils se dirigèrent le plus discrètement possible vers la bâtisse où étaient entrés Lance de Mallen et ses hommes. Aucune lumière ne semblait en sortir. Douma arriva le premier. Il avança de quelques pas vers l'entrée. Il n'y avait personne dans le couloir qui desservait le rez-de-chaussée. En provenance de l'étage, il entendit alors les premiers hurlements, et le bruit des épées se fracassant les unes contre les autres.

« Venez, vite ! », cria-t-il à ses compagnons, en se ruant dans la maison.

Douma ouvrit violemment la première porte qu'il trouva. Derrière se trouvait une grande pièce, vide. Abandonnant, il en ouvrit une seconde, puis une troisième, et enfin, une dernière, qui donnait sur un escalier. De là-haut, les clameurs continuaient : cris de douleur, de colère, ordres lancés, le tout mélangé. Plus d'une vingtaine d'hommes devaient se battre. Douma hésita un instant. Il regarda ses compagnons. Ils n'étaient que sept, dont une femme enceinte. Feraient-ils le poids face à Lance de Mallen et à ses soldats ? Derrière lui, Chtark, Miriya, Donhull, Solenn, Ionis et Aurianne le regardaient, l'arme à la main, le visage résolu et attendant qu'il donne le signal de l'attaque. Tout cela valait-il la peine qu'il risque sa vie ? Dans sa tête, tout se bousculait. Les Jéroles, sa vie passée, son emprisonnement à Agriler, puis à Aveld, sa rencontre avec Chtark et Ionis, avec tous les autres ensuite, la mort du duc, la fuite d'Aveld, maintenant détruite. Tant d'événements, en si peu de temps. Il repensa aussi aux quelques pièces d'or qu'il avait cousues dans la doublure de l'armure de cuir que lui avait offerte la duchesse peu avant la fuite vers les Champs d'Athinrye. Avec une telle somme, il pourrait largement vivre quelques années s'il s'enfuyait, maintenant, tant qu'il était en vie. Douma inspira un grand coup, puis hurla :

« Pour Avelden ! »

Ses cris furent aussitôt repris par ses compagnons, alors que tous se ruaient à sa suite dans l'escalier qui menait à l'étage. Quelques marches plus haut, il débouchait sur un minuscule palier, où donnait une seule porte. De derrière, les hurlements continuaient, déjà moins forts. Douma et Chtark prirent leur élan et, ensemble, coururent vers la porte. Le bois craqua violemment contre leurs épaules, mais ne céda pas. Les deux hommes reculèrent, et recommencèrent. Alors qu'ils heurtaient la porte de toutes leurs forces, celle-ci vola en éclat, et ils tombèrent dans la pièce, pris par leur élan. Roulant sur eux-mêmes, Chtark et Douma se relevèrent rapidement, pendant que leurs compagnons les rejoignaient. A l'intérieur, un véritable carnage avait eu lieu. Une vingtaine de corps ensanglantés jonchaient le sol dans une mare tiède de sang. L'odeur était atroce. Face à la porte, de l'autre côté de la pièce, se trouvaient les uniques survivants de cette tuerie : Lance de Mallen et neuf de ses hommes.

« Tuez-les ! hurla Mallen, le visage maculé de sang, en voyant les intrus arriver. Tuez-les tous ! »

Aussitôt, les soldats ressortirent leurs épées, et se jetèrent sur les nouveaux arrivants.

Douma et Chtark reçurent la première charge. En position de défense, leurs écus tout juste prêts, ils parèrent et bloquèrent leurs adversaires, pendant que les autres soldats du roi se dirigeaient vers la porte, protégée par Solenn, Miriya et Donhull. Derrière, sur le palier, Ionis observait la scène, son bâton levé et éclairant tout l'étage d'une lumière blanche. Miriya et Donhull reçurent les hommes qui se dirigeaient vers eux et, comme leurs amis, parèrent les premiers coups. Les épées se fracassèrent dans un bruit de métal contre le bois dur des boucliers. Ils reculèrent à peine sous la force des coups, et contre-attaquèrent, lançant à leur tour leurs épées dans la mêlée. La Bannière d'Idril, l'épée sainte portée par Miriya, scintillait sous la lumière des torches accrochées aux murs et du bâton de Ionis. Maniant son arme de manière expérimentée, la jeune porteuse repoussait lentement mais sûrement son adversaire, permettant ainsi à Solenn de se frayer un passage derrière elle. L'adversaire de Miriya para un coup, puis deux, puis trois, et commença à regarder à droite, à gauche, cherchant une porte de sortie ou quelqu'un pour l'aider. Profitant d'un de ces instants d'inattention, la jeune femme lui fit un croche-pied alors que l'homme faisait un pas de côté pour esquiver l'un de ses coups. Dans un cri de surprise, il tomba à terre et, sans lui donner le temps de se relever, Miriya lui planta d'un coup sec son épée dans le dos. Donhull, à côté d'elle, se battait comme un lion. Son regard était d'une sauvagerie animale. Ses deux adversaires semblaient impressionnés, et les coups qu'ils portaient manquaient de précision et de force. Face à eux, le gardien des Trois-Lunes rugissait, parant chaque coup plus aisément que le précédent. Soudain, un troisième homme arriva par surprise au milieu des deux autres, qui avaient commencé à reculer. Son arme lacéra le flanc de Donhull. Le jeune homme poussa un hurlement, mélange de peur et de colère sourde, qui glaça le sang de ceux qui l'entouraient. Ses adversaires furent un instant paralysés. Ivre de rage, Donhull lâcha son bouclier et, de sa main gauche, attrapa au cou l'homme qui l'avait blessé. Faisant preuve d'une force incroyable, il le souleva et le jeta violemment de l'autre côté de la pièce. Les yeux du gardien étaient révulsés et ses dents brillaient comme des crocs. Les deux autres hommes, terrifiés, commencèrent à reculer vers un coin de la pièce. Donhull se tourna dans leur direction, ses yeux blancs injectés de sang, et se jeta sur eux, l'épée levée. La lame frappa l'un des deux hommes de plein fouet, lui entaillant le visage de l'oreille jusqu'au cou. L'autre, projeté par Donhull contre le mur, se fracassa la tête sous la force de l'impact. Les deux hommes poussèrent un dernier cri avant de tomber au sol, morts. De l'autre côté de la pièce, Douma parait les attaques de deux des soldats de Mallen, occupé à ne pas se laisser déborder ni encercler par un troisième qui essayait de s'approcher. Ses adversaires, munis de dagues, frappaient de manière précise et rapide. L'épée de Douma fendait l'air devant lui, ratant à chaque fois sa cible mais réussissant néanmoins à les tenir à distance. Alors que le troisième homme continuait d'approcher, Douma comprit qu'il n'était pas sa cible, mais qu'il essayait de prendre Chtark à revers. Il se décala d'un pas, puis d'un second, attirant ses deux adversaires avec lui. Soudain, il se jeta au sol, l'épée en avant. Il fit une roulade et arriva juste au niveau des jambes du soldat qui avançait dans le dos de Chtark. Profitant de son élan, Douma lui enfonça de toutes ses forces l'épée dans la cuisse. L'homme hurla sous la douleur et la surprise et s'effondra, pendant que, derrière, les deux autres adversaires de Douma se jetaient sur

lui. Alerté par un cri de Miriya, il se retourna et esquiva de justesse les coups en se collant contre le mur de la pièce. Les deux soldats, déséquilibrés un instant, n'eurent pas le temps de voir l'épée et la dague de Douma, qui s'enfoncèrent dans leurs chairs. Ils s'écroulèrent en un instant. Chtark, de son côté, avait fort à faire. Face à lui, deux colosses avançaient, chacun maniant une épée à deux mains. Leurs coups avaient la force de ceux d'un ours, et Chtark avait bien du mal à rester debout. Concentré comme rarement, il cherchait un moyen de briser leur avancée, qui l'avait amené dangereusement dans un angle de la pièce. Soudain, une feinte qu'il ne connaissait pas le prit par surprise, et Chtark se retrouva sans comprendre projeté violemment contre le mur. Sa tête frappa durement les pierres, et il sentit un liquide chaud couler le long de sa tempe. Il essaya de reprendre ses esprits, mais sa vision était troublée, et ses jambes avaient tout à coup du mal à le porter. Il vacilla, lâchant son bouclier, et tenta de se tenir au mur. Face à lui, il vit l'épée du second colosse se lever, et se préparer à frapper. Il tenta de lever sa propre arme pour parer le coup lorsqu'il sentit une explosion de chaleur sur son visage. L'homme face à lui hurla et, dans un bruit et une odeur atroce, sa tête explosa sous l'impact d'un éclair de feu. Le corps calciné s'écroula sur Chtark, qui tomba sous le poids du cadavre en feu. De l'autre côté de la pièce, Ionis criait :

« Bon sang, récupérez Chtark ! Récupérez-le ! »

Le jeune mage ressentait un mélange de fureur et de panique. Il frappa de toutes ses forces son bâton contre le sol. Aussitôt, de son autre bras, un second éclair jaillit, frappant de plein fouet le second homme qui s'apprêtait à s'enfuir. Celui-ci n'eut pas le temps de comprendre ce qu'il lui arrivait et tomba aux côtés de son compagnon, pendant que Ionis vacillait sous le coup de l'effort. Dans la pièce, le capharnaüm était à son comble. Les soldats de Mallen tombaient les uns après les autres et, à l'odeur de mort et de sang s'était ajoutée celle de la chair brûlée. Les râles des uns couvraient les appels à l'aide des autres. Les compagnons de la duchesse, blessés à la jambe, au bras, continuaient de se battre et d'avancer vers le fond de la pièce. Sur un côté, Lance de Mallen, l'épée et le bouclier orientés de manière à parer toute attaque, longeait les murs, essayant de se rapprocher de la sortie. Solenn, qui venait de se débarrasser de l'un des soldats, vit sa manœuvre. Près de la porte, Aurianne était accroupie au-dessus de Ionis, évanoui, essayant de le ramener à lui. Elle ne voyait pas Mallen qui se rapprochait d'elle. Miriya et Donhull étaient occupés dans un autre coin de la pièce, coincés par deux hommes qui semblaient leur donner du fil à retordre, pendant que Douma tentait de sortir Chtark de sous les cadavres des hommes carbonisés par Ionis. D'un coup sec, Solenn sortit son arme du corps qu'elle avait à ses pieds. Mallen, maintenant tout proche de la sortie, leva son épée dans le dos d'Aurianne, prêt à frapper. Solenn se rua en avant, et hurla :

« Mallen, fils de catin ! »

Sous la surprise, Lance de Mallen se retourna. Il eut à peine le temps de lever son écu que l'épée de Solenn se plantait en plein dans son abdomen. Le comte des Marches hoqueta et lâcha arme et bouclier. Ses mains se resserrèrent sur la lame qui s'enfonçait dans son corps. De toutes ses forces, Solenn poussa alors l'arme vers le haut, déchirant la chair du serviteur du roi. Les yeux de l'homme s'écarrillèrent sous la douleur, et un filet de sang lui coula de long de la bouche. Ses genoux se dérochèrent sous lui, et il s'effondra.

Mort. Derrière lui, Aurianne s'était retournée et, sous le coup de la peur et de la surprise, était tombée. Devant elle, dans la pièce où gisaient tant de corps, le temps semblait s'être arrêté. Tous regardaient Solenn et le cadavre de Lance de Mallen, comme si personne ne pouvait y croire. Seuls trois gardes du roi étaient encore debout. Ils lâchèrent leurs épées en même temps, levant les mains.

« Pitié ! crièrent-ils. Nous nous rendons !

— Regardez ce qu'ils ont fait de ces hommes, grogna Donhull. Ils ne méritent pas de vivre. Tuons-les.

— Non, dit Aurianne d'une voix sèche et autoritaire. Il y a eu assez de morts. Par Idril, regardez ce carnage. Douma, comment va Chtark ?

— Ça va. Il est sonné, mais il revient à lui. Et Ionis ?

— Juste évanoui. Vous trois, regardez quels sont les hommes encore en vie, soldats ou non. »

Les trois gardes du roi se regardèrent, regardèrent les compagnons de la duchesse, puis obéirent. Sur la trentaine de corps, ils n'en sortirent que deux autres, deux soldats dont les blessures semblaient superficielles. Tous les autres étaient déjà morts, de leurs blessures ou suite aux hémorragies. Aurianne s'approcha des deux survivants et, après quelques prières, leurs blessures n'étaient plus que de mauvais souvenirs, même s'ils restaient faibles.

« Attachez-les, demanda Aurianne à ses amis. Tous. »

Miriya et Douma s'employèrent à lier les mains et les pieds des survivants. D'un signe de tête, la jeune femme les autorisa à les assommer. Quelques coups de pommeau d'épée plus tard, ils étaient étalés au sol, inconscients. Aurianne revint vers Ionis. Il reprenait ses esprits, adossé contre le mur du palier.

« Comment te sens-tu ? demanda-t-elle.

— Tout le monde va bien ? Chtark ?

— Tout le monde va bien.

— Mallen ?

— Il est mort, dit Solenn, s'approchant d'eux. Voici ce que j'ai trouvé sur lui. Ionis, tu peux lire ? »

Ionis prit les quatre parchemins tendus par la jeune femme. Au fur et à mesure qu'il lisait, son visage s'éclairait.

« Alors ? », demandèrent ses compagnons, anxieux.

Ionis s'éclaircit la gorge, et commença.

« Le premier est une lettre, signée du sceau de Gondebault, duc de Fahaut. Ecoutez :

Nous, Gondebault de Fahaut, duc de Fahaut, ordonnons par la présente l'affectation de cent hommes qui seront directement sous le commandement du chevalier Lance de Mallen. Ces hommes devront servir les ordres du chevalier de Mallen comme s'ils étaient les nôtres. Leur mission demande la plus grande discrétion, et une attention très particulière devra être portée à la capacité de ses hommes à se taire. »

Ionis plia le parchemin, et prit le second.

« Il s'agit à nouveau d'une lettre, toujours signée du sceau de Gondebault.

Lance, j'ai bien reçu votre message. Tout se passe comme prévu. Le mage a ouvert le portail, et est en pourparler avec qui vous savez. De votre côté, je suis heureux d'apprendre que vous contrôlez les bandes d'Erbefond et d'Agriler. Promettez-leur tout ce que vous voulez, nous nous débarrasserons des gêneurs plus tard. Continuez sur les autres cités : il faut impérativement que nous ayons un effet de surprise, sinon notre amie aura le temps et la possibilité de reprendre les villes une à une. Soyez prêt pour l'automne. C'est impératif. PS : ci-joint le traité. Donnez-le au mage, qui le transmettra de notre part. »

« Le troisième est également une lettre, plus courte, et toujours signée par Gondebault :

Lance, je partage vos inquiétudes sur le mage. A plusieurs reprises il a repoussé toute idée d'assassinat d'Iselde. Je pense qu'il a une idée derrière la tête. La prophétesse pense de son côté qu'il joue son propre jeu. Je vous invite à vous méfier de lui, et à éviter de lui donner des renseignements dont il n'aurait pas l'utilité. »

« Et, enfin, écoutez-moi ça :

*Nous, Gondebault de Fahaut, duc de Fahaut,
Et Maître Igark Gresh, conseiller du Grul Merkhhol,
Jurons par la présente du Traité dit de Tabore, qui acte des points suivants :
De par l'aide du noble Grul Merkhhol et des Tribus contre les ennemis de Fahaut et d'Ercalon,
De par le soutien apporté dans l'invasion des terres ennemies d'Avelden,
De par l'amitié qui doit suivre les siècles de guerre et de mésentente,
Déclarons que les terres allant de la forêt appelée « Bois de Trois-Lunes » aux Montagnes dites « Montagnes Interdites » seront, à la mort de la duchesse d'Avelden, la légitime propriété du Grul Merkhhol et de son Peuple,
Déclarons que les terres nouvellement acquises par les Tribus ne seront plus considérées comme faisant partie du Royaume d'Ercalon,
Déclarons que les Duchés de Fahaut et de Pont jurent amitié aux Tribus, et que tout sera fait pour qu'aucun des Royaumes du Ponant ne conteste le droit aux Tribus de s'installer sur ces nouvelles terres,
Déclarons que les Tribus ne s'étendront pas au-delà des terres accordées dans le cadre de ce Traité,
Déclarons ce Traité renouvelable et valide pour les cinq années à venir.*

*Ce Traité est signé par
Gondebault de Fahaut, Duc de Fahaut.
Igark Gresh, Conseiller du Grul Merkhhol. »*

Ionis replia le dernier parchemin, et regarda ses compagnons, les uns après les autres.
« Si ceci n'est pas un ensemble de preuves irréfutables, j'arrête la magie ! »

L'HEURE DE VERITE

Que faisons-nous ? demanda Aurianne.

— La duchesse veut que nous montrions les preuves à Leyr de Hullenot, l'oncle du duc Eran, répondit Chtark. Je crains juste que nous ne puissions arriver en vie au Cartelane, et que même rester en ville ne soit pas une bonne idée.

— On peut retourner aux *Trois Pêcheurs* ? proposa Solenn. Si personne ne nous a trouvé là-bas en deux jours, peut-être que c'est un endroit sûr.

— Si c'était le repaire ou le point de contact du groupe qui a été décimé ce soir, je doute que l'endroit reste tranquille longtemps. »

Solenn acquiesça.

« Allons au Temple d'Idril, dit Miriya. Ils nous ouvriront les portes et nous cacheront. Et c'est le seul endroit que le duc n'osera peut-être pas fouiller de fond en comble. »

Tous la regardèrent, interloqués.

« Ils nous ouvriront ? demanda Ionis.

— Je porte la Bannière. Je pense qu'à part la chambre de la Haute-Prêtresse Mara, je peux demander à accéder à peu près n'importe où. Je suis sûre qu'ils accéderont à ma requête. Et jamais Eran ni personne ne penseront à nous chercher là-bas.

— Miriya a raison, dit Douma après quelques instants de réflexion. Allons-y. Et vite. Je n'ai pas envie d'être ici lorsque la garde d'Hargelon découvrira le corps de Lance de Mallen et de ses hommes.

— Il n'a eu que ce qu'il méritait, cracha Solenn.

— Nous sommes tous d'accord. »

Après avoir rapidement nettoyé le sang qui tachait leurs armes, les compagnons de la duchesse Harken récupérèrent de grandes capes dans lesquelles ils se drapèrent, et sortirent avec soulagement de la maison. Dehors, la nuit était claire et froide. Il n'y avait personne sur la place, et aucune lumière en provenance des habitations voisines. Comme si la ville entière était morte. Aurianne frissonna.

« Dépêchons-nous. Il fait un froid glacial ici. »

Miriya prit la tête de la procession, et mena, avec l'aide de Douma, ses compagnons en direction du Temple d'Idril.

« Qui va là ? demanda le jeune novice qui venait d'ouvrir la porte.

Le temple de la Déesse était un bâtiment carré, taillé dans la pierre, aux murs gravés de chênes et d'animaux. Miriya avait dû frapper longtemps à l'immense porte de bois avant qu'enfin elle n'entende du bruit derrière, et que la porte ne s'ouvre.

« Je porte la Bannière d'Idril, dit la jeune femme, sortant légèrement son épée du fourreau où elle était rangée. Je demande le refuge pour cette nuit. »

Le jeune homme écarquilla les yeux à la vue de l'épée sainte, et ouvrit immédiatement. Il s'inclina respectueusement devant Miriya lorsque celle-ci entra, suivie de ses compagnons.

« Faites-nous préparer un grand dortoir, nous y resterons tous les sept. Apportez

aussi du thé bien chaud, et des couvertures. Et, dernière chose, personne ne doit savoir que nous sommes ici. Prévenez juste le Grand Prêtre, mais c'est tout. Suis-je bien claire ?

— Oui, Porteuse. Nous avons des chambres prêtes. Si vous voulez bien me suivre. »

Après un clin d'œil à ses compagnons, Miriya suivit le novice dans les couloirs du temple. Quelques minutes plus tard, tous étaient installés devant un bol de thé fumant, dans une grande salle commune où donnaient une dizaine de chambres individuelles.

« Tu es sûre que nous ne risquons rien ici, Miriya ? demanda Chtark, regardant la porte d'un air inquiet. Il n'y a aucune sortie à part celle-ci.

— Ne t'inquiète pas. J'en suis certaine.

— Comment allons-nous faire pour avertir le comte ? demanda Donhull. J'imagine que dès qu'un garde nous verra, il nous sautera dessus. Et jamais ils ne nous permettront d'approcher Leyr de Hullenot.

— Je m'en occupe, dit Ionis. Ils ne me verront pas.

— Tu es sûr ? demanda Aurianne, inquiète.

— Oui. Tout ira bien. Et c'est le seul moyen d'arriver entier jusqu'au comte. Je prendrai avec moi juste une des lettres. Je vous laisse les autres, au cas où.

— Quand pars-tu ? demanda Solenn.

— Le mieux serait d'y aller maintenant, proposa Douma. J'ai bien peur que demain la ville entière soit en effervescence, et que Leyr de Hullenot ne soit pas très disponible, ou pas dans de bonnes dispositions. »

Ionis acquiesça et, après avoir fouillé dans sa chemise, sortit le Traité de Taboré et les lettres. Il prit l'une d'elles au hasard, et tendit le reste à Chtark, dont les cheveux avaient roussi sous la chaleur de ses flammes.

« Sois prudent », dit le jeune soldat à son ami.

Ionis sourit à ses compagnons, se leva et sortit de la pièce. Armé de son seul bâton, la lettre du roi contre sa poitrine, il quitta le temple d'Idril. Le thé brûlant lui avait fait du bien. Il frissonna une dernière fois en repensant aux cadavres laissés dans la maison, puis se ressaisit. Il prit quelques secondes pour se repérer, puis partit en direction de la grande masse sombre qu'il distinguait, en haut de la cité. A cette heure, les rues d'Hargelon étaient désertes. Il ne croisa qu'une seule fois un mendiant qui, ivre, ne vit même pas passer le jeune homme. Arrivé devant les murailles du Cartelane, Ionis constata que la porte et la herse étaient fermées. Il tourna à droite, et longea les murs de pierre quelques minutes, jusqu'à ce qu'il arrive à une seconde porte en bois, plus petite. Il en approcha sa main et, dans un léger déclic, la porte s'ouvrit. Ionis sourit dans le noir, et la poussa doucement. Derrière, il n'y avait personne. Sans un bruit, il la referma derrière lui, et se dirigea vers la forteresse, caché dans les ombres de ses murailles. Deux gardes discutaient devant l'entrée. Ionis prononça doucement quelques paroles, et disparut. Invisible, il les dépassa et entra dans le Cartelane. Il n'avait que peu de temps avant que son sortilège ne s'arrête. Dame Iselde lui avait montré les appartements du comte de Hullenot. Il monta rapidement au premier étage, se dirigea vers l'aile des invités, puis bifurqua dans un couloir à droite. Devant la porte du fond, un garde était assoupi. Le plus doucement possible, Ionis passa à côté de lui, ouvrit la serrure, et entra dans les appartements du maréchal de Lahémone. Il se trouvait dans un grand bureau. Un feu mourant éclairait

faiblement la pièce. Une porte, ouverte, donnait sur la chambre. A la lueur des bougies, Ionis distingua quelqu'un qui dormait, la respiration lente. Sans bruit, il s'approcha du lit. Alors qu'il n'était qu'à quelques pas, la forme allongée sursauta et surgit de sous les couvertures. Une épée dans la main, elle cria :

« Qui va là ? »

Ionis tressaillit. Comment avait-il pu le voir ? Le comte de Hullenot, en vêtements de nuit, le visage encore marqué par le sommeil, regardait frénétiquement autour de lui.

« N'ayez crainte, mon seigneur, dit Ionis. Je ne vous veux aucun mal. »

Ionis laissa tomber son sortilège, et redevint visible. Leyr de Hullenot sursauta en le voyant apparaître ainsi.

« La magie est interdite ! Qui es-tu ? Un membre de la suite d'Iselde Harken, c'est ça ?

— Oui, mon seigneur. Je suis Ionis Torde, mage de la duchesse. Excusez mon entrée, mais c'était le seul moyen que j'avais pour vous voir.

— Que me veux-tu ? »

Ionis fouilla dans sa chemise, et en sortit la lettre, soigneusement pliée.

« Nous avons des preuves que Gondebault de Fahaut a comploté contre Avelden, pour obtenir le trône d'Ervallon. Il s'est allié avec les Tribus, a organisé le partage d'Avelden. Tout est de sa faute. Nous avons trouvé d'autres lettres comme celle-ci, ainsi qu'un exemplaire du traité qu'il a signé avec les Tribus. Gondebault de Fahaut est un traître, mon seigneur. »

Méfiant, Leyr de Hullenot prit le parchemin tendu par Ionis, et le parcourut rapidement. Au fur et à mesure qu'il lisait, son visage changea d'expression, et il baissa son épée.

« Par Odric... Comment a-t-il pu... »

Le comte de Hullenot replia la lettre et la rendit à Ionis.

« Où est la duchesse Harken ?

— En sécurité. Nous devons récupérer les preuves et vous les amener. Elle nous a dit que vous sauriez quoi faire. »

Le comte réfléchit un instant, le regard perdu dans la cheminée, puis reprit.

« Les preuves sont irréfutables ?

— Tout est signé du sceau de Fahaut.

— Où puis-je vous retrouver ?

— Au Temple d'Idril. »

Hullenot parut surpris un instant.

« Bien. Je vous y rejoins avant la fin de la nuit. Attendez-moi là-bas. Je vais faire appeler un serviteur qui vous reconduira en toute sécurité en dehors du Cartelane.

— Une dernière chose, mon seigneur.

— Oui ?

— Lance de Mallen est mort, ainsi qu'une vingtaine de soldats du roi.

— Pardon ? ! s'exclama le comte, ahuri. C'est vous qui... ?

— Il était chargé de récupérer les preuves pour le roi. C'était lui ou nous. »

Quelques minutes plus tard, Ionis, caché sous une grande cape, passait sous la herse

de la forteresse, en direction du temple d'Idril Il rejoignit rapidement ses compagnons, et leur fit le compte-rendu de sa visite. Tous semblaient épuisés. Les yeux cernés, inquiets et le visage grave, ils commencèrent à attendre. Les heures passaient. Du thé leur fut amené de nouveau, ainsi que du pain frais et du beurre. Personne n'y toucha. Le temps était comme suspendu. Ils avaient enfin les preuves tant attendues, les preuves de la culpabilité du roi. Cela suffirait-il à changer le cours des choses ? Qu'allaient décider les anciens alliés d'Avelden ? Allaient-ils se retourner contre Gondebault ? Ou abandonneraient-ils Iselde Harken à son sort ? Pour la première fois depuis bien longtemps, ils se sentaient, tous, impuissants. Leur destin et celui de leur suzeraine n'étaient plus entre leurs mains. En silence, ils virent la nuit passer, et l'aube commencer à poindre. Ils commandèrent du thé, encore et encore. Soudain, quelqu'un frappa à la porte. Un novice entra. Derrière lui, cachés sous de grandes capes, le comte Leyr de Hullenot, le duc Eran de Lahémone et la duchesse Ysandre d'Ombrejoie s'avancèrent. Les compagnons de la duchesse Harken se levèrent précipitamment, et s'inclinèrent respectueusement devant leurs invités.

« Asseyez-vous, je vous prie, dit Miriya. Je vais faire amener un peu plus de thé.

— Comment va Iselde ? demanda Ysandre d'Ombrejoie.

— Elle allait bien lorsque nous l'avons vue pour la dernière fois.

— Le corps de Lance de Mallen et de ses hommes a été retrouvé dans le repaire des Ferlines, dit le jeune Eran.

— Les Ferlines ? demanda Miriya.

— Une petite bande de voleurs qui agissait dans et autour d'Hargelon. Nous étions sur le point de les éradiquer. Quelqu'un a fait le travail à notre place, de manière plus expéditive.

— C'est eux qui avaient récupéré les preuves. Lance de Mallen et ses hommes les ont tous tués avant que nous puissions faire quoi que ce soit.

— Vous ne nous facilitez pas la tâche.

— Faites-nous voir le reste des preuves, s'il vous plaît », demanda Leyr de Hullenot.

Tous les regards se tournèrent vers Chtark. Après une seconde d'hésitation, le capitaine d'Escalon sortit de son armure les feuillets, et les tendit au comte. Celui-ci les lut rapidement, les uns après les autres, et les passa ensuite à ses pairs. Les visages de chacun ne laissaient rien transparaître. Chtark et ses compagnons attendaient. Leurs cœurs battaient à tout rompre dans leurs poitrines. Ysandre d'Ombrejoie termina de lire le Traité de Tabor, et rendit tous les parchemins à Chtark.

« Qu'en pensez-vous ? demanda le comte de Hullenot à Eran et Ysandre.

— Avant de répondre, dit Ysandre en se tournant vers les compagnons de la duchesse, pouvez-vous nous relater tous les événements qui ont eu lieu en Avelden, depuis la révolte des brigands jusqu'à aujourd'hui ? N'omettez rien s'il vous plaît. »

Pendant de longues heures, Chtark, Douma, Ionis, Solenn, Miriya et Donhull racontèrent l'année et demie qui venait de s'écouler. Des brigands de Mirinn à Kared Haller, seigneur autoproclamé d'Agriler, de la signature forcée du traité entre la duchesse Harken et le chef des Tribus, ils essayèrent de ne rien oublier. Du thé fut encore apporté. Les seigneurs d'Ervalon écoutèrent leur récit avec la plus grande attention. Le soleil était

haut dans le ciel lorsque Solenn termina enfin, en racontant la mort de Lance de Mallen et leur refuge au temple d'Idril.

« Et vous ne savez pas qui est ce Maître Méga ? demanda Ysandre, lorsque Solenn eut terminé.

— Non. Nous ne l'avons jamais revu, et n'avons jamais plus entendu parler de lui depuis Pémé.

— Etrange. Mais nous reparlerons de cela plus tard. Eran, Leyr... est-il possible d'avoir encore des doutes ? »

Les deux hommes se regardèrent l'un et l'autre.

« Malheureusement, pas en ce qui me concerne, dit Leyr de Hullenot. Eran, continuait-il en se tournant vers son neveu, qu'en penses-tu ? Je sais que tu apprécies le roi, et que tu avais beaucoup d'espoir en lui.

— Je ne peux nier l'évidence, dit le jeune homme après un instant de réflexion. Il est à l'origine de tout ceci. La chute d'Avelden, l'arrivée des Tribus, la mort de mon père et de centaines de braves soldats de Lahémone. Nous avons payé cher les manigances de Gondebault. »

Ysandre soupira, laissant imperceptiblement passer son soulagement.

« Quand partez-vous rejoindre Iselde ? demanda-t-elle.

— Dès aujourd'hui. Elle attend votre réponse à tous avant de décider de ce qu'elle fera.

— Enfin ! Qu'a-t-elle l'intention de faire ? »

Chtark hésita un instant et, après avoir regardé chacun de ses compagnons, répondit :

« Fuir, si elle reste seule, ou bien... assiéger Pémé et forcer le roi à abdiquer. »

Ysandre Fensdale, Eran de Terlan et Leyr de Hullenot se raidirent sur leurs sièges. Ils se regardèrent un instant les uns et les autres, sans rien dire. La duchesse d'Ombrejoie parla à nouveau la première :

« Assurez votre duchesse du soutien d'Ombrejoie. Dites-lui que j'envoie mon armée vers Pémé, où elle rejoindra les soldats d'Avelden. Gondebault ne doit pas rester sur le trône d'Ervallon. Lui et Maer de Pont sont trop dangereux. »

Tous les regards se tournèrent vers le jeune duc de Lahémone. Le regard rivé au sol, il semblait hésiter à répondre.

« Eran ? demanda son oncle.

— J'ai pris ma décision, répondit le jeune homme, relevant la tête. Lahémone n'a que trop souffert des manigances de chacun. Le roi est un traître, j'en conviens, et, de par ses actes, il a causé bien des malheurs. Assurez la duchesse Harken de ma neutralité dans ce conflit. Gondebault n'est plus mon roi, mais Lahémone ne participera plus à aucune guerre. Nous avons trop souffert.

— Mais Eran ..., protesta le comte de Hullenot.

— Ainsi en ai-je décidé, le coupa le jeune duc. Mon oncle, donnez des chevaux aux compagnons de la duchesse Harken. Faites en sorte qu'ils quittent Hargelon et Lahémone en toute sécurité. Je m'occupe de mon côté d'avertir le roi de la mort de son maréchal. Et ne vous inquiétez pas. Il ne saura rien de ce qui s'est passé ici cette nuit. »

Le duc Eran se leva, immédiatement imité par tous. Il salua l'assemblée et, suivi par

son oncle, quitta la pièce.

« J'espère que Leyr réussira à le convaincre de venir avec nous, dit Ysandre, pensive. Si Lahémone ne vient pas avec nous, jamais nous ne pourrons battre les soldats de Fahaut et de Pont. »

VEILLEE D'ARMES

Deux semaines plus tard, galopant sur les chevaux frais de Lahémone qu'ils avaient échangés contre les leurs, les compagnons de la duchesse Harken arrivaient en vue des Champs d'Athinrye.

« Prions pour que la duchesse nous ait attendus », dit Miriya.

A ses côtés, Aurianne était très pâle. Durant tout le trajet, elle avait refusé de diminuer l'allure, ne se plaignant jamais. Mais elle mangeait peu, et son visage fatigué trahissait la difficulté qu'elle éprouvait à voyager au rythme de ses compagnons. A l'approche du sanctuaire, elle ne cacha pas son soulagement. Ils descendirent de leurs chevaux aux portes de la vallée, qui leur furent ouvertes par deux jeunes novices. Reconnaisant Miriya et ses compagnons, ils s'inclinèrent bien bas et leur souhaitèrent la bienvenue aux Champs d'Athinrye.

« La duchesse est-elle toujours ici ? demanda Miriya d'une voix inquiète.

— Oui, ma Dame. Elle est arrivée il y a bientôt trois semaines, et n'est pas ressortie depuis. Seuls ses enfants ont quitté la vallée, avec le duc. »

Miriya sourit à ses compagnons, rassurée, et après avoir passé la porte, tous remontèrent sur leurs chevaux, en direction de la Maison des Invités. Lorsqu'ils y entrèrent après avoir attaché leurs montures, ils trouvèrent Dame Iselde assise devant le feu, en train d'aiguiser son épée. Elle sursauta en voyant ses compagnons, et se leva immédiatement.

« Alors ? demanda-t-elle, anxieuse.

— Nous avons les preuves, ma Dame, dit Chtark, sortant les parchemins de sa chemise.

— Et Ombrejoie vous assure de son soutien, ajouta Miriya.

— Et Lahémone ?

— Le duc Eran a vu les documents, mais, selon lui, Lahémone a déjà payé un trop lourd tribut. Il a renié le roi, mais refuse d'envoyer des soldats dans une nouvelle guerre. La duchesse d'Ombrejoie espère que son oncle puisse le faire changer d'avis. Selon elle, nous n'avons que peu de chances de gagner contre Fahaut et Pont. »

La duchesse s'installa sur la table de la grande salle, où elle lut rapidement les parchemins ramenés par ses compagnons. Le visage fendu par un sourire de soulagement, elle se retourna vers eux tous et reprit :

« C'est parfait. Parfait.

— Il y a autre chose, ma Dame, dit Chtark.

— Oui ?

— Lance de Mallen est mort. C'est lui qui était chargé de récupérer les lettres. Nous les lui avons prises de force, et avons été obligés de le tuer. »

Le sourire de la duchesse s'élargit encore.

« C'est une autre excellente nouvelle ! Bien. Je vais envoyer des messagers vers Lahémone, afin d'insister auprès du duc Eran. Je vais également solliciter Yslor, et Halott.

J'espère qu'ils nous aideront. En vous attendant, et en espérant que vous ayez réussi, j'ai demandé à Gvald de stationner avec l'armée à Lomedelle. C'est un petit village au nord d'Avelden, à la frontière avec Lahémone et Ombrejoie. Nous allons donc le rejoindre là-bas... Et nous allons marcher sur Pémé. En fonction des réponses que me feront nos alliés, je verrai en route ce qu'il convient de faire. Continuer à avancer, ou bien abandonner. Mais je dois prendre l'initiative, sinon c'est le roi qui viendra piller nos terres. Si personne ne nous rallie, alors je céderai. Et le roi aura alors gagné. Mais si l'armée d'Ysandre nous rejoint, comme je l'espère, alors nous avons une chance, quoi qu'elle en pense. Nous serons moins nombreux, peut-être un peu moins expérimenté... Mais la bataille d'Aveld a montré que les soldats d'Avelden pouvaient être redoutables. Nous pouvons, avec Ombrejoie, prendre Pémé, et nous débarrasser définitivement de Gondebault. C'est notre dernier espoir. C'est mon dernier espoir, et le dernier espoir des Harken. Mes amis, m'accompagnez-vous dans cette ultime bataille ? »

Tous sourirent à la duchesse. Celle-ci le leur rendit. Elle ne s'était pas sentie aussi confiante depuis des semaines. Soudain, son regard se figea lorsqu'elle vit le ventre proéminent d'Aurianne.

« Mais... tu es enceinte ? »

Aurianne, pâle, acquiesça.

« Qui est le père ? »

— C'est moi, dit Donhull.

— Et pour quand est-ce prévu ? demanda la duchesse, d'une voix glaciale.

— Pour cet hiver, ma Dame, répondit la guérisseuse.

— Es-tu folle Aurianne ? Souhaites-tu risquer la vie de l'enfant et la tienne ? »

Aurianne rougit, et balbutia légèrement avant de reprendre :

« Je ne pensais qu'à mon devoir, ma Dame. »

Iselde la regarda un instant, puis dit :

« Tu ne viendras pas avec nous à Pémé. Tu dois te reposer. Je demanderai à Mara qu'elle mette quelqu'un à ta disposition.

— Mais...

— C'est un ordre ! »

Le visage d'Aurianne se défit.

« Ma Dame, nous sommes à votre service depuis bientôt deux années. Tout ce temps, nous nous sommes battus à vos côtés, pour trouver qui complotait contre vous et vos terres. Nous avons participé à de nombreuses batailles. La dernière d'entre elles approche. Permettez-moi de rester à vos côtés et aux côtés de mes compagnons. Je ne me battrai pas, mais serai là au moins pour guérir vos blessures. C'est notre destin à tous qui va se jouer. Je ne veux pas être ailleurs qu'à la place qui est la mienne. »

Iselde semblait réfléchir, regardant les amis de la jeune femme.

« Ne vous en faites pas, ma Dame, nous en avons déjà parlé entre nous. Nous veillerons sur elle. Ce que nous faisons depuis le début, d'ailleurs. », grommela Chtark.

Aurianne hésita entre sourire et lancer un coup de genou dans le ventre de son ami. Quand elle vit le visage souriant de Chtark, elle décida que la première solution était la meilleure.

« Bien, dit Iselde. J'accepte. Mais tu resteras en seconde ligne, et tu ne t'occuperas que des blessés. C'est un ordre. Est-ce clair ?

— Oui, ma Dame, répondit Aurianne, soulagée. Merci.

— Je vais demander à ce que le repas soit servi. Nous allons fêter votre retour, et fêter ces preuves que nous attendions depuis si longtemps. »

Le repas dura jusque fort tard dans la soirée. A la demande de la duchesse, les cuisines d'Athinrye avaient sorti certains de leurs mets les plus fins, et ce fut un véritable festin. Enfin, alors que la lune était bien haute dans le ciel, les compagnons de la duchesse montèrent dans leur chambre, heureux de retrouver un vrai lit après leur long voyage.

Le lendemain matin, l'aube à peine levée, une jeune novice frappa à la porte de la Maison des Invités, où tous s'étaient retrouvés pour le petit-déjeuner. Après s'être inclinée, la jeune femme annonça :

« La Haute-Prêtresse Mara m'envoie chercher la Porteuse de la Bannière. Elle souhaite lui parler. »

Miriya, surprise, se leva.

« J'arrive dans un instant. »

Elle retourna dans sa chambre, et revint quelques minutes plus tard après avoir revêtu une cape et pris la Bannière d'Idril. L'épée pendait le long de sa jambe, coincée dans son fourreau. Miriya suivit la jeune novice, qui l'emmena directement au Temple d'Idril. Ensemble, elles parcoururent les couloirs de l'antique bâtisse. Elles croisèrent à plusieurs reprises des prêtres, des novices, qui tous s'inclinaient devant Miriya Lirso, Porteuse de la Bannière. Enfin, la servante s'arrêta à l'entrée de l'un des multiples cloîtres du temple. Jamais Miriya n'avait eu l'occasion de voir celui-ci. Formant un carré de plus de quinze mètres d'arête, son centre était occupé par un antique chêne. A son pied, un petit ruisseau coulait, traversant la roche pour ensuite s'enfoncer dans la terre, non loin de l'arbre vénérable. Mara était assise sur l'une des racines. Perdue dans ses pensées, elle sursauta lorsque la jeune novice se racla la gorge.

« Excusez-moi, dit Mara. Cela fait longtemps que vous êtes là ? Je ne vous avais pas entendues arriver. »

Miriya se rendit compte que, depuis le début de l'hiver, les traits de Mara avaient changés. La femme semblait vieillie, fatiguée, usée. Elle ne se tenait plus si droite, et ses mains tremblaient légèrement lorsqu'elle pointa du doigt la racine à côté d'elle.

« Viens, Miriya, approche-toi. Tu peux disposer, Emen. »

La jeune novice s'inclina à nouveau, puis disparut dans les couloirs du Temple.

« Miriya, merci d'être venue si vite. Je t'ai fait appeler, car je suis inquiète. La duchesse m'avait avertie que votre retour en Athinrye signifierait certainement la guerre à nouveau. Est-ce le cas ? Avez-vous ramené les preuves qui incriminent le roi ?

— Oui, ma Dame. La trahison de Gondebault, qui depuis des mois complotait contre Avelden, a été révélée au grand jour.

— Quelle malédiction frappe donc Ervalon, soupira Mara. Nous avons enfin un roi, et voilà qu'à peine couronné, le royaume se soulève déjà contre lui. Non pas que je porte Gondebault dans mon cœur, ou que je cautionne ses méthodes, loin de là. Mais Ervalon

est désuni depuis trop longtemps déjà. Rien de bon ne pourra en sortir. Mais ce n'est pas de cela que je voulais te parler. Lorsque vous êtes arrivés ici, après la chute d'Aveld, Aurianne est venue me voir. Elle avait eu un terrible pressentiment, et voulait m'en avertir. Elle avait vu le siège d'une immense cité, Pémé sans doute. Dans la cité, à l'abri des murailles, se trouvait le roi. Et, sur la plaine, face à leurs ennemis retranchés dans la cité, attendaient les soldats d'Avelden, d'Escalon... ainsi que la bannière d'Idril. Les Champs d'Athinrye s'étaient levés contre leur souverain, et le Porteur, ou la Porteuse devrais-je dire, menait les soldats d'Idril au siège de Pémé. Pour être honnête, j'ai eu du mal à croire à la vision d'Aurianne. Puis le doute a laissé la place à la peur, à l'incompréhension. Que devrais-je faire si cela arrivait vraiment ? Soutenir le roi ? Rester neutre ? Soutenir Avelden ? Peu de temps après, la cérémonie du Sommeil d'Idril confirma mes craintes. Tu avais été désignée comme Porteuse de la Bannière, toi, une étrangère au Temple. Cela signifiait la guerre, je le savais bien. La guerre contre nos frères et nos sœurs, c'est ça que je ne voulais pas croire. Et nous voici arrivés aujourd'hui à la veille de la bataille. Je sais que les soldats de la duchesse l'attendent au nord, pour marcher sur Pémé si elle en donne l'ordre. Que feras-tu, Miriya. Vas-tu accompagner la duchesse Harken toi aussi ? Réfléchis bien à ta réponse, car ton départ sur le champ de bataille ou la neutralité que tu voudras garder auront un impact direct sur Athinrye. Tu es la Porteuse de la Bannière. C'est à toi que revient le poids de décider où sont les ennemis d'Idril, et quels sont les combats qui sont justes aux yeux de la Déesse. Si tu décides de marcher contre Pémé, alors Athinrye entrera en guerre à tes côtés, au nom d'Idril. Si tu restes neutre dans ce conflit, si tu penses que la Déesse n'a rien à gagner ni à perdre dans ce conflit, alors tu laisseras Athinrye dans le calme et dans la paix. Comprends-tu l'importance de ce que je te dis ? »

Miriya réfléchit durant un long moment, puis dit :

« Je comprends, ma Dame, quelles sont mes responsabilités dans cette situation. Le royaume a déjà beaucoup souffert, comme vous l'avez dit. Mais si nous ne faisons rien, cette souffrance ne fera qu'empirer. A cause de Gondebault de Fahaut, des centaines de soldats sont morts déjà, des dizaines de fermes ont été brûlées, des innocents massacrés, par les brigands, par les Tribus. Nous avons enfin pu prouver que le roi était bien derrière tout cela. Il continue ses manœuvres. Il a déclaré la duchesse félonne, et a donné la moitié d'Avelden à son serviteur, Lance de Mallen. Il avait également promis ces terres aux Tribus, qu'il a déjà trahies. Reviendront-elles ? Personne ne le sait aujourd'hui. Tout ceci ne regarde que les hommes, j'en suis bien consciente, et les intérêts de la Déesse ne sont pas menacés. Mais je crois aussi que nos combats ne doivent pas être uniquement en fonction des intérêts, mais aussi des valeurs que nous portons. La Déesse saurait-elle tolérer le mensonge, la trahison, la guerre aux portes mêmes de son sanctuaire ? Avelden recèle deux endroits parmi les plus saints, les Champs d'Athinrye et le Bois de Trois-Lunes. Aujourd'hui, ils sont saufs. En sera-t-il de même demain ? Je n'en suis pas si sûre. Pour toutes ces raisons, ma Dame, j'accompagnerai la duchesse Harken jusqu'à Pémé, en mon nom, mais aussi au nom des valeurs que je porte et que la Déesse porte. »

Mara soupira, les yeux dans le vague.

« C'est ce que je craignais. Quand partez-vous ? demanda-t-elle, sans regarder Miriya.

— D’ici deux jours, pour rejoindre l’armée d’Avelde, ainsi que nos alliés.

— Je vais voir s’il y a des volontaires pour t’accompagner. Reviens demain matin. »

Miriya hocha la tête, puis se releva. Après une légère révérence, elle laissa la Haute-Prêtresse, à nouveau perdue dans ses pensées.

Le lendemain, Miriya retourna au Temple, comme le lui avait demandé Dame Mara. Devant l’édifice se trouvait une centaine d’hommes et de femmes, armés de gourdins, de marteaux, d’épées et de dagues. Tous portaient une armure de cuir légère sous leur robe de bure. Face à eux, à la porte du Temple, se trouvait la Haute-Prêtresse, entourée de plusieurs novices. Lorsqu’elle vit Miriya, elle lui fit signe de la rejoindre. La foule, devant elle, était silencieuse, et attendait respectueusement que Mara prenne la parole.

« Prêtres d’Idril ! La guerre, hélas, est à nos portes, commença Mara. La Porteuse de la Bannière en a décidé ainsi, et le roi a été déclaré ennemi d’Idril. La Porteuse accompagnera les soldats d’Avelde jusqu’à Pémé, où tous tenteront de défaire Gondebault 1^{er}. Vous ferez partie de ce voyage, courageux soldats d’Idril. Je souhaite aussi que vous fassiez partie du voyage du retour. Combattez avec force et courage, avec ardeur et avec foi, combattez aussi avec sagesse. Soignez les blessés si vous le pouvez, protégez vos compagnons et vos frères d’arme. N’oubliez jamais que si vous êtes des hommes en guerre, vous n’en restez pas moins des Prêtres d’Idril, à jamais. Nous prions tous et toutes chaque jour pour votre victoire et votre retour parmi nous. Et chaque jour sera plus long que le précédent. Allez en paix et avec courage. La Porteuse vous mènera au combat, puisse-t-elle aussi vous ramener dans notre belle vallée. Qu’Idril vous bénisse. »

A ces mots, tous les prêtres s’agenouillèrent, et se mirent à prier. Mara pria avec eux pendant un instant puis, manifestement épuisée, s’en retourna dans le temple dès que la prière fut finie. Un grand prêtre blond à la barbe courte, aux étonnants yeux bleus, s’avança vers Miriya. Il faisait facilement une tête de plus que les autres. Il s’agenouilla devant la jeune femme, et dit :

« Nous sommes à tes ordres, Porteuse. Je suis Feyn Rethen, et je mènerai les soldats d’Athinrye à tes côtés. Quand partons-nous ?

— Demain matin, à l’aube. Soyez prêts.

— Nous serons prêts. »

Le soir, tous se retrouvèrent à nouveau à la Maison des Invités, pour leur dernier repas à Athinrye. Lorsque Miriya entra, la duchesse et ses compagnons étaient installés devant le feu.

« D’après les informations que j’ai eues, disait Douma, le renforcement des murailles de Pémé est terminé. De nouvelles tours ont été construites durant le printemps, et certaines parties des murailles ont été renforcées.

— Pourquoi avait-il ordonné cela ? Craignait-il une défaite face aux Tribus ? demanda Solenn.

— Je ne pense pas, répondit Dame Iselde. Même si nous avions échoué à les repousser, jamais les Tribus n’auraient pu arriver jusqu’à Pémé. Les autres royaumes, Ponée et Irbanost en tête, ne les auraient pas laissées avancer si loin.

— Que pouvait-il craindre alors ?

— Je crois que c’est nous qu’il craint », dit Aurianne, songeuse.

Tous se retournèrent vers la guérisseuse, surpris.

« N'oubliez pas qu'il a avec lui Newenn, l'ancienne prophétesse du Temple. Elle peut très bien avoir pressenti ce qui allait se passer.

— Ce qui veut dire qu'ils nous attendent ? demanda Iselde, inquiète.

— Je le pense, ma Dame. Je crois que Pémé sera défendue par les soldats de Fahaut et de Pont, tous en ordre de bataille. »

A L'ATTAQUE DE FAHAUT

Le lendemain matin, la duchesse, ses compagnons, et les prêtres-soldats d'Athinrye partirent à l'aube. Après un dernier adieu aux Champs, ils prirent la route du nord, vers le village de Lomedelle, à la frontière entre Avelde, Lahémone et Ombrejoie. Pendant deux longues semaines, ils avancèrent et, enfin, arrivèrent en vue du village. De loin, ils virent, soulagés, que Gvald les y attendait. Un grand camp avait été installé non loin des dernières maisons, où de nombreuses tentes avaient été montées. De la fumée s'élevait de dizaines de feux, et l'atmosphère était saturée de bruits d'épées, d'éclats de voix et de hennissements de chevaux. Ils furent accueillis par les hurrahs des soldats, heureux des renforts apportés et de l'arrivée de leur duchesse. Gvald accueillit en personne les arrivants, et les mena rapidement à la tente qu'il avait fait installer au milieu de l'armée.

« Les nouvelles sont bonnes, ma Dame, dit-il à la duchesse. Pélost est tombée presque sans aucune perte, et une cinquantaine d'hommes ont rejoint l'armée. En comptant les recrues que vous venez de ramener, nous sommes presque sept cent.

— Très bien, dit Iselde. Comment vont les hommes ?

— Ils sont inquiets. Je ne leur ai pas encore dit où nous allons. Je n'en suis pas sûr moi-même.

— Nous allons à Pémé, Gvald. Assiéger la cité du roi. »

Le maréchal d'Avelde déglutit, regardant tour à tour la duchesse et ses compagnons.

« Qu'en est-il des autres duchés, ma Dame ?

— Ombrejoie nous rejoindra en route. J'espère que Lahémone en fera autant, mais je n'en suis pas certaine.

— Et Pémé sera défendue par Fahaut et Pont ?

— Oui.

— La bataille sera rude. Pémé est une forteresse puissante.

— Je le sais. Mais c'est ça ou laisser Avelde au roi. »

Gvald acquiesça.

« Organise le départ, Gvald. Nous levons le camp demain matin. Chtark, Douma, Miriya, suivez-moi. Nous allons expliquer aux hommes où nous allons. Quant à toi, Aurianne, repose-toi. Demain, tu voyageras avec les charrettes de vivre, cela devrait être moins difficile. »

Durant le reste de la journée, la duchesse parcourut le campement. Elle alla à chaque feu, et discuta avec ses hommes, leur parlant de la trahison de Fahaut, qui avait organisé les attaques des cités d'Avelde, et des alliés d'Avelde, qui les rejoindraient bientôt, Ombrejoie et Lahémone en tête. Partout, elle remontait les hommes contre le roi, jurant que leur dernier ennemi vaincu, tous retrouveraient enfin leur vie d'antan. Les hommes écoutaient la duchesse avec attention, et la plupart étaient prêts à la suivre jusqu'à Pémé. Tous parlaient encore de son courage lors de la bataille d'Avelde. A la fin de la journée, elle laissa Chtark, Douma et Miriya passer du temps chacun avec leurs troupes. Les Jéroles avaient bien changé en quelques semaines. Intégrés à l'armée, ils laissèrent éclater leur

joie lorsqu'ils apprirent que Douma les mènerait en personne à la bataille. Fanaran et Famos passèrent la soirée à raconter à leur capitaine comment, grâce à eux, les portes de Pélost avaient été ouvertes de l'intérieur, permettant ainsi de prendre la ville à moindre perte. Ils louèrent aussi les chevaliers d'Escalon, qui avaient passé une grande partie du voyage avec eux, à les entraîner au maniement des armes. Douma souriait à voir ainsi ses anciens amis. Tous assis autour du feu, ils mangeaient, plaisantaient, aiguisaient leurs armes, avec tous une seule idée en tête : vaincre, ensemble, lors de la prochaine bataille. Non loin de là, Chtark riait aussi avec ses soldats. Après avoir passé en revue la cinquantaine de cavaliers, dont une vingtaine de chevaliers, qu'il mènerait à la bataille, il profita de la soirée pour discuter avec ses hommes. A la lueur des feux, il contemplait le chemin parcouru depuis son départ de Norgall. Maintenant à la tête des soldats les plus valeureux du duché, il défendait les mêmes valeurs que celle de son grand-père : la fidélité, le courage, la générosité. Et il était fier de voir qu'autour de lui, tous portaient en leur cœur les mêmes. De l'autre côté du camp, Miriya parlait avec Feyn Rethen. Novice dans l'art de mener de soldats sur un champ de bataille, elle écoutait son lieutenant lui expliquer comment il entendait mener ses hommes au combat. Les prêtres d'Athinrye qui s'étaient portés volontaires pour la suivre n'étaient pas tous des experts dans le maniement des armes. Miriya priait secrètement pour avoir fait le bon choix.

La traversée du nord de Lahémone, en longeant le fleuve, se fit sans difficulté. Iselde imposait un rythme élevé, et les hommes marchaient vite. Sur ordre de la duchesse, tous les villages furent évités, afin de ne pas donner au duc Eran la moindre raison de se sentir menacé. Au bout de dix jours de voyage, l'armée arriva face au gué de Bragance, l'un des rares endroits qui permettait de traverser la Vérile, le fleuve séparant Lahémone de Fahaut. L'armée emprunta le gué, et se dirigea droit vers Pémé, continuant de marcher au plus vite. La duchesse ne voulait pas perdre de temps ou le moindre soldat en attaquant villes et villages. Mais dans l'armée, les hommes commençaient à se poser des questions. La duchesse leur avait promis qu'ils seraient rejoints par leurs alliés, et personne ne semblait venir. Tous connaissaient la réputation des soldats de Fahaut : fiers et disciplinés. Les jours passaient et se ressemblaient.

L'armée d'Iselde n'était plus qu'à deux jours de Pémé, et il n'y avait aucune nouvelle des alliés d'Avelden. La duchesse avait fait installer le campement pour la nuit sur une colline, au pied de laquelle coulait l'un des bras du fleuve. Les hommes autour des feux ne fanfaronnaient plus. Les regards étaient inquiets, fuyants. Dame Iselde avait beau leur parler chaque soir, certains ne cachaient plus leur scepticisme. Que pourraient-ils faire, face aux deux mille soldats du roi ? Certains prétendaient également que le jeune fils de Fériac aurait basculé du côté du roi. Seraient-ils alors trois mille à les attendre à Pémé ? Ils ne feraient alors qu'une bouchée de la faible armée d'Avelden... Chaque soir, les éclaireurs de Celdyn revenaient avec toujours les mêmes nouvelles. Devant, aucune armée ennemie. Et derrière, aucune armée amie. Iselde pensait que Gondebault, qui ne pouvait ignorer son avancée vers Pémé, y avait concentré toutes ses forces, et l'attendait, sûr de sa victoire. Il savait qu'il était en surnombre.

« Je suis inquiète, dit un soir la duchesse à ses compagnons. Autant je peux comprendre que Gondebault retarde l'affrontement, autant je ne comprends pas où est

Ysandre. Les hommes commencent à perdre courage. Ils ne croient plus à l'arrivée de nos alliés. Et il est évident qu'à sept cent contre deux mille, voir trois mille si Eran a rejoint Gondebault, jamais nous ne pourrons faire face. Je commence à me demander s'il ne faut pas renoncer. »

Les compagnons d'Iselde écoutaient, surpris du défaitisme qu'ils entendaient dans la voix de leur suzeraine.

« Pas déjà, ma Dame, dit Gvald. Nous avons encore deux jours avant d'arriver à Pémé.

— Deux jours, ce n'est rien. Les hommes de Celdyn n'ont rien vu à plusieurs lieues à la ronde. Et, dans les villages, personne ne parle d'une autre armée qui marcherait vers nous ou vers Pémé.

— Les hommes de Celdyn sont fatigués. Depuis combien de temps n'ont-ils pas eu de repos ? Leurs chevaux sont las eux aussi. Attendons deux ou trois jours ici. Cela ne fera de mal à personne, avant d'arriver à Pémé. Et cela laissera peut-être le temps à nos alliés d'arriver. »

Iselde semblait dubitative. Elle aussi était épuisée.

« Qu'en pensez-vous ? demanda-t-elle à ses compagnons.

— Je suis d'accord avec Gvald, dit Chtark. Nous ne pouvons pas abandonner si près du but. La duchesse d'Ombrejoie vous a promis son aide. Elle viendra. Ayons confiance. »

Tous acquiescèrent.

« Soit. Gvald, vous tous, allez dire à vos troupes et aux autres soldats que nous bivouaquerons ici deux jours et deux nuits. Que chacun en profite pour se reposer. Nous irons ensuite directement sur Pémé. Faites monter des tours de garde. Je veux des feux tous les dix mètres autour du campement. Personne ne doit approcher sans que nous en soyons avertis.

Que ceux qui savent chasser attrapent ce qu'ils peuvent. Cela égayera les repas de tout le monde. Et rappelez leur aussi que nous viderons les tonneaux de vin et de bière lorsque nous arriverons en vue de Pémé. Cela réchauffera nos ventres avant la bataille, et ça motivera peut-être un peu les hommes. Je vais me coucher. Je suis épuisée. Gvald, fais monter la garde devant ma tente. Vous pouvez disposer. »

Pendant deux jours et deux nuits, les hommes se reposèrent puis, au fur et à mesure que le temps passait et que personne ne rejoignait l'armée, la pression et l'inquiétude commencèrent à monter. Les premières bagarres éclatèrent. Des rumeurs virent le jour, parlant de deux camps en train de se former au sein même de l'armée de la duchesse : ceux qui prétendaient que le combat était perdu d'avance, qu'Avelden avait été abandonné par ses alliés et devait se rendre à l'évidence, et ceux qui assuraient que la duchesse ne pouvait pas les avoir emmené si loin sans certitude que leurs alliés viendraient les rejoindre. Au petit matin du troisième jour, Iselde fit à nouveau appeler ses compagnons.

« Il faut que nous levions le camp avant que la situation s'aggrave. L'oisiveté est le pire des ennemies. Nous partons tous à midi, vers Pémé. Dites aux hommes que j'ai reçu un message d'Ysandre qui nous attend là-bas. Dites-leur qu'Ombrejoie est avec nous.

— Mais... il n'y a eu aucun message, ma Dame, protesta timidement Miriya.

— En effet. Mais c'est ma dernière chance. Je me dois d'essayer, jusqu'au bout. Si nous sommes seuls face à Pémé, les hommes ne me croiront sans doute plus, mais ce

n'est pas bien grave. Si nous sommes seuls face à Pémé, c'est que je ne serai plus duchesse d'Avelden bien longtemps encore. Je me rendrai, et mon mensonge n'aura alors plus aucune importance. »

L'armée se mit en branle, d'assez mauvais gré. Certains hommes traînaient, de nouvelles bagarres éclataient. En milieu d'après-midi, les soldats d'Avelden étaient à nouveau en route vers Pémé. Les deux derniers jours de voyage jusqu'à la capitale d'Ervalon furent aussi moroses que les précédents. Il n'y avait aucune nouvelle d'Ysandre d'Ombrejoie. Par chance, l'armée de Gondebault était elle aussi invisible. Mais, des villages alentour, Celdyn ramenait des rumeurs d'une immense armée défendant Pémé, les hommes de Fahaut et de Pont réunis, pour la défense du royaume contre les félons. Enfin, en milieu de matinée, alors que le soleil dominait la plaine de Fahaut, l'armée d'Iselde franchit la dernière colline et arriva en face de Pémé. La cité, puissante, brillait de mille feux au soleil. Des centaines de fanions, de bannières et de drapeaux avaient été accrochés à chaque tour, chaque fenêtre. Tous représentaient les armes de Fahaut, d'Ervalon et de Pont. Comme si la ville toute entière voulait montrer qu'elle attendait, forte et patiente, ses agresseurs. La plaine de Fahaut était-elle désespérément vide. Le silence s'installa dans l'armée d'Iselde, alors que les portes de la puissante capitale s'ouvraient, et qu'une immense colonne de soldats en sortit, toujours plus grande, toujours plus imposante. Les défenseurs se positionnèrent en ligne, face à l'armée ennemie. Parmi eux, on pouvait clairement distinguer les étendards de Pont et ceux d'Ervalon. Le roi était là en personne, sur un cheval blanc, son armure d'argent éclatant au soleil, semblant défier l'armée des félons. Iselde hurla :

« En position défensive ! Celdyn, mets tes archers en ligne, devant, en rang par deux ! Chtark, va sur l'aile gauche avec la cavalerie, préparez-vous à charger au moindre de mes ordres. Miriya, toi et les prêtres, restez derrière les archers ! Gvald, divise tes troupes en trois compagnies, et positionne les sur les flancs et au centre. Douma, quant à toi, emmène les Jéroles sur la droite de l'armée. Tous, attendez mes ordres. Surtout, ne bougez pas, et tenez vos hommes. Que personne ne fuie, surtout, que personne ne fuie. Sinon, nous sommes tous perdus. »

Le reste de la journée passa, alors que les deux armées face à face se mettaient lentement en position. Dans la plaine, les archers ennemis s'étaient rangés en ligne, face aux soldats d'Avelden, mais trop loin pour pouvoir tirer. La cavalerie de Pont et de Fahaut était positionnée juste derrière eux, les chevaux piaffant, prêts à charger au moindre signal. Enfin, en troisième ligne, des centaines d'hommes en arme attendaient, impassibles, leurs armures reflétant les rayons du soleil. En face, sur les dernières collines avant la plaine de Fahaut, l'armée d'Iselde s'était étirée. Les archers avaient pris position, un genou au sol mais au repos, et attendaient les ordres de la duchesse. La cavalerie d'Avelden, insignifiante et si fragile comparée aux nombreux chevaliers d'Ervalon, attendait elle aussi, en formation de triangle, prête à charger ou à contrer toute attaque. Le dragon d'Escalon flottait dans le vent du soir, mais il y a bien peu de lances et bien peu d'armures de métal. Non loin de là, les Jéroles, armés d'arcs courts et d'épées, attendaient eux aussi les ordres de leur chef. Au centre enfin, près de l'étendard d'Avelden, flottait la Bannière d'Idril, portée par des prêtres qui ne semblaient pas si à

l'aise que cela au milieu de tous ces soldats. Partout, les hommes étaient silencieux et en sueur. Les regards étaient inquiets, et alternaient entre la plaine face à eux, où les défiait l'armée du roi, et les collines derrière, promesse du retour vers Avelde, en vie. Iselde passait d'une compagnie à une autre, promettant à chaque fois l'arrivée imminente d'Ysandre d'Ombrejoie. Les hommes ne cachaient même plus leurs doutes, et nombreux étaient ceux qui, une fois la duchesse passée, discutaient à voix basse, le regard perdu vers l'est.

Alors que le soir tomba, la duchesse fit appeler tout le monde dans sa tente. Assise à sa table de campagne, devant une carte de la région, elle fit signe à ses compagnons de s'installer dans les fauteuils autour de la table.

« Asseyez-vous, dit-elle. Gardes ! Sortez, et faites en sorte que personne ne traîne autour de la tente. »

Les deux hommes en charge de la sécurité de la duchesse sortirent après s'être inclinés. Iselde enleva les gobelets qui tenaient la carte d'Erdalon à plat. La carte s'enroula sur elle-même. La duchesse la rangea dans son étui, et soupira.

« J'ai eu le dernier rapport de Celdyn. Ses éclaireurs reviennent d'Ombrejoie. Aucune armée ne se profile. Ysandre ne viendra pas. Gvald, Chtark, sélectionnez une cinquantaine d'hommes parmi les plus valeureux. Ils monteront la garde ce soir, autour du campement. Je veux qu'ils soient aussi attentifs aux manœuvres ennemies qu'aux désertions. Je veux que personne ne puisse sortir du campement cette nuit. Que chaque homme pris à essayer de désertir soit désarmé et enfermé dans une tente gardée. Je veux qu'aucun mal ne leur soit fait. Demain matin, à l'aube, vous lèverez le camp, et mènerez l'armée de retour en Avelde. Organisez une retraite digne. Je ne veux pas que l'on dise que les hommes d'Avelde se sont enfuis comme des lapins. Quant à moi, j'irai me rendre à Gondebault. J'irai seule. S'il a ma tête, il laissera, j'en suis sûre, Avelde en paix. Merrat est parti avec les enfants dans un endroit connu de nous seuls. Il veillera sur eux, je ne crains rien de ce côté. Gondebault les cherchera un temps, puis finira par les oublier lorsqu'il aura compris qu'il ne craint plus rien des Harken. Quand vous serez revenus chez nous, le mieux est que vous disparaissiez. Gondebault ne vous laissera pas en paix. Retournez dans vos villages, dans vos maisons, ou, si vous le pouvez, fuyez en Ombrejoie. Quelle que soit la raison pour laquelle Ysandre n'a pu venir à notre aide, jamais elle ne vous refusera l'asile. Je suis désolée. Sincèrement désolée.

— Ma Dame, je viens avec vous, dit Gvald.

— Non. J'ai besoin que vous rameniez les hommes chez eux. Et, du reste, ton geste ne servirait à rien. Merci, Gvald, mais tu ne viendras pas avec moi, personne ne viendra avec moi. C'est un ordre. J'ai fait préparer un repas, avec le meilleur vin d'Avelde. Partagez ma table ce soir, si vous le voulez bien. J'aimerais passer ce dernier repas avec vous tous, mes plus fidèles compagnons. »

Malgré les efforts d'Iselde, de tout le monde, rien ne parvint à égayer le repas. Ni les mets les plus fins, ni le vin le plus parfumé, ni les tentatives des uns et des autres de penser à autre chose qu'au lendemain. Gondebault 1^{er} devenu maître d'Avelde, qu'advierait-il des terres, de l'histoire et de la force de ce duché séculaire ? Iselde parla de la reconstruction d'Avelde, de la tour à ériger en mémoire de Fériac de Terlan, le vieux

duc de Lahémone mort lors de la seconde bataille d'Aveld, du peuple à ramener des Champs d'Athinrye vers leur ancienne cité, rien n'y fit. Tous savaient maintenant que, le lendemain, la duchesse sera probablement morte, ou enfermée dans les geôles de Pémé. La soirée passa lentement. Il était encore tôt lorsque Iselde repoussa son assiette vers le centre de la table, signifiant la fin du repas.

« Mes chers compagnons, je suis fatiguée. Veuillez me laisser s'il vous plait. N'oubliez pas mes ordres. Faites en sorte que cette dernière nuit se passe sans encombre, et qu'Avelden reste courageuse et loyale. »

Sans un mot, ils quittèrent la tente, le visage défait. Alors que les gardes revenaient à leur poste devant l'entrée, les compagnons de la duchesse s'arrêtèrent un instant. Derrière les rideaux de velours, ils entendaient Iselde Harken pleurer.

LA PLAINE DE FAHAUT

Le soleil était à peine levé lorsque des soldats vinrent avertir Chtark et ses amis que la duchesse les attendait. Rapidement, tous rejoignirent la tente de leur suzeraine. Ils la trouvèrent, prête, en train de donner elle-même un dernier coup de brosse à son cheval. Revêtue de son armure d'apparat, Iselde Harken était impressionnante. Sa cuirasse blanche, dont le poitrail portait le blason de la famille Harken, brillait de mille feux au soleil. Elle portait sur ses épaules sa cape en peau de renard argenté. Ses cheveux avaient été tressés autour de sa tête, sur laquelle elle portait la couronne des ducs d'Avelden. A sa hanche droite, la vieille épée de son père pendait dans son fourreau. Son cheval avait été lui aussi soigneusement préparé. D'un blanc immaculé, sa crinière était nattée et il portait, sous la selle, une robe aux couleurs des Harken et d'Odric. Voyant arriver ses compagnons, la duchesse arrêta de bichonner son cheval, et tendit la brosse à son écuyer. Son visage n'avait jamais paru aussi inexpressif.

« Je m'en vais dans quelques minutes. Tout est prêt de votre côté ?

— Oui, ma Dame, répondit Gvald. La nuit s'est passée sans encombre, et nous sommes prêts à repartir.

— Bien. Une dernière chose. Aurianne, dit Iselde en sortant une lettre de sa poche, pourras-tu donner ceci à Merrat de ma part ? Je suis certaine que tu le reverras. Embrasse aussi les enfants de ma part. Dis-leur que je les aime, et qu'ils ne m'en veuillent pas. Dis leur que j'ai fait cela pour Avelden, et pour eux. Dis leur aussi qu'ils comprendront, quand ils seront grands. »

Aurianne, le visage livide, prit d'une main tremblante la lettre que lui tendait Iselde. Sans un mot de plus, la duchesse s'approcha de chacun de ses compagnons, et les serra un instant dans ses bras.

« Je n'aurai jamais tenu aussi longtemps sans vous. Merci. Ne m'oubliez pas trop vite. »

Les yeux brillants, Iselde Harken monta sur son cheval et, sans un mot de plus, sans un regard en arrière, quitta son armée et ses hommes. Dans un silence surnaturel, tous la suivaient des yeux. Son cheval passa la crête de la colline, puis entama la descente vers l'armée ennemie. La masse des soldats de Pont et de Fahaut se leva lorsque la duchesse commença à agiter son drapeau blanc. Puis les clairons se mirent à sonner, alors qu'en face, l'armée se fendait pour laisser passer le roi et sa garde rapprochée, qui se positionnaient en tête de l'armée d'Ervalon. Ultime insulte, Gondebault laissa Iselde venir jusqu'à lui, sans faire un seul mouvement pour l'accueillir tel que son rang l'exigeait. L'armée d'Avelden ne bougeait plus, ne respirait plus qu'au rythme de l'avancée d'Iselde Harken. Depuis l'aube, tout le monde savait que la duchesse avait décidé de se rendre. Iselde arriva, et s'arrêta à quelques mètres du roi. Pour la première fois depuis qu'elle était partie, elle tourna la tête en arrière. Gvald, le visage ravagé par les larmes, leva alors haut son épée, et hurla :

« Avelden ! Avelden ! »

Partout dans l'armée, les bras commencèrent à se lever, l'épée à la main, et les soldats hurlaient à leur Duchesse :

« Avelden ! Vive Avelden ! »

Iselde, du bas de la colline, leva son épée à son tour, en direction de l'armée, qui scandait, toute entière « Avelden ! Avelden ! ». Elle salua une dernière fois ses hommes, puis remit son épée au fourreau. Elle descendit de son cheval, face au roi qui l'attendait, l'épée à la main. Iselde planta le drapeau blanc dans le sol, puis s'agenouilla face au roi. Les hommes s'étaient tus. Dans toute la plaine, on n'entendait plus un bruit.

Soudain, les cors sonnèrent à nouveau, leur son déchirant le silence surnaturel de la scène. Iselde leva la tête, puis son regard suivit celui du roi, et celui de la moitié des hommes présents sur la plaine de Fahaut. Du sud, un nuage de poussière s'élevait et, dans un tumulte de trompettes et de tambours, surgirent des centaines de cavaliers, chargeant de toutes leurs forces en direction de Pémé. De leur masse hurlante sortaient les étendards de Halott, d'Ombrejoie et de Lahémone. Derrière eux, une immense armée apparut à la crête des collines. Pendant une fraction de seconde, les soldats du roi semblèrent interdits. Puis, soudain, de la plaine se firent entendre de nouveaux sons de cor : l'armée de Gondebault se réorganisait en toute hâte pour faire face à la charge. Le roi leva son épée alors qu'Iselde se relevait précipitamment. Elle empoigna le drapeau blanc qu'elle venait de planter dans le sol, et l'utilisa pour dévier le coup d'épée du roi. D'un bond, elle se jeta sur son cheval, qui se cabra, et le talonna de toutes ses forces. Derrière elle, le souverain hurlait de rage, pointant la duchesse. Aussitôt, une volée de flèches partit du premier rang des archers, manquant de peu sa cible. Le roi continuait de rugir, alors que le cheval d'Iselde filait, paniqué, vers le haut de la colline. Ivre de joie, Gvald leva à nouveau son épée haut dans le ciel, et hurla :

« Avelden ! Avelden ! Plutôt morts que vaincus ! A l'attaque ! »

Aussitôt, l'armée tout entière répéta en hurlant, l'épée levée vers le ciel : « Avelden ! Plutôt morts que vaincus ! »

Tous les hommes suivirent le capitaine d'Avelden, qui chargeait les soldats ennemis, du haut de la colline. Entre les deux armées, la duchesse avançait, zigzaguant entre les flèches. Soudain, dans un nuage de poussière, son cheval s'effondra, touché simultanément aux pattes et à la tête, propulsant Iselde au sol. La bête essaya de se relever, poussant des hennissements de douleur. La duchesse resta plaquée au sol, essayant d'échapper à la volée suivante, puis sortit son épée. D'un coup sec, elle l'enfonça dans la tête du cheval pour l'achever. S'appuyant ensuite sur son arme, elle se releva, et se mit à courir de toutes ses forces vers ses soldats, qui venaient à sa rencontre. Les flèches volaient autour d'elle, et plusieurs ricochèrent sur son armure maintenant maculée de boue. Soudain, les flèches s'arrêtent, et une vingtaine de cavaliers surgirent de l'armée de Gondebault, partant au galop à la poursuite de la duchesse. Ils avançaient à toute vitesse, frappant de toutes leurs forces les montures afin qu'elles aillent plus vite. Iselde courait elle aussi aussi vite qu'elle le pouvait, regardant fréquemment derrière elle, jugeant de la rapidité avec laquelle ses poursuivants la rattrapaient. De la masse hurlante de son armée qui courait vers elle surgirent quatre chevaux lancés au triple galop, sur lesquels se tenaient Chtark, Miriya, Douma et Solenn, l'épée haute dans le ciel. Hurlant et talonnant

leurs montures comme jamais, ils avaient les yeux rivés sur la duchesse et ses poursuivants. Alors qu'ils n'étaient plus qu'à quelques dizaines de mètres d'elle, l'un des cavaliers qui la poursuivait arriva à son niveau et lui donna un violent coup d'épée à l'épaule. Iselde hurla, et, sous la violence du choc, tomba de tout son long. Un second cavalier ennemi sauta de son cheval. La duchesse, au sol et saignant abondamment, eut tout juste le temps de sortir son épée et de parer le second coup du cavalier qui l'avait faite tomber. Elle se releva, grimaçant de douleur, et esquiva les premiers assauts de ses adversaires. N'entendant pas les hurlements de ses compagnons, elle n'eut pas le temps de voir un troisième homme qui la frappa violemment par derrière. Elle trébucha, mit un genou à terre, et hurla :

« A moi Avelden ! ».

Derrière elle, une dizaine d'autres cavaliers approchaient, eux aussi au galop. Sans prendre le temps de ralentir leurs montures, Chtark, Solenn, Miriya et Douma se jetèrent sur les hommes qui entouraient leur suzeraine. Les déséquilibrant, ils donnèrent quelques secondes de répit à Iselde Harken, lui permettant de se relever, haletante. Après la violence du choc, Chtark et ses amis se relevèrent, les armes à la main, prêts à sauver leur duchesse ou à mourir. Leurs yeux étaient emplis de détermination. Les cavaliers ennemis se ruèrent sur eux, l'épée en avant, encouragés par leurs compagnons qui arrivaient au galop. En quelques coups d'épées, Chtark, Douma et Miriya s'étaient défaits de leurs adversaires et avaient rejoint Iselde, pendant que Solenn esquivait les coups du soldat du roi qui l'avait prise pour cible. Derrière lui, les cavaliers de Fahaut approchaient. Solenn profita d'un instant d'inattention de son adversaire pour le pousser d'un coup violent sur les montures lancées au galop. Celles-ci, surprises, tentèrent de l'éviter, désarçonnant l'un des cavaliers, mais ne purent briser totalement leur charge. L'homme fut piétiné, alors que Solenn évitait tout juste leurs sabots. La dizaine de cavaliers sautèrent de cheval et entourèrent Iselde et ses compagnons. Les épées se fracassaient les unes contre les autres alors que, des deux autres côtés, les armées se rapprochaient. Les ordres fusaient de partout, ainsi que les premiers cris des blessés. Inquiétés par l'approche des soldats d'Avelden, les cavaliers envoyés par le roi étaient de moins en moins concentrés. Le premier tomba sous les coups de Dame Iselde, le second sous ceux de Douma, et les suivants détalèrent. Ils ne firent que quelques mètres. Rattrapés par les soldats de la duchesse, leurs têtes se balancèrent rapidement en haut de piques levées par les hommes d'Avelden, sous les hourras du reste de l'armée.

De l'autre côté de la plaine de Fahaut, le combat faisait rage entre les soldats alliés et ceux de Gondebault. Bien qu'en sous nombre, les cavaliers menés par l'étendard de Halott avançaient, taillant en pièces les ennemis sur leur passage. Derrière eux, les hommes d'armes se rapprochaient à vive allure, pendant que les archers prenaient position sur les flancs de l'armée. En face, le roi organisait déjà la reformation de ses troupes. Le flanc Est, qui faisait face aux soldats d'Avelden, se dégarnissait, pendant que les archers couraient vers le flanc Sud, afin de ralentir la progression des soldats d'Ombrejoie et de ses alliés. Aux premières flèches, les cavaliers de Halott se replièrent au galop. Leur mission était un succès : ils avaient fait diversion, et avaient empêché au dernier moment la reddition d'Avelden, en obtenant l'effet de surprise attendu. Les hommes d'armes

continuaient d'avancer malgré les flèches, protégés du mieux qu'ils le pouvaient par leur bouclier. Sur le flanc de la colline, la duchesse avait été rejointe par l'ensemble de ses capitaines, venus, le visage tendu mais souriant, aux ordres.

« Gvald, dit Iselde dans un souffle de voix, le visage pâle et s'appuyant sur son épée, prends vite le commandement de la Garde d'Aveld, et appuie l'avancée de nos alliés. Il faut harceler le flanc est de Gondebault. La bataille ne se gagnera pas de ce côté-ci de la plaine, mais nous devons ne laisser aucun répit au roi. Prends avec toi les troupes d'Athinrye, je vous rejoindrai ensuite, le temps de me reposer un instant. Chtark, file avec les cavaliers au nord, et empêche Gondebault de se redéployer vers les collines. Douma, suis-le, et appuie-le avec les Jéroles. Je le répète : ce n'est pas nous qui gagnerons la bataille. Surtout, ne vous lancez dans aucune attaque d'envergure, je ne veux aucun acte d'héroïsme. Essayez juste de contenir l'armée du roi s'il essaie toute manœuvre. Tous à vos postes. Solenn, Ionis, Aurianne, restez avec moi. Vous êtes ma garde personnelle pour cette bataille. »

Gvald courut vers ses hommes, hurlant ses ordres, pendant que Chtark et Douma rejoignaient les leurs. Quelques minutes plus tard, la Garde d'Aveld se remit à avancer, au pas, mais dans un fracas énorme, comme pour impressionner les soldats d'Ervallon. Au loin, une centaine de cavaliers filaient au galop vers les collines, suivis de près par les Jéroles, à petite foulée. En bas, dans la plaine, l'armée du roi se repositionnait légèrement afin de ne pas être prise en tenaille et faire face à un éventuel assaut par le nord-est.

Rapidement, trop rapidement, les hurlements des hommes se mirent à retentir dans la plaine. Face aux armées alliées, les troupes d'Ervallon frappaient, taillaient, esquaivaient, essayaient d'avancer et de briser l'avancée de l'armée adverse. Les cavaliers de Halott, impressionnants avec leurs armures brillant au soleil, harcelaient le flanc sud-est de l'armée, semblant partout à la fois. Les guerriers d'Ombrejoie, au centre, donnaient eux toute leur puissance. Habitué aux conditions difficiles des forêts, à l'aise contre des ennemis à pied, leurs haches faisaient des ravages dans les rangs ennemis. De leur côté, les hommes de Lahémone, plus habiles et rapides, harcelaient le flanc nord-est, forçant les soldats du roi à rester sur le qui-vive et sur la défensive. La ligne de front avançait et reculait au fur et à mesure des avancées des uns et des autres. La bataille se jouait de toute évidence au sud de la plaine de Fahaut, là où les alliés d'Iselde tentaient d'enfoncer le centre de l'armée du roi. Des deux côtés, les hommes tombaient, blessés ou tués, les uns après les autres. Des chevaux fous hennissaient et galopaient, sans cavalier, des hommes fuyaient, en courant ou en rampant, un bras, une jambe en moins, le corps en sang, parfois portant un compagnon sur leurs épaules, le visage grimaçant sous l'effort et la douleur. Spectateurs de la bataille qui se déroulait sous leurs yeux, Chtark et ses amis, disséminés sur le flanc des dernières collines de Fahaut, hésitaient entre l'envie d'en découdre avec leurs ennemis, d'ajouter leurs forces à celle des hommes qui se battaient, et le dégoût devant le massacre qui était une nouvelle fois en train de se perpétrer devant eux. Soudain, leurs regards furent attirés par un important mouvement sur la ligne de front. Des hommes s'agitaient, hurlaient, se mettaient à gesticuler, se bouscullaient, alors que l'armée de Fahaut commençait à reculer et les hommes à paniquer. C'était le moment qu'attendait Iselde. Elle hurla un ordre, au loin, et son héraut souffla dans le cor ce que

tout le monde espérait et craignait en même temps : la charge de toute l'armée d'Avelden. Immédiatement, les soldats gardés en réserve par Gvald levèrent leur arme en hurlant, et se ruèrent vers leurs ennemis. Iselde, soignée par Aurianne, suivit le mouvement, et se mit à courir derrière ses hommes, se lançant elle aussi au combat. De l'autre côté de la plaine, Chtark, à la tête des chevaliers d'Escalon, leva son épée haut dans le ciel, et la pointa droit devant, sur l'armée du roi, juste avant qu'il ne parte au galop, immédiatement suivi par ses hommes. A leurs côtés, les Jéroles, agiles et rapides, dévalaient déjà les pentes de la colline, menés par Douma, reconnaissable de loin à la noirceur de son armure. Dans un chaos de hurlements et de bruits de métal contre métal, les deux masses humaines se fracassèrent l'une contre l'autre. Après tant de mois de complots et de manœuvres, de mensonges et de trahisures, Avelden était enfin face à son ennemi.

Le vent sifflait à ses oreilles et faisait pleurer ses yeux. Chtark filait à toute vitesse, hurlant et talonnant son cheval. Droit devant, il voyait l'imposante armée d'Ervalon qui les attendaient. Qu'allait-il pouvoir faire, simple soldat, face à cette masse ? Il criait, pour se donner du courage et donner du courage à ses hommes. Non loin derrière, il entendit en retour les hurlements des Jéroles. Il sourit. Etrangement, savoir Douma non loin de lui le rassurait. Il ne serait pas seul. Mévée lui avait dit que les Jéroles s'étaient battus vaillamment lors du siège de Pélost. Ils en auraient bien besoin, tous. Sur le versant d'une autre colline, courant comme eux vers les soldats de Gondebault de Fahaut, quelques centaines d'hommes hurlaient, de la même manière. Ils portaient les bannières de la Garde d'Aveld, des éclaireurs de la duchesse et du chêne d'Idril. Tous avaient peur de mourir en ce jour. Ce serait sans doute le cas pour nombre d'entre eux. Au milieu de la masse des soldats, Chtark crut reconnaître les visages de sa suzeraine et de ses amis qui la protégeaient. Ionis, dont les pouvoirs se décuplaient au contact de son maître, Aurianne, enceinte de Donhull, certainement à ses côtés, et Solenn, cette jeune fille à l'humeur si changeante, mais dont la loyauté semblait sans faille. Chtark savait que tous étaient prêts à mourir ce jour. Même si, comme lui, ils n'en avaient pas envie. Il pria Odric, et hurla à nouveau.

Le choc des deux masses de soldats fut d'une violence incroyable. Les hommes criaient, tombant à terre, piétinés par les chevaux, un bras coupé, la tête fendue par les épées d'Avelden. Les chevaux, stressés, hennissaient et se cabraient régulièrement, rendant difficile la tâche de certains de leurs cavaliers. Les coups pleuvaient de part et d'autre, et le sang commençait aussi à envahir ce côté-ci de la plaine. Quelques minutes après le premier choc, les cris redoublèrent à la gauche de Chtark. Les Jéroles venaient de rentrer dans la mêlée. Une vingtaine d'adolescents, à peine assez âgés pour tenir une épée. Loin derrière, le reste de l'armée d'Avelden menée par sa garde avançait, inexorablement, tandis que, de l'autre côté de Pémé, les alliés de la duchesse Harken attaquaient, sans relâche, les armées du roi. Frappant de toutes ses forces devant et à côté, esquivant les coups des uns et des autres, Chtark faisait tout pour rester en contact avec les hommes de Douma. A quelques mètres de là, il voyait son ami se jeter frénétiquement dans la bataille, rapide et agile à l'image de ses compagnons. Malgré leur inexpérience, les Jéroles avançaient dans l'armée de Gondebault, esquivant les attaques au dernier moment, roulant à terre sous les coups d'épées, parant soudain avec une dague

sortie d'une manche ou d'un pantalon. Fanaran et Famos se battaient aux côtés de leur chef, et, à eux trois, pénétrèrent dans la masse ennemie, leurs visages crispés par la concentration et l'effort. Chtark tourna la tête de l'autre côté, et vit que les soldats du roi commençaient à se redéployer. Il regarda tout autour de lui. Le centre de l'armée s'enfonçait légèrement, alors que les côtés s'étiraient. En un éclair, le capitaine d'Escalon comprit. Ils essayaient de les encercler. Chtark leva son épée et, d'un cri, rappela ses hommes. Cabrant son cheval, il le fit sortir de la mêlée, et, au galop, repartit vers les collines, suivi par ses hommes. D'un rapide calcul, Chtark jugea ses pertes. Il manquait une dizaine de chevaux, au bas mot. Ses hommes se reformèrent derrière lui, alors que les Jéroles, encore au contact, semblaient en difficulté. Chtark leva à nouveau son épée haut dans le ciel, et hurla :

« Chevaliers d'Escalon ! A la charge ! »

Il talonna à nouveau son cheval, dont les flancs saignaient déjà, et chargea une fois encore l'armée du roi, essayant de briser la manœuvre d'encercllement. A nouveau, le choc fut d'une violence extrême. Plusieurs des cavaliers tombèrent sous les lances ennemies levées, et l'assaut n'eut pas le même impact que le premier. Les cris fusaient de part et d'autre, et Chtark voyait ses hommes tomber, les chevaux se cabrer et hennir de panique, de douleur. L'épée du capitaine d'Escalon frappait partout à la fois, repoussant les soldats du roi qui tentaient de le jeter à terre. La manœuvre n'avait pas complètement fonctionné, et le flanc de l'armée d'Ervalon commençait à se refermer sur les soldats de Chtark. Celui-ci se préparait à ordonner une retraite momentanée lorsque des hurlements jaillirent plus loin. Chtark leva la tête un instant. A quelques dizaines de mètres de là, la Garde d'Aveld venait d'arriver, et s'enfonçait dans l'armée ennemie, hurlant de toutes ses forces. Chtark, soulagé, reprit le combat de plus belle, criant à ses hommes :

« La Garde d'Aveld est avec nous ! Pour Avelden ! Gloire ! Gloire ! »

Aux côtés de Gvald et de la Garde, Miriya courait, à la tête des prêtres d'Idril. Autour d'elle, les visages de ses suivants étaient emprunts d'inquiétude. Les prêtres, malgré leur motivation, n'étaient pas des guerriers. Elle voyait en eux la peur du combat, la peur de mourir, la peur aussi de ne pas être à la hauteur. Malgré cela, ils hurlaient eux aussi, de toute leurs forces, suivant la Porteuse de la Bannière et leur chef, Feyn Rethen. Soudain, la course ralentit, puis s'arrêta brusquement. Les premiers soldats de la Garde venaient de rentrer en contact avec l'armée ennemie. Les premiers cris fusèrent de la ligne de front, hurlements de douleur, de rage, cris poussés sous l'effort ou la peur.

« Pour Avelden ! Pour Idril ! », hurla Miriya, levant haut l'Oriflamme dans le ciel.

La jeune femme se fraya un chemin à travers les hommes et rejoignit les premiers rangs de la mêlée, aux côtés de Gvald et de Feyn. Les deux capitaines combattaient déjà, dos à dos. Criant comme ses compagnons, la peur au ventre, Miriya frappait de toutes ses forces les soldats du roi, les uns après les autres. Autour d'elle, l'armée d'Avelden toute entière se battait, essayant d'avancer, comme elle. Elle vit la bannière au dragon d'Escalon, à quelques dizaines de mètres, de l'autre côté de la masse de soldats. Chtark et Douma devaient être là-bas, pensa-t-elle, en esquivant une lame qui se planta dans le bras de l'un de ses compagnons. Elle cria en même temps que l'homme et, d'un coup puissant, trancha le bras ennemi qui venait d'attaquer.

« Prêtres d'Idril ! Soignez les blessés ! », ordonna-t-elle.

Sans même se retourner pour voir si son ordre avait bien été entendu, la jeune femme continua d'avancer, plus concentrée encore. Les soldats du roi arrivaient les uns après les autres, par vagues successives. Partout autour d'elle, les hommes hurlaient, leurs cris parfois couverts par le fracas des armes. A quelques mètres d'elle, elle vit Feyn Rethen, en difficulté face à deux soldats de Pont qui avaient jeté leur dévolu sur lui. La jeune femme se débarrassa de son adversaire et courut vers son lieutenant. Derrière lui, un troisième soldat arrivait. Il leva son épée doucement afin de frapper le prêtre dans le dos. Il ne termina pas son mouvement : transpercé par l'épée de Miriya, il s'effondra dans un gargouillis, faisant tomber son arme. Feyn se retourna une fraction de seconde. Le visage tendu par la fatigue et quelques blessures, il sourit faiblement.

« Merci, ma Dame ! », souffla-t-il.

Miriya lui rendit son sourire et s'installa à ses côtés, alors que plusieurs soldats du roi couraient vers eux. Non loin de là, Iselde Harken, entourée de Ionis, Aurianne, Solenn et Donhull, avançait elle aussi. Malgré sa fatigue apparente, la duchesse se jetait de toutes ses forces dans la mêlée. Paraissant aussi inconsciente du danger que lors de la bataille d'Aveld, la duchesse avançait, frappant de taille et d'estoc, sans regarder en arrière, comptant sur ses compagnons pour la protéger. Fendant les troupes de Gvald, elle avançait droit vers le pavillon du roi, hurlante et menaçante. Les soldats ennemis, trop occupés à repousser les hommes de la Garde d'Aveld d'un côté et les armées combinées de Lahémone, Halott et d'Ombrejoie de l'autre, laissaient passer le petit groupe formé de la duchesse et de ses compagnons. Ils se rapprochaient inexorablement de Gondebault. Soudain, alors qu'ils n'étaient plus qu'à quelques dizaines de mètres du roi, celui-ci se tourna vers eux et hurla un ordre. Immédiatement, un petit groupe de soldats, menés par un tout jeune seigneur, fendit l'armée et fonça à leur rencontre. Arrivés à quelques mètres, le nobliau cria :

« Laissez-moi la félonne ! Occupez-vous de ses sbires ! »

Ses hommes obéirent et se jetèrent sur Donhull, Aurianne, Ionis et Solenn, tandis que le jeune homme, l'épée au clair, s'approchait lentement de la duchesse, la jaugeant. Les trois soldats qui arrivèrent face à Donhull et Aurianne eurent un instant d'hésitation. Le Gardien du Bois, le visage déformé par un rictus sauvage, s'interposait entre eux et la jeune guérisseuse. Une épée dans chaque main, il les nargua un instant. L'un d'eux tenta une première attaque. Donhull l'esquiva et, lui attrapant le bras, le tordit violemment. L'homme, surpris par la douleur, tomba à genoux, tout juste retenu par la prise de Donhull. Celui-ci, d'un coup sec, lui envoya sa jambe droite sur le bras tendu. L'homme hurla, le bras brisé, et roula à terre. Les deux autres soldats en profitèrent pour essayer d'atteindre le Gardien au flanc. Aurianne cria, se préparant à frapper à son tour avec sa dague. Donhull se retourna au dernier moment, et para les coups de ses adversaires l'un après l'autre. Les deux hommes repoussèrent en quelques assauts le Gardien. L'un d'eux tenta une feinte, et l'autre en profita pour attaquer. Donhull reçut l'épée sur le côté de l'abdomen. Il hurla. Le visage déformé par la douleur, il lâcha son épée et, dans un accès de rage, se jeta les mains en avant sur l'homme qui l'avait blessé. Tous les deux roulèrent à terre, pendant que le second se tournait vers Aurianne. La jeune femme recula de

quelques pas devant l'air déterminé du soldat. Elle leva sa dague, prête à parer les coups. L'homme avança, frappa une fois, puis deux. La guérisseuse esquiva difficilement. Son ventre la gênait, et son souffle était déjà court. Elle évita une troisième fois l'épée, et trébucha sur un corps à terre. Poussant un cri, elle agita les bras, essayant désespérément de retrouver son équilibre. Face à elle, son adversaire leva haut son épée, et se prépara à frapper. Aurianne vit sa mort dans les yeux de l'homme, qui soudain s'écroulèrent. Autour de son cou, une main s'était accrochée. La langue de l'homme sortit de sa bouche alors qu'il lâchait son épée au sol et essaya de se défaire de l'étreinte qui l'empêchait de respirer. Il suffoqua de longues secondes, puis la main le lâcha. L'homme s'écroula au sol, sans vie. Derrière lui, Donhull, le visage déformé par une sauvagerie sanguinaire, cherchait un nouvel adversaire. Non loin de là, Solenn faisait face à deux soldats ennemis. Agile, la jeune femme esquivait les coups les uns après les autres, attendant le bon moment pour attaquer. Les soldats la repoussaient lentement vers l'extérieur de l'armée, mais la jeune femme ne s'en souciait guère pour le moment, vérifiant seulement de temps à autre que la duchesse restait dans son champ de vision. A quelques mètres d'elle, Ionis paraissait en difficulté. Parant maladroitement les coups avec son bâton, il suait à grosses gouttes et son bras était taché de sang. Solenn fit une feinte, puis deux, et se dégagea un instant de ses adversaires. Se jetant au sol, elle roula sur quelques mètres et se releva juste derrière le soldat qui menaçait le mage. D'un coup d'épée, elle fit se retourner l'homme, et lui planta de son autre main une dague dans le ventre. Il s'écroula, sans même avoir réalisé ce qu'il s'était passé. Ionis, essoufflé et essayant de reprendre sa respiration, envoya un regard plein de gratitude à son amie. A quelques mètres de là, les deux autres soldats accouraient. Solenn se préparait à les recevoir lorsque soudain une déflagration retentit derrière elle. Les deux hommes s'embrasèrent soudain simultanément. Hurlant, ils lâchèrent leurs armes et se mirent à courir quelques secondes, avant de s'effondrer au sol, brûlés vifs.

« Merci, dit Solenn.

— Juste retour des choses, souffla Ionis. Désolé de leur avoir fait cela.

— C'était eux ou nous. »

Iselde Harken, de son côté, se battait contre le jeune vassal du roi. Leurs épées évoluaient à une vitesse impressionnante, frappant, parant, feintant, le tout dans une danse macabre. Iselde, blessée au flanc et à l'épaule, était pâle et essoufflée, alors que le seigneur face à elle ne semblait pas fatigué outre mesure. Profitant d'un léger avantage, il commença à faire reculer la duchesse en direction de l'armée du roi. Iselde comprit la manœuvre, et se décala légèrement. L'homme tenta une feinte par la droite, puis une autre par la gauche, et attaqua ensuite frontalement. La duchesse, qui avait anticipé, recula en sautant. Déséquilibré, le jeune homme essaya de se rattraper en avançant à son tour, courbé en avant. Iselde ne lui laissa pas le temps de se reprendre. Elle lui assena un violent coup de bouclier sur le visage. Le nobliau se releva à moitié, chancelant, et reçu en pleine poitrine l'épée de la duchesse. De sa bouche, des flots de sang jaillirent, et il s'écroula en quelques secondes, mort. Iselde retira son épée du cadavre, et regarda rapidement autour d'elle. Ses compagnons étaient saufs, et les corps des soldats du roi jonchaient le sol autour d'eux. Gondebault avait profité de la diversion pour reculer plus

encore à l'intérieur de son armée. De l'autre côté de la plaine, les cavaliers de Halott continuaient de harceler les soldats du roi, tandis que les hommes d'Ombrejoie, épaulés par ceux de Lahémone, poussaient de toute leur force au centre de l'armée ennemie, espérant rompre leur ligne de défense. La bataille prenait une mauvaise tournure pour Gondebault. Privée de Lance de Mallen, son maréchal et stratège, l'armée royale, pressée de tout côté, commençait à perdre du terrain, et ses soldats ne paraissaient plus si fiers. Au sud, la ligne de front tremblait et reculait de plus en plus sous les assauts des alliés d'Avelden. A travers les coups d'épées, les sifflements des flèches et les cris des blessés, tous entendirent soudain, au-dessus de ce tumulte, le cor du héraut du roi, qui sonnait la retraite. Les portes de la cité s'ouvrirent en quelques minutes, alors que l'armée du souverain commençait à reculer, doucement et dans le calme. Galvanisés, poussant des cris de victoire, les soldats de l'armée félonne essayèrent de pousser leur avantage, envoyant leurs dernières forces dans la bataille. Les hurlements redoublèrent de force et de fréquence. Les hommes tombaient les uns après les autres, dans des gerbes de sang et de sueur. Les bousculades commencèrent au sein de l'armée royale, dont les soldats poussaient pour se rapprocher le plus vite possible de la porte. Les vassaux de Gondebault hurlaient, frappaient, menaçaient, mais rien n'y faisait. Leurs guerriers, abattus, n'avaient plus qu'une seule idée en tête : se réfugier derrière les murailles de la cité. Au bout d'une longue heure de massacre, les portes de Pémé se refermèrent alors que l'armée félonne n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres d'elles. Les derniers soldats du roi, enfermés à l'extérieur, coincés comme des rats, tombèrent en hurlant sous les coups ennemis. Le siège de la cité royale de Pémé venait de commencer.

LE SIEGE DE PEME

Malgré cette première victoire, les pertes avaient été lourdes dans le camp des assaillants. Des centaines et des centaines de corps jonchaient la plaine de Fahaut, rappelant les sanglants souvenirs de la bataille d'Aveld. L'odeur était une fois encore infecte, mélange de sang, de sueur et d'excréments. Sitôt les troupes reculées, les premiers charognards arrivèrent : corbeaux, renards, belettes s'approchaient doucement pour participer au festin. Les seigneurs félons avaient regroupé leurs armées en demi-cercle face à Pémé. Les trois pavillons ducaux, plantés en haut d'une colline, leur permettaient de voir la plaine qui s'étendait à leurs pieds. Autour, le campement était en train de se monter. Tout en s'installant pour le siège, les hommes se congratulaient, se félicitaient, comptaient le nombre d'adversaires tués au combat. D'autres, la mine grave, pleuraient leurs compagnons tombés lors de la bataille. Le vin et la bière se mirent à couler à flot et plus que de raison. Les rires étaient forts, certains trop forts, comme pour faire oublier, coûte que coûte, les horreurs vécues lors l'après-midi. Près des rares points d'eau, de grandes tentes avaient été dressées. Les blessés qui pouvaient encore être sauvés y étaient amenés, les uns à la suite des autres. Plus loin, sur les ruines du champ de bataille, des groupes de soldats étaient chargés d'achever les ennemis et ceux trop gravement touchés pour être ramenés au campement. Les derniers hurlements des mis à mort transperçaient le silence de la plaine, glaçant le sang de ceux qui les entendaient.

Au centre des trois tentes des seigneurs rebelles, un grand feu avait été allumé, auquel se réchauffaient Iselde et ses alliés. La duchesse, ainsi que Leyr de Hullenot, Eran de Terlan et Alran de Guérélan, le capitaine de Halott, étaient encore couverts du sang de la bataille. Ils n'avaient même pas pris la peine de se changer, et échangeaient sur la stratégie à mener avec Ysandre d'Ombrejoie.

« A combien se montent nos pertes ? demanda le jeune Eran à son oncle.

— Sur mille hommes, nous avons un peu plus de deux cent morts, mon seigneur, et une centaine de blessés. Les soldats du roi ont vendu chèrement leur peau.

— Et vous, Ysandre ?

— Il ne me reste que quatre cents soldats. J'ai près de cent cinquante morts, et une vingtaine de blessés.

— Iselde ?

— Il me reste cinq cents hommes valides également. Avelden a perdu une centaine d'hommes, et une cinquantaine sont blessés et ne pourront participer au siège.

— Seigneur de Guérélan ?

— Il me reste cent quatre-vingt de mes deux cents cavaliers.

— Bien, cela nous fait donc un peu moins de mille sept cent hommes. Avez-vous une idée des pertes de Gondebault ?

— Un tiers de son armée au moins a été décimée ou faite prisonnière, dit Leyr de Hullenot. Il ne doit lui rester que mille deux cents ou mille trois cents soldats.

— Ce qui est largement suffisant pour rendre Pémé imprenable, ajouta Iselde.

— Quelqu'un a une idée ?

— Oui, dit Iselde. Nous n'avons qu'une seule chance de prendre la cité, c'est par la ruse. Gondebault a un accès à la mer, et ne pourra donc pas être contraint à sortir. Il faut absolument que nous rentrions. C'est notre seule chance.

— Et que proposez-vous, Dame Iselde ?

— Je me charge de faire ouvrir les portes de la cité. Dès cette nuit.

— Si vite ?

— Les soldats du roi sont désorientés. Ils viennent de subir une cuisante défaite. Nous devons pousser notre avantage, sinon, nous ne pourrions jamais vaincre. Dans les rues de leur ville, les hommes du roi ont un avantage sur nous. Autant que nous profitons de la moindre de leur faiblesse.

— Comment allez-vous faire ? Nous n'avons pas encore d'arme de siège.

— Que chacun organise ses troupes pour un assaut pendant la nuit. Montez aussi des béliers. Je me charge de mon côté de la porte. Est-ce que cela convient à tout le monde ?

— Je vous suis, Iselde, dit Ysandre.

— Moi aussi, ajouta le seigneur de Guérélan.

— Nous vous suivrons aussi alors, termina le jeune duc de Lahémone.

— Bien. Que tout le monde soit prêt à minuit. Nous lancerons l'assaut à ce moment-là, dès que nous vous en donnerons le signal. »

Iselde se leva.

« Une dernière chose avant que je ne parte. Jamais, au grand jamais, je n'oublierai ce jour. Dame Ysandre, seigneur Eran, et vous aussi, capitaine de Halott, je vous dois la vie, mais, surtout, Avelden vous doit sa liberté et son honneur. Une telle dette est, je crois, impossible à effacer. Et, quand bien même elle le serait, je ne souhaite pas être quitte. Je le dis ici et devant témoins : je jure qu'Avelden et ses ducs seront à jamais reconnaissants de votre courage et de votre amitié. Jamais nous ne pourrions oublier ce que vous avez fait pour nous aujourd'hui. Jamais. »

Iselde s'inclina profondément devant l'assemblée.

« Iselde, relevez-vous, dit la Dame d'Ombrejoie. Nous nous sommes battus ensemble au nom des anciens traités et de notre amitié, mais aussi au nom de nos valeurs communes. Aucun d'entre nous ne pourraient laisser sur le trône d'Ervalon l'homme qui a orchestré l'attaque de l'un des duchés, la mort de son suzerain légitime, votre père, et porté de telles blessures à notre royaume. Gondebault n'est pas notre roi. Et il doit payer pour les crimes qu'il a commis. Une fois qu'il ne sera plus sur le trône, nous verrons ce qu'il doit advenir d'Ervalon.

— Si je partage votre avis sur le roi, Dame Ysandre, dit le jeune Eran, l'avenir d'Ervalon me semble tout tracé. Il est évident que nous ne sommes pas faits pour être unis à nouveau. Et c'est un point sur lequel je ne transigerai pas. Lahémone a payé un très lourd tribut à cette année où le royaume a été uni. La mort de mon père, la mort de centaines de soldats, l'absence de centaines d'autres de leurs maisons, de leurs champs et de leurs échoppes. Une fois la victoire acquise, Lahémone pansera ses plaies, avec ses alliés, mais gardera son indépendance. Je ne veux pas de nouveau roi. Mais nous en reparlerons après la bataille, après la victoire.

— Ervalon deviendra ce que ses duchés décideront tous ensemble, répondit Ysandre, et bien évidemment la voix de Lahémone sera entendue.

— Je n'en doute pas. Je vous laisse donc. Je dois préparer mes soldats pour la bataille de cette nuit. Je crois que suffisamment de vin a coulé, et qu'il est temps de remettre un peu d'ordre. »

Eran de Terlan se leva à son tour, suivi de son oncle. Après un dernier salut, ils quittèrent l'assemblée, rapidement imités par Iselde et ses compagnons. Quelques minutes plus tard, arrivée dans sa tente, la duchesse d'Avelden s'assit lourdement sur son fauteuil, face à la table.

« Gvald. Que penses-tu de mon plan ?

— Si je ne vous connaissais pas, ma Dame, et sauf votre respect, je dirais que vous êtes folle. Les portes de Pémé ne s'ouvriront jamais pour vous, comme par magie. »

Iselde éclata de rire, et dit :

« Je pense que si, justement. »

Elle regarda Ionis, et continua :

« Ionis, est-ce que tu penses que vous pouvez, toi et tes amis, vous approcher sans vous faire repérer de la muraille de Pémé, l'escalader, entrer dans la ville et faire en sorte que la porte Est de la cité soit affaiblie et avec le moins de défense possible ? Il y aura sans doute de très nombreux gardes, et la porte sera j'en suis certaine renforcée, par des barricades, des pierres ou je ne sais quoi encore. Pémé est imprenable par la force. Le siège de la cité ne mènera à rien. Nous devons rentrer à tout prix, et sans combattre. »

Ionis regarda la duchesse un instant, sans rien dire.

« La magie seule ne pourra pas grand-chose contre une cité entière. Je peux faciliter l'approche d'un petit groupe, c'est tout.

— Combien pensez-vous qu'il y aura de soldats à la porte, ma Dame ? demanda Chtark.

— Une trentaine, au minimum. »

Chtark, Ionis, Solenn, Aurianne, Douma, Donhull et Miriya se regardèrent les uns les autres. Aurianne prit la parole la première.

« Je vous accompagne. Vous aurez besoin de moi. Vous n'y arriverez pas si personne n'est là pour soigner vos blessures.

— C'est hors de question, rugit Donhull.

— Elle a raison, dit Chtark. S'ils sont aussi nombreux que cela, nous aurons besoin de ses dons. Elle doit venir. Aurianne, promets juste que tu resteras derrière nous et que tu ne prendras aucun risque, d'accord ?

— D'accord, dit la jeune femme, souriante, en serrant la main de son compagnon.

— Nous partirons à la nuit tombée », dit Ionis à la duchesse.

Iselde Harken acquiesça, le visage soucieux.

« Gvald, prépare les hommes. Dis-leur que nous attaquerons cette nuit. Qu'on fasse construire des béliers, et des protections pour les hommes qui les manieront. Celdyn, demande à tes archers qu'ils préparent des mèches d'amadou. Ce soir, les flèches d'Avelden enflammeront les toits de Pémé. Ionis, pour quand pouvez-vous être prêts et comment pouvez-vous lancer le signal de l'attaque ?

— Minuit me semble raisonnable. Lorsque les portes seront ouvertes, nous allumerons un feu au-dessus. Ce sera le signal.

— Parfait. C'est parfait. », conclut la duchesse.

Ionis, Chtark, Aurianne, Solenn, Miriya, Douma et Donhull passèrent le reste de la journée à étudier les murailles de Pémé et à échafauder leur plan. De loin, ils pouvaient suivre les rondes des soldats du roi, postés sur chaque muraille, sur chacune des nombreuses tours qui défendaient la cité. Les compagnons de la duchesse discutaient sans fin, proposant, argumentant, chacun avec son idée, son point de vue. Après de longues heures de discussion et quelques frictions, ils s'accordèrent enfin et, alors que la journée touchait à sa fin, se préparèrent pour le départ. Lorsque la nuit fut complètement tombée, ils allèrent saluer leur suzeraine puis quittèrent le campement des armées alliées, en direction des murailles de Pémé, à l'autre bout de la plaine. Durant les vingt minutes qui les séparaient de la cité, ils mirent au point les derniers détails. Avancant à la lueur de la lune et des étoiles, cachés sous d'épaisses capes sombres, ils avançaient en zigzaguant. Au loin, les murailles étaient éclairées de centaines de torches, permettant ainsi aux gardes de surveiller tout mouvement suspect. Avant d'arriver dans la zone éclairée, ils s'arrêtèrent, et se regroupèrent autour de Ionis.

« N'oubliez pas, leur dit celui-ci. Mon sortilège ne durera que quelques minutes. Et restez autour de moi : il n'est efficace que tant que vous êtes à deux ou trois mètres de moi, pas plus. »

Tous acquiescèrent en silence. Ionis leva son bâton vers le ciel, marmonnant quelques paroles incompréhensibles. Lorsqu'il le redescendit, tous étaient devenus invisibles.

« Allons-y... » chuchota le jeune mage.

Il prit la tête de la procession et, ensemble, ils parcoururent les derniers mètres qui les séparaient des murailles de Pémé. Arrivés en bas, ils attendirent que les soldats de faction passent sur le chemin de ronde puis, quelques secondes plus tard, Chtark envoyait un grappin. Au bout de trois essais, le crochet en fer se fixa sur l'un des créneaux. Le capitaine le testa et, une fois assuré de sa solidité, grimpa le premier, suivi de ses compagnons. Ils atteignirent rapidement le haut des murailles. Le chemin de ronde était désert. Une trappe à leurs pieds permettait d'accéder à la tour, collée aux remparts. Chtark récupéra son grappin, et s'approcha de l'ouverture. Tous avaient sorti leurs armes. Au signal de Ionis, Chtark leva brusquement le panneau de bois. Il n'y avait personne en dessous. Après avoir vérifié la distance jusqu'au sol, il sauta silencieusement. Ses compagnons l'imitèrent les uns après les autres, sauf Aurianne, qui descendit dans les bras de Donhull. L'endroit où ils se trouvaient était une petite salle de garde, meublée d'une simple table et de six chaises. Il n'y avait personne. Un escalier descendait au premier étage de la tour. Du bruit provenait d'en dessous.

« Vous n'avez rien entendu ? demanda une voix.

— Non, quoi ?

— On aurait dit des bruits de pas, là-haut.

— Je vais voir... »

Dans le plus grand silence, tous se positionnèrent autour de l'escalier, de manière à

ce que toute personne qui arriverait ne les voie qu'au dernier moment. Un garde de Fahaut apparut, montant les marches les unes après les autres. Il allait poser le pied sur la dernière et commençait à tourner la tête vers Chtark et ses amis lorsqu'une lame lui trancha la gorge, net. L'homme émit un faible gargouillis, et fut prestement enlevé par Chtark et Donhull, pendant que Douma rangeait sa lame.

« Léore ? Léore, tout va bien ? demanda une voix, au bout de quelques secondes.

— Réponds Léore, ce n'est pas drôle », dit une autre voix.

Pendant quelques instants, la tour ne fut plus que silence. Puis l'un des hommes murmura :

« Prenez vos épée. On y va. »

Aussitôt, Chtark se jeta dans l'escalier, l'arme à la main, suivi de ses compagnons. Le premier étage de la tour n'était lui aussi constitué que d'une seule pièce. Une demi-douzaine de paillasses étaient posées dans un coin, à côté d'une table en bois. Les cinq soldats, occupés à jouer aux cartes, venaient tout juste de se lever. Profitant de leur surprise, Chtark et ses amis se jetèrent sur eux. Trois hommes, qui n'avaient pas eu le temps de récupérer leurs armes, tentèrent de fuir vers l'escalier qui menait au rez-de-chaussée. Ils furent interceptés par Douma et Solenn, qui leur barrèrent le passage. L'un d'eux se jeta sur la jeune femme. Elle l'accueillit d'un violent coup du plat de l'épée en pleine tête. L'homme tomba à terre de tout son long, assommé. Les deux autres levèrent les mains et ne bougèrent plus.

« Un cri, et vous êtes morts, siffla Solenn. Est-ce clair ? »

Les deux soldats, terrifiés, acquiescèrent en silence. De l'autre côté de la pièce, Chtark et Miriya se mesuraient chacun à un garde. Inquiets qu'ils puissent donner l'alarme, ils lançaient tous les deux leurs armes sans relâche, empêchant leurs adversaires de penser à quoi que ce soit si ce n'est parer le prochain coup. Les hommes tombèrent rapidement sous les coups effrénés des guerriers d'Avelden. Les deux prisonniers les regardèrent mourir, effarés. Solenn en profita pour passer derrière eux. D'un coup sec, elle les assomma au même moment, l'un d'un coup de dague, l'autre d'un coup d'épée. Ils s'effondrèrent sans un mot.

« Vite ! Prenez leurs vêtements, murmura Douma. Solenn, vérifie s'il y a quelqu'un en bas. »

La jeune femme s'exécuta pendant que ses compagnons revêtaient l'accoutrement des soldats de Fahaut au-dessus de leurs armures. D'un signe de la tête, elle signifia à ses amis que la voie était libre. Elle enfila la dernière tunique, laissant juste Ionis dans ses vêtements communs, qui ne le distinguaient pas d'un homme de la rue. Une fois changés, ils descendirent au rez-de-chaussée, une salle d'armes vide. A travers les fenêtres, ils purent voir la place sur laquelle donnait la porte de la tour. Une trentaine de soldats attendaient à l'angle de la rue principale, qui partait en direction du port et du quartier des marchands. De l'autre côté se trouvait un bâtiment carré d'un seul étage, collé à l'immense porte de la cité. Celle-ci était protégée d'une lourde herse, baissée, ainsi que de trois barres de fer posées en travers.

« J'ai vu le même système à Aveld, dit Chtark, à voix basse. La herse est certainement manipulée par une roue, reliée à la chaîne qui monte, là-haut. Le mécanisme doit être

dans le bâtiment, juste en face. En restant dans l'ombre, on devrait pouvoir y aller sans se faire repérer par les soldats.

— Quelle heure est-il ? demanda Solenn.

— Pas loin de minuit, je pense. Nous ne devons pas trop tarder.

— Je passe le premier, dit Douma. Suivez-moi à quelques mètres. Et, par pitié, essayez de ne faire aucun bruit. »

Douma s'approcha de la porte de la tour, et l'ouvrit doucement. Il tourna la tête en direction de la large avenue où se trouvaient les soldats. Occupés à discuter entre eux, ils ne prêtaient pas attention à la porte de la ville. Après avoir pris une grande inspiration, Douma sortit discrètement, et, dans l'ombre des murailles de Pémé, s'approcha du bâtiment en face. Lorsqu'il fut arrivé, il regarda de l'autre côté de la place. Aucun des soldats ne semblait l'avoir vu. Il fit signe à ses compagnons de le rejoindre. Ils arrivèrent, les uns derrière les autres. Lorsqu'ils furent tous réunis, Douma rangea son épée, et poussa la porte du bâtiment. A l'intérieur, une dizaine de gardes étaient assis autour d'une table, en train de manger. Ils tournèrent le regard vers les nouveaux arrivants, surpris de leur arrivée. Au fond de la pièce se trouvait une grande roue, reliée à une chaîne qui montait et s'enfonçait dans le mur des remparts.

« Qui va là ? demanda celui qui devait être le lieutenant.

— Nous sommes la relève, dit Douma, en entrant avec ses compagnons, l'air détaché. Vous n'avez pas encore fini de manger ?

— La relève ? Nous ne sommes là que depuis une demi-heure, répondit l'homme, méfiant. Qui vous envoie ?

— Le seigneur de Mallen. »

Imperceptiblement, les compagnons de la duchesse étaient tous entrés dans la pièce et avançaient vers la table où se tenaient les soldats du roi.

« Le seigneur de Mallen est revenu d'Hargelon ? Il n'était attendu que dans un mois il me semble.

— Et même plus ! », cria Douma, sortant son épée et se jetant sur l'homme.

Aussitôt, ses compagnons en firent autant, et, dans la panique la plus complète, la mêlée commença. Les hommes, stupéfaits par l'attaque de ceux qu'ils pensaient être des leurs, mirent plusieurs secondes à comprendre la situation. Quatre d'entre eux gisaient au sol, morts, avant même d'avoir compris qu'ils avaient été trompés. Les autres reprirent rapidement leurs esprits. Ils esquivèrent les premiers coups, et se ruèrent vers leurs épées, accrochées au râtelier. Sans armure, ils faisaient cependant des cibles faciles. En quelques coups d'épées, eux aussi tombèrent face aux lames expertes de Chtark et de ses amis. Ceux-ci se préparaient à ranger leurs épées quand soudain Solenn leur fit un signe, désignant en silence l'escalier qui menait à l'étage. Elle s'en approcha doucement puis, sans prévenir, se rua dedans, suivie de Chtark et de Douma.

« Alerte ! Alerte ! », hurla une voix en provenance de l'étage.

Quelques secondes plus tard, un nouveau cri, plus sourd, se fit entendre, puis les trois compagnons d'Iselde redescendirent, la mine inquiète.

« Un garde, il est mort, dit Chtark. On a été repérés ?

— Je crois, répondit Miriya. Ils approchent. Six d'entre eux seulement. Ils ont dû

entendre quelque chose.

— Douma et Donhull, remontez la herse, vite ! Aurianne, essaie de leur faire croire que tu fais partie des gardes attaqués. Les autres, tous au sol, nous allons les prendre par surprise. »

Douma et Donhull commençaient déjà à relever la herse. Le mécanisme était bien huilé, et la roue tournait de manière régulière. A chaque cran passé, l'immense grille de fer montait de quelques centimètres. Les soldats de l'autre côté de la place se rendirent compte que quelque chose se passait. Ils discutaient en désignant le bâtiment. Leurs six compagnons étaient eux déjà aux fenêtres, regardant à l'intérieur. Aurianne, penchée sur l'un des cadavres, leur fit signe d'entrer. L'un d'eux poussa la porte.

« Entrez ! Vite ! Ils ouvrent la herse ! », dit Aurianne, en désignant Douma et Donhull.

Les six soldats se jetèrent sans réfléchir sur les deux hommes. Miriya, Chtark et Solenn, au sol parmi les cadavres, se relevèrent en un instant, firent trébucher les soldats du roi et, aidés par Douma et Donhull, les décimèrent en quelques minutes.

« Un autre groupe approche, dit Aurianne. Ils sont huit. Ils sont stupides ! Reprenez vos places, vite ! »

La stratégie adoptée fonctionna encore, et les corps sans vie des derniers arrivés rejoignirent ceux de leurs compagnons. De l'autre côté de la place, il restait encore une quinzaine de gardes. Tous regardaient le bâtiment en parlant, de manière de plus en plus animée. L'un d'eux pointa le doigt vers la porte, et tous se mirent soudainement en branle, en direction du bâtiment.

« Douma, Donhull, montez la herse le plus vite possible ! cria Chtark. Ionis, lance le signal à la duchesse. Miriya, Solenn, venez avec moi. Nous allons essayer d'ouvrir les barres et de tenir la porte jusqu'à l'arrivée de Dame Iselde.

— A nous trois ? demanda Solenn, ahurie.

— Il n'y a pas d'autre choix. »

Douma et Donhull s'activèrent sur la roue, et l'immense herse en fer montait de plus en plus rapidement. Ionis, accompagné d'Aurianne, monta à l'étage, et ouvrit grand une des fenêtres. Il leva son bâton vers le ciel étoilé et, quelques secondes plus tard, deux éclairs de feu traversèrent la nuit, droit vers les nuages. Il pria pour que la duchesse ait vu son signal. En bas, il entendit la porte du bâtiment s'ouvrir, et des éclats de voix. Soudain, un cri se fit entendre, ainsi que les bruits des épées sortant de leurs fourreaux.

« Reste ici ! » ordonna le mage à son amie.

Aurianne voulut protester mais, devant le regard farouche du jeune homme, se tut et le laissa passer. Ionis descendit l'escalier de quelques marches. Au fond de la pièce, protégé par Douma de deux gardes qui essayaient de l'atteindre, Donhull finissait de monter la herse. A quelques pas de là, dos à dos, Solenn, Chtark et Miriya se battaient contre les gardes qui entraient, les uns après les autres. Deux des leurs étaient déjà à terre, agonisant. Solenn avait une éraflure à la joue, et boitait légèrement. Les gardes étaient tous entrés dans le bâtiment. Ionis leva à nouveau son bâton, et son front fut barré par un pli de concentration alors que, caché par la rambarde de l'escalier, il marmonnait quelques mots, le bâton en direction des soldats. Quelques secondes plus

tard, trois d'entre eux s'effondrèrent au sol, soudainement endormis. Leurs compagnons sursautèrent, et l'un d'eux hurla, en pointant Ionis :

« Un mage ! Tuez le mage ! »

Immédiatement, deux soldats se ruèrent vers l'escalier. Ionis monta quelques marches, et se prépara à recevoir la charge. Le premier homme arriva, et lança de toutes ses forces son épée. Ionis se protégea de son bâton. Sous la violence du choc, celui-ci se brisa en deux en déviant la lame. Déséquilibré, le jeune mage tomba en arrière, sur le palier, un morceau de bois à chaque main. Le soldat, profitant de son avantage, plongea sur lui, l'épée en avant. Par réflexe, Ionis roula sur le côté, en se protégeant de ses bras levés. Le soldat tomba lourdement sur lui. Le jeune mage hurla, et sentit un liquide chaud et visqueux lui couler sur l'abdomen. La panique monta en lui. L'homme le regardait, les yeux agrandis par l'effroi. Il lâcha son épée, et retomba sur le côté. Son ventre était transpercé par l'un des pieux de bois avec lesquels s'était protégé Ionis. C'était le sang du soldat qui coulait par terre. Ionis eut à peine le temps de reprendre sa respiration et de remercier sa chance qu'un autre surgissait de l'escalier. Il vit son compagnon, mort à ses pieds, et hurla, levant son épée :

« Bâtard de mage ! Tu vas pay... ! »

Il ne finit pas sa phrase. Son épée tomba de ses mains, et l'homme s'effondra, mort. Derrière lui, Aurianne, le visage sombre, s'agenouilla, et sortit la dague de son corps.

« Merci, Aurianne, murmura Ionis, encore sous le choc.

— Ton bâton ?

— Inutilisable.

— Tu peux faire de la magie, sans ?

— Oui. Ce sera juste plus difficile. »

Du rez-de-chaussée, les cris s'atténuaient. Aurianne aida Ionis à se relever. Le pantalon et la chemise du jeune homme étaient imbibés de sang. Il prit une épée qui était à terre, et se dirigea vers l'escalier. Il jeta un coup d'œil en bas. La pièce était un amas de cadavres, et l'odeur était pire encore que sur le champ de bataille. Devant la porte, Douma et Donhull empêchaient un soldat de sortir. De l'autre côté de la pièce, Chtark et Miriya achevaient les derniers assaillants. Contre un mur, le visage livide, se tenait Solenn, accroupie, une main collée sur son bras gauche d'où coulait abondamment du sang. Ionis se retourna vers Aurianne et lui cria :

« Solenn est blessée ! Viens, vite. » Ionis dévala les escaliers, et s'approcha de la jeune femme, suivi de la guérisseuse. Solenn, les yeux dans le vague, portait de nombreuses blessures. Elle ne semblait qu'à moitié consciente.

« Ca va aller, dit Aurianne, plus à l'attention de Ionis qu'à celle de Solenn. Elle n'a rien que ma magie ne puisse guérir. »

Soulagé, Ionis reprit l'épée en main, et se prépara à venir en aide à ses compagnons. Il n'en eut pas l'occasion. Tous les soldats du roi étaient au sol. Chtark et Douma portaient quelques blessures superficielles, mais rien qui semblait inquiétant.

« Miriya, Douma, venez avec moi, dit Chtark, haletant. La duchesse ne devrait pas tarder, il faut enlever ces maudites barres de fer de la porte ! »

Prenant à peine le temps de reprendre leur souffle, ils sortirent du bâtiment et se

dirigèrent vers la grande porte de Pémé. La herse levée, elle n'était plus bloquée que par les trois barres de fer, posées en travers. Les compagnons de la duchesse se mirent à la première barre, chacun à un côté, et le troisième au milieu. Ils la soulevèrent en grimaçant. Elle devait faire plus d'une centaine de kilos. Dans un cri d'effort, ils la sortirent des crochets qui la retenaient, et la laissèrent lourdement retomber au sol.

« Halte-là ! », hurla une voix de l'autre côté de la place.

Tous les trois tournèrent la tête. Une quarantaine de soldats venaient se surger à l'autre bout de la place, en provenance de la rue principale.

« Les deux autres barres, vite ! souffla Chtark.

— Alerte ! Alerte ! Trahison ! », hurla le lieutenant ennemi, en se mettant à courir vers la porte, suivi de ses hommes.

La seconde barre tomba, alors que les soldats de Fahaut avaient déjà parcouru les trois-quarts de la distance les séparant de la porte. La troisième était à moitié sortie lorsqu'ils arrivèrent au contact de Chtark, Miriya et Douma. Dans un cri de rage, tous les trois lâchèrent la barre de fer, et sortirent leurs épées, prêts à mourir. Coincés par la quarantaine de soldats contre les murailles de Pémé, ils n'avaient aucun moyen de fuir.

« Remettez les barres, vite ! », hurla le lieutenant à l'adresse de plusieurs de ses hommes. Puis il se tourna vers Chtark et ses compagnons, et hurla de nouveau :

« Qui êtes-vous ? Qui vous a envoyés ? »

Les hommes du roi étaient en train de repositionner la première barre lorsque, de l'autre côté des portes, un fracas énorme se fit soudain entendre, faisant sursauter tout le monde. La porte trembla.

« Que se passe-t-il ? hurla le lieutenant. Les barres, vite ! »

Quelques secondes passèrent, puis un second coup, plus fort encore, frappa la porte. Des bruits de craquement se firent entendre. Quelques secondes passèrent encore, puis, dans un vacarme infernal, la porte explosa. Un énorme tronc d'arbre surgit des débris. Dessous, les soldats d'Avelden couraient, emportés par leur élan, protégés par des boucliers. Chtark, Douma, Miriya et les soldats de Fahaut furent jetés au sol sous la violence du choc. La porte détruite, la Garde d'Aveld surgit dans Pémé, l'épée au poing. A leur tête, Gvald et Iselde, qui hurlaient des ordres, envoyaient des hommes sur les soldats ennemis bloquer les rues menant à la place, d'autres dans les escaliers vers les murailles, tout pour consolider leur position à l'entrée de la cité. Iselde aperçut ses compagnons au sol, et se dirigea vers eux, en courant. Les soldats arrivaient par dizaines à l'intérieur de Pémé, flot ininterrompu de métal et de hurlements. Des ruelles voisines, les premiers cris de combat fusaient alors que les gardes du roi surgissaient, essayant de repousser les assaillants. Partout, les hommes criaient et se battaient, au cri d'Ervallon, de Fahaut ou d'Avelden. La situation semblait difficile. Les soldats d'Iselde avaient pour ordre de tenir coûte que coûte. Ils résistaient au flot des soldats ennemis, alors que les premiers hommes d'Ombrejoie pénétraient à l'intérieur des murailles de la cité, poussant leurs cris de guerre. Chtark et ses compagnons s'étaient tous rassemblés autour de la duchesse, et se préparaient à se jeter dans la mêlée lorsque leur suzeraine, après avoir pris la mesure de la situation, attrapa son cheval et leur cria, le visage rouge d'excitation :

« Au palais, vite ! Le roi ne doit pas s'échapper. Cachez-vous des soldats ennemis qui

doivent déjà être en route pour ici, courez vers l'entrée principale du palais. Je passe par derrière avec une poignée d'hommes. Dépêchez-vous ! »

LA SECONDE CHUTE D'ERVALON

Le chaos régnait dans les rues de Pémé. Partout, des soldats couraient par dizaines, en hurlant, poussant, frappant parfois, tous convergeant vers la porte Est aux cris de « L'ennemi est dans la place ! L'ennemi est dans la place ! Les barbares attaquent ! Aux armes ! ». Nombreux étaient les habitants de Pémé qui, après être restés un instant ahuris, prenaient une épée, une dague, n'importe quoi, et suivaient les soldats en toute hâte. Les autres, femmes, enfants, couards et vieillards, fuyaient aussi vite qu'ils le pouvaient dans les rues bondées, hurlant leur détresse, cherchant un fils, un père, un mari ou une aide quelconque. Les rares chariots et chevaux étaient pris d'assaut, les affaires des uns et des autres éparpillés, ceux qui tombaient se faisaient piétiner par la foule paniquée. Les grandes artères de la cité étaient impraticables tellement la foule était dense. Menés par Douma, les compagnons de la duchesse filaient dans les ruelles de Pémé, en direction du palais des rois. A plusieurs reprises, ils firent demi-tour, coincés dans des culs de sac, par la foule en panique, ou prenant une mauvaise direction. Le Jérôle, les jambes en feu, essayait de se rappeler toutes les fois où il s'était perdu à Pémé, de se souvenir de chaque rue, de chaque ruelle. Enfin, la rue qu'ils remontaient déboucha sur le palais royal de Pémé. La place autour de l'édifice était à l'image des grandes artères de la capitale. Une foule compacte principalement composée de femmes et d'enfants criait, appelant le roi à les protéger, à leur ouvrir le palais, à ordonner la fuite de la cité par l'océan. Une trentaine de gardes tentaient de protéger l'accès aux portes, frappant, hurlant sur la foule, eux-mêmes craignant pour leur vie face à cette déferlante de peur et de larmes.

« Comment allons-nous entrer ? demanda Aurianne.

— N'oublie pas que nous sommes des soldats de Gondebault, dit Solenn, montrant sa tunique, volée sur l'un des cadavres des gardes de la porte. Ils devraient nous laisser passer sans problème. »

Chtark acquiesça et, leurs accoutrements de soldats de Fahaut tachés de sang, lui et ses amis fendirent la foule, droit vers l'entrée du palais, en hurlant :

« Message pour le roi ! Un message pour le roi ! »

Les gardes prirent à peine le temps de les saluer, et les compagnons de la duchesse entrèrent dans le bâtiment, sans aucune difficulté. Les couloirs du palais des rois de Pémé étaient déserts. Il n'y avait plus de serviteur se hâtant, portant sur un plateau de l'eau fraîche ou du vin, plus personne pour nettoyer les sols et les armures, plus de garde devant les portes ou sur les paliers. Chaque couloir, chaque salle qui donnait sur l'entrée était vide. Cà et là, il y avait des vases brisés, de la vaisselle jetée à terre, signes du vent de panique qui avait dû passer par le palais.

« Où est la salle du trône ?, demanda Chtark. Le roi doit certainement être là-bas ! »

Les compagnons de la duchesse parcoururent d'innombrables couloirs, tous déserts, et traversèrent plusieurs salles sans âme qui vive à l'intérieur. Ils se perdirent à plusieurs reprises, débouchant sur un escalier qui montait, qui descendait, sur une porte fermée.

Enfin, essoufflés, ils arrivèrent en vue de l'immense double porte de la salle du trône. De loin, ils entendaient les hurlements du roi.

« Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous, bandes d'idiots ! Les bateaux ne nous attendront pas s'ils voient la ville à feu et à sang ! Par tous les dieux, faut-il que j'en tue un ou deux pour que les autres s'activent ? »

A l'intérieur, le roi, en armure, menaçait trois soldats en train de charger des pièces d'or dans un coffre. Derrière lui, Newenn de Clamden et quatre autres gardes attendaient, manifestement très nerveux. A leurs pieds se trouvait Dame Iselde, ligotée et inconsciente. Plus loin, les corps sans vie des soldats d'Avelden qui l'avaient accompagnée gisaient au milieu d'une mare de sang. Dans un coin de la salle du trône, quatre autres gardes s'affairaient, chargeant vaisselles, fourrures et bijoux. Armes en main, les compagnons de la duchesse Harken surgirent dans la pièce. Le roi les vit, et hurla :

« On nous attaque ! Aux armes ! »

Aussitôt, les gardes lâchèrent coffres, bijoux et tissus, tirèrent leurs épées et s'interposèrent entre leurs assaillants et leur souverain. Gondebault aboya un ordre à l'un de ses hommes. Celui-ci s'empara du corps inanimé de la duchesse d'Avelden et, la collant contre lui, pointa une dague sous sa gorge.

« Un mouvement, et votre duchesse est morte ! hurla le roi, les yeux injectés de sang. Baissez vos armes ! Baissez vos armes, c'est un ordre ! »

Gondebault de Fahaut, les yeux à moitié fous, s'approcha de la prisonnière.

« Tu pensais gagner, hein, chienne d'Harken. Tu auras peut-être ma cité, mais tu périras de ma lame ! »

Le roi n'eut pas le temps de lever sa dague. Soudain, la duchesse ouvrit les yeux et envoya violemment sa tête en arrière. Le soldat qui la soutenait, surpris et à moitié assommé, la relâcha. Les mains toujours liées, elle se propulsa en avant, vers ses compagnons. Ceux-ci reprirent immédiatement leurs armes, et se jetèrent sur les gardes.

« Tuez-les ! Tuez-les tous ! », hurla le roi d'Eralon.

Les gardes avaient sorti leurs épées. Un instant surpris, ils tentèrent de frapper la duchesse Harken qui, esquivant leurs coups, roula jusqu'au groupe formé par ses compagnons. Aurianne se baissa et, sortant sa dague, entreprit de couper les liens de sa suzeraine pendant que ses compagnons se lançaient dans la bataille.

« Ça va, ma Dame ? demanda Aurianne, inquiète des multiples ecchymoses de la duchesse.

— Mieux que jamais, gronda Iselde, alors que les liens qui retenaient ses poignets tombaient. Mieux que jamais. »

Sitôt libérée, la duchesse s'empara de l'épée d'un des soldats qui gisait au sol, mort, et courut en direction de Gondebault de Fahaut. Le roi l'attendait, le regard plein de haine. Autour d'eux, les épées s'entrechoquaient violemment. Chtark et Ionis, côte à côte, repoussaient les assauts de trois hommes, l'un avec son épée, l'autre avec ce qu'il restait de son bâton. Chtark parait, feintait, contrait les coups de ses adversaires, les dominant facilement. Il désarma le premier qui s'enfuit en courant, et transperça le second de sa lame. Celui-ci s'effondra, les yeux exorbités et les mains serrées sur la lame du chevalier d'Escalon plantée au niveau de son plexus. Ionis, lui, était plus en difficulté. Il esquivait

maladroitement les coups de son adversaire. Déstabilisant le jeune mage, le soldat parvint à l'attirer contre lui, et lui mit l'épée sous la gorge.

« Ne bouge plus ! » ordonna-t-il à Chtark, qui venait de dégager son épée du cadavre à terre.

Ionis, le front couvert de sueur, murmura quelques paroles et, soudain, l'homme derrière lui s'enflamma. Poussant des hurlements de douleur, il lâcha son emprise sur le mage, et se mit à courir aveuglément. Au bout de quelques pas à peine, il s'effondra, sans vie. Ionis, livide, se massait le cou, en regardant se consumer le corps du soldat. Douma, de son côté, avait fort à faire. Acculé contre un mur par deux gardes du roi, il esquivait les coups, les uns après les autres. L'un de ses deux adversaires tenta une attaque de côté. Douma se baissa au dernier moment, et l'épée du garde frappa violemment le mur. Le Jérole, lâchant son bouclier, empoigna la dague qu'il cachait dans sa ceinture, et l'enfonça dans le ventre du soldat. Surpris, celui-ci se dégagea et regarda sa blessure quelques instants avant de s'effondrer au sol, sans vie. Le second homme en profita pour lancer son épée sur Douma. Celui-ci n'esquiva le coup que de quelques centimètres, et roula sur le côté. Il se releva en quelques secondes, et lui fit à nouveau face. Les épées se fracassaient les unes contre les autres. Le garde lança une attaque, envoyant son épée droit vers la tête de Douma. Celui-ci se baissa et, d'un coup violent, envoya son épée dans les jambes du soldat. Il hurla en s'effondrant au sol, le sang giclant de sa blessure. Douma l'acheva d'un coup sec, et se tourna vers ses compagnons. Miriya et Donhull, côte à côte, venaient d'achever leur dernier adversaire, tandis que Solenn se relevait de sous le cadavre d'un soldat qu'elle venait de transpercer de son épée. Il n'y avait aucune trace de Newenn de Clamden. De l'autre côté de la salle du trône, la duchesse et Gondebault de Fahaut se battaient, poussant l'un et l'autre des hurlements de rage. Le roi attaquait de toutes ses forces, son épée virevoltant à une vitesse stupéfiante. La duchesse para le premier coup, puis le second. Le troisième l'atteignit légèrement au bras gauche, et la jeune femme poussa un cri de surprise en reculant. Le roi, profitant de son avantage, avança et frappa de nouveau la touchant encore, à l'autre bras. Il fit encore un pas en avant, et lança son épée. Le coup fut cette fois-ci contré par la duchesse qui, à son tour, frappa, son épée se fracassant sur le bouclier. Déséquilibrée par le choc, Iselde trébucha. Le roi en profita : d'un violent coup de son écu, il repoussa la duchesse et la frappa violemment, en pleine poitrine. L'armure d'Iselde Harken amortit en partie le coup, mais, blessée, elle tomba à terre, dans un cri. Profitant de son avantage, le roi avança et tenta de lui enfoncer son épée dans le ventre. La duchesse roula sur elle-même, esquivant la lame, et se remit à genoux. Le roi frappa de nouveau. Iselde, tenant son épée par le pommeau et la lame, bloqua le coup. Elle en esquiva un autre, puis un troisième, en roulant une fois encore sur le côté. Profitant d'un bref instant de répit, elle se releva. Blessée au front, à la poitrine et aux deux bras, la duchesse paraissait souffrir. Douma et Chtark se mirent à courir vers elle. Elle les vit, et hurla :

« Laissez-le moi ! C'est un ordre ! »

Profitant de cette seconde d'inattention d'Iselde, le roi frappa de nouveau. Celle-ci esquiva au dernier moment, et contre-attaqua. Le plat de son épée toucha violemment l'épaule du souverain. Déséquilibré, il tenta de se reprendre tout en se préparant à contrer

le prochain coup. Iselde attaqua, et son épée frappa à nouveau le bouclier du roi qui, sous la violence du choc, recula. Iselde frappa encore de toutes ses forces. Le roi avança son bouclier pour se protéger, qui explosa sous la force de l'impact. Inlassable, la duchesse continuait de frapper, poussant à chaque fois des cris d'effort. Le roi paraît avec son épée, pour l'instant indemne. Il commençait cependant lui aussi à manifester les premiers signes de fatigue. Il essaya de reprendre l'avantage, et tenta de frapper Iselde.

Celle-ci esquiva et, profitant du mouvement du roi, lui asséna un violent coup d'épée derrière les genoux. Gondebault hurla, lâcha son arme sous la surprise, et tomba à terre. Aussitôt, Iselde se mit au-dessus de lui, la pointe de sa lame sur son cou.

« Pitié ! Pitié ! », hurla le roi.

Le visage d'Iselde était un masque, aucun sentiment ne semblait l'habiter.

« Laisse-moi partir, Iselde, je te jure que je ne ferai rien contre toi. Nous sommes de la même famille. N'oublie pas, ma cousine.

— Ne le tuez pas, ma Dame !, cria Aurianne. Le peuple de Fahaut ne vous le pardonnerait jamais. Il doit être jugé pour ses crimes. Sinon, personne ne comprendra ce qu'il a fait, et personne ne comprendra pour quoi vous vous êtes battue. »

Iselde ignore la jeune femme. Les yeux rivés sur ceux de son cousin, elle dit :

« Lorsque Aveld est tombée et que j'ai dû fuir, avec tous les habitants, j'ai juré, pauvre porc, de tuer celui qui était la cause de tout cela. Celui qui avait causé la mort de mon père, la ruine de nos terres, et la destruction de notre capitale. Je l'ai juré devant Odric. Crois-tu que je doive me parjurer, Gondebault ?

— Iselde, je t'en supplie ! Mes coffres sont remplis d'or, je te donnerai tout ce que tu veux. Je te donnerai même Fahaut si tu le veux ! Je quitte ce soir-même Ervalon ! Mais laisse-moi vivre !

— Je n'ai qu'une seule parole, Gondebault. Tes crimes ne resteront pas impunis, et jamais plus tu ne pourras comploter contre moi, mon peuple, ou qui que ce soit.

— Non ! » hurla Aurianne, se précipitant vers la duchesse.

Gondebault hurla aussi. Son cri fut aussitôt noyé dans un gargouillement de sang, alors qu'Iselde venait de lui transpercer la gorge avec son épée.

« Justice est faite », dit Iselde, en essuyant son arme sur le cadavre du roi d'Ergalon.

La nouvelle de la mort du souverain se propagea à toute vitesse dans la ville. Les hommes de Fahaut et de Pont abandonnaient les armes et fuyaient, les uns après les autres, alors que les soldats alliés avançaient de plus en plus dans la cité. Les flammes commençaient à dévorer Pémé. Les habitants de la capitale couraient dans tous les sens, la panique s'étendait partout, et la cité entière résonnait des cris de chacun. Au fur et à mesure de l'avancée de la nuit, les rapports arrivaient au palais, où Iselde et ses alliés avaient installé leur poste de commandement. La majorité des soldats ennemis, apprenant la mort du roi, abandonnaient les armes les uns après les autres. Les soldats félons avançaient facilement, détruisant les quelques poches de résistance qui demeuraient. A la fin de la nuit, seul le port n'était pas sous le contrôle des assaillants. Et la bataille fut enfin gagnée lorsqu'au jour levant, un bateau quitta la cité. A son bord, Maer de Pont fuyait la ville. Pémé était aux mains d'Iselde Harken et de ses alliés.

Le soleil se leva dans un silence de mort. Partout, de la fumée s'élevait, des maisons,

des bûchers sur lesquels on faisait brûler les cadavres, des charrettes brisées, des tissus déchirés, abandonnés, des tonneaux de vin éventrés. Sur ordre de leurs seigneurs, les différents lieutenants et capitaines avaient fort à faire pour éviter que la ville ne soit entièrement pillée. Les soldats alliés, vainqueurs, avaient bien du mal à résister à cette ville richissime qui leur paraissait offerte. Les geôles du palais des rois se remplissaient au fur et à mesure des prisonniers de la nuit. Simples soldats ou riches seigneurs de Fahaut, mélangés les uns aux autres, attendaient que leur sort soit décidé. Et tous priaient pour que les nouveaux maîtres de Pémé soient cléments. La population, elle, attendait, terrée chez elle. Les auberges étaient vides, les marchés déserts. Tout le monde pansait ses plaies : maisons détruites ou dévastées, amis ou familles disparus, biens volés ou perdus, les raisons du malheur étaient multiples. Et tous incriminaient en silence les barbares et leur duchesse, Iselde la Félonne, qui avait tué leur roi, et causé la chute de leurs terres.

EPILOGUE

Le roi était mort depuis deux mois maintenant. Assis tout en haut des murailles du palais royal d'Ervallon, Chtark, Ionis, Solenn, Douma, Aurianne, Miriya et Donhull surplombaient la ville de Pémé qui s'étendait à leurs pieds, immense et grouillante d'activité. A l'ouest, l'océan brillait à perte de vue dans la lumière du soleil couchant. Les derniers bateaux se pressaient de rentrer au port. Dans la cité, les étals fermaient dans les rues marchandes, et les premières patrouilles se mettaient en place pour la nuit qui approchait. Mais ce n'était pas sur Pémé que se portaient les regards des compagnons d'Iselde Harken. Leurs yeux étaient perdus loin, loin à l'Est, au-delà des immenses plaines fertiles de Fahaut, au-delà même des collines boisées de Lahémone. Là-bas se trouvaient les terres qui les avaient vus naître. Avelden, le duché des Harken. Avelden et ses champs, appauvris par des siècles de guerres et de pillages, ses montagnes rudes et ses hivers sans fin. Avelden, la terre des barbares, et là où tout avait commencé.

Deux années s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Chtark Magreer et de Ionis Torde à Avel, alors qu'ils n'étaient encore que deux jeunes villageois affamés. Deux longues années, durant lesquelles eux-mêmes et leurs compagnons avaient beaucoup changé. Deux terribles années enfin, durant lesquelles le royaume avait été complètement transformé. Chtark, revêtu du Manteau d'Escalon, sa cape flottant dans le vent du soir, n'avait plus grand chose à voir avec le chasseur qui avait fui la famine de Norgall. Chevalier et Capitaine d'Escalon, ses hommes le respectaient, et admiraient sa force et sa droiture. Son ami, Gvald Lende, capitaine d'Avelden, le tenait également en haute estime. Tous deux ne partageaient qu'un seul but dans leur vie : protéger, combattre, et mourir s'il le fallait, pour Avelden et leur duchesse. A ses côtés se tenait Ionis, son ami, appuyé sur son bâton de mage réparé. Qui aurait pu imaginer en le regardant, charmeur et souriant, que d'un seul mot de ses lèvres, le ciel et la terre pouvaient s'embraser, et tuer en un instant ? Le jeune mage gardait encore certains de ses mystères. Quelle était donc la signification de ce médaillon qu'il cachait autour de son cou ? Et quel était le secret de sa naissance ? Derrière eux, Douma était perdu dans ses pensées. Qu'il était loin le brigand sorti des geôles d'Avel, affamé et mal rasé, clignant des yeux au soleil retrouvé. Devenu lieutenant des Jéroles, membre de la garde rapprochée d'Iselde Harken, Douma avait retrouvé et sauvé ses amis d'enfance, et leur avait donné une nouvelle famille. Le temps de l'errance était fini pour eux tous. Et, ils l'espéraient, pour toujours. Aurianne, la jeune guérisseuse d'Ern, gardait elle aussi sa part de mystère. Aujourd'hui enceinte de Donhull, la jeune femme avait surmonté de nombreuses épreuves. Déchirée entre ses extraordinaires dons de guérison et ses visions qu'elle fuyait, elle avait vu, comme Chtark, les siens mourir, son village brûler, au nom d'une cause qu'ils n'avaient pas choisie. Frêle et pâle, frissonnant dans le vent du soir, tous savaient néanmoins que rien ne ferait bouger la guérisseuse de la route qu'elle avait choisie. Elle accompagnerait sa duchesse et la protégerait, elle et ses héritiers, jusqu'à son dernier souffle s'il le fallait. Plus loin, accoudée au parapet, Solenn souriait tristement, les yeux fermés, le visage éclairé par le

soleil couchant. Elle ne ressemblait en rien à la jeune femme qu'ils avaient rencontrée quelques mois auparavant. La fille du bourgmestre de Rolo était devenue une soldate aguerrie et exigeante. Celle qui cherchait l'aventure avait peut-être trouvé mieux encore : une raison de se battre, une raison de lutter, une raison de croire aux lendemains aussi. Mais l'insouciance perdue de Solenn semblait cacher autre chose. Qui sait ? Miriya était à ses côtés, portant la Bannière d'Idril. La jeune femme de Mirinn avait maintenant la lourde tâche de porter cette épée sainte. Jusqu'où, se demandait-elle ? Et pourquoi avait-elle été désignée ? Pour aider à détruire le royaume, comme elle l'avait fait ? Ou devrait-elle mener son épée plus loin encore que Pémé ? Enfin, à ses côtés, se trouvait son jeune frère. Mais que restait-il de Donhull ? Rien qu'à ses yeux, à son souffle, à ses lèvres qui parfois se retroussaient sur ses dents, tous sentaient la force ancestrale du Bois de Trois-Lunes. Son Gardien était-il toujours humain ? Seule Aurianne, qui portait son enfant, semblait encore le croire.

Iselde Harken, qui avait hérité des terres de son cousin le duc de Fahaut, et que le dernier Conseil d'Ervalon avait nommé régente, les attendait tous dans la salle du trône. Ensemble, ils avaient servi son père, le vieux duc Hughes, et combattu aux côtés de son défunt cousin, le capitaine Fériel Harken. De la chute d'Aveld et la fuite aux Champs d'Athinrye jusqu'au siège de Pémé, ils avaient suivi leur suzeraine dans toutes ses guerres et tous ses combats. Ils l'avaient fait pour la gloire d'Avelden, pour l'honneur de la famille Harken, pour que justice soit faite aussi. A de nombreuses reprises, ils avaient risqué leur vie et leur liberté pour Iselde Harken. Ils y avaient gagné sa confiance, entière et indéfectible, et son amitié aussi.

Après ces deux années de lutte et la fin du règne de Gondebault 1^{er}, qui serait plus tard appelée la seconde chute d'Ervalon, le royaume était cependant bien affaibli. Le Pacte d'Ervalon avait été renié par Maer de Pont. Eran de Terlan, estimant que Lahémone avait payé un tribut suffisamment lourd à ses alliés, n'avait renouvelé ni le Pacte ni les traités d'alliance avec Avelden et Ombrejoie. Chtark et ses amis savaient qu'Iselde Harken aurait fort à faire pour garder Ervalon uni, et éviter que le royaume ne finisse par éclater définitivement. D'autant que leurs ennemis n'étaient pas tous à terre. Newenn de Clamden s'était enfuie. Maître Mega, l'étrange homme en gris, avait lui disparu. Malgré cela, ils n'oubliaient pas qu'une grande victoire avait été remportée. Une victoire pour Avelden, bien sûr, mais aussi une victoire au nom des valeurs qu'ils défendaient. Alors, en cette fin de journée, pendant que le soleil se couchait sur l'océan, Chtark et ses amis préféraient pour une fois sourire, confiants en l'avenir. Heureux d'avoir servi au nom de l'honneur et de la justice, ils descendirent les escaliers qui menaient à la salle du trône de Pémé. Et leur cœur se gonfla de fierté lorsqu'à leur entrée, le héraut d'Iselde Harken, duchesse d'Avelden, duchesse de Fahaut et régente d'Ervalon, annonça :

« Mes Dames, mes Seigneurs, que chacun se lève pour saluer Chtark Magreer, Ionis Torde, Aurianne Dalfort, Douma Sancenerre, Miriya Lirso, Donhull Lirso et Solenn Bérol, héros d'Avelden, et d'Ervalon. »